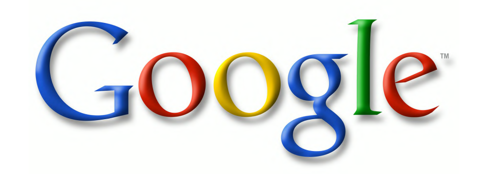
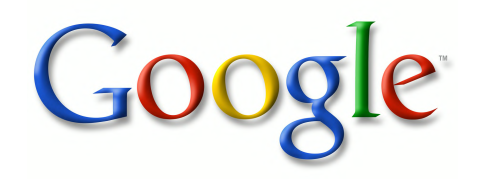
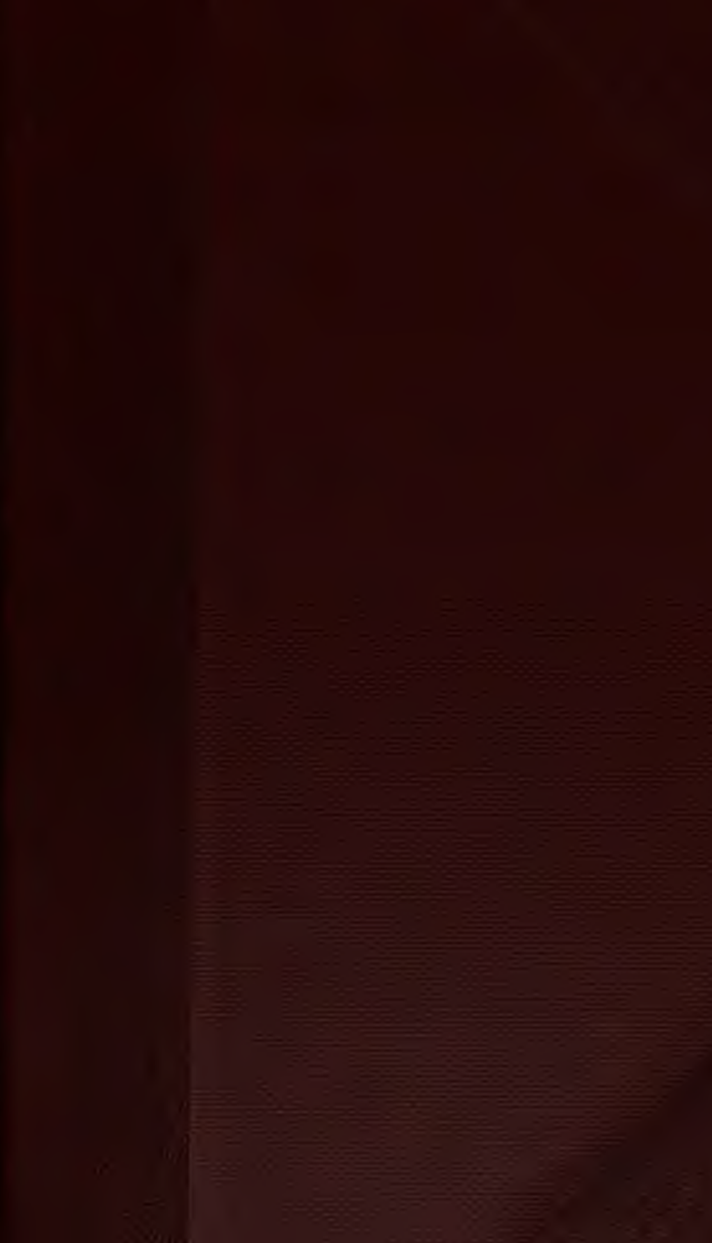

Google



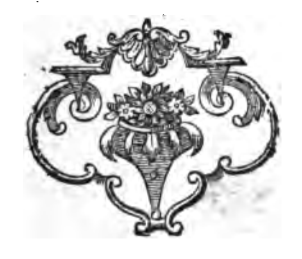



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

THÉATRE
ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.
HORAT.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez DE HANSY, le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PIECES

Contenues en ce IV Volume.

INTERMEDES.

ERRATA.

PAG. 30, *l.* 6, épouser le, *lis.* épouser la.
p. 351, *l.* 5, INTERMES, *lis.* ENTREMES.
p. 391, *au troisie. couplet en titre*, LORENSO, *lis.* LE VIEILLARD.

LE

LE SAGE
DANS
SA RETRAITE,
En Espagnol,
EL SABIO EN SU RETIRO;
COMÉDIE
De Dom JUAN DE MATHOS FRAGOSO.

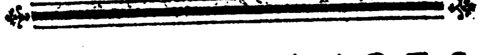
AVERTISSEMENT.

J'AI cru devoir traduire cette Piece dont le fonds est absolument le même que celui d'un Opera Comique connu parmi nous, & d'une Piece réguliere non moins connue, quoiqu'elle n'ait pas été jouée sur le théatre de Paris**. Les Auteurs François ont eu la bonne-foi d'avouer qu'ils avoient imité un Anglois qu'ils croyoient l'inventeur original de ce sujet : mais l'Auteur Anglois n'a pas dit qu'il l'avoit pris d'un Espagnol. Rien n'est cependant si vrai, comme on va le voir : ce sujet est intéressant. Dom Mathos Fragoso l'a traité dans le goût de sa nation. On pourra comparer ce diamant brut avec les pierres si bien mises en œuvre par Messieurs Sedaine & Collé. Je ne sais si c'est la prévention ordinaire aux Traducteurs qui m'aveugle ; mais j'aurois mieux aimé pour eux & pour nous, qu'ils eussent obligation à l'original Espagnol, qu'au Copiste Anglois. Quelque agréables que*

* Le Roi & le Fermier.

** La Partie de Chasse de Henri IV.

soient leurs Rois chez le Paysan, je crois qu'ils auroient pu y paroître plus nobles, & c'est de quoi Mathos Frogoso leur auroit donné le modele.



PERSONNAGES.

Le Roi Dom Alphonse le Sage.

Dom Guttiere, *son Chambellan.*

Dom Alvar Nuñès.

Jean, *riche Laboureur,*

Béatrix, *sa fille.*

Constance, *sa bru.*

Montan, *son fils.*

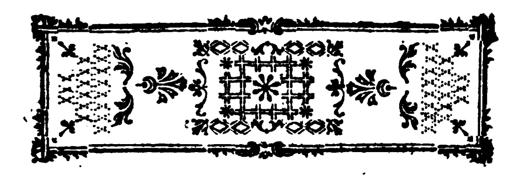
Martin, *Laquais de Guttiere.*

Jacinthe, *Suivante de Béatrix.*

Tircis, *un des garçons laboureurs.*

Bergers, &c.

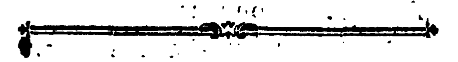




LE SAGE
DANS
SA RETRAITE,



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE, *richement vêtues : dans le fond*, DOM GUTTIERE & MARTIN *qui les suivent.*

BÉATRIX.

Ce jeune homme eſt bien plein de galanterie & de généroſité.

JACINTHE.

Parlez bas, Madame, car je crois qu'ils nous ſuivent.

BÉATRIX.

Tu m'effrayes.

JACINTHE.

C'eſt l'amour qui le ramene ſur vos traces.

BÉATRIX.

Je vais bientôt décheoir dans ſon eſprit, s'il apprend une fois qui je ſuis : mais il faudra tâcher d'y remédier.

MARTIN.

Avancez, Monſieur.

DOM GUTTIERE.

Elles me trouveront importun.

MARTIN.

Ne perdez pas le moment favorable.

DOM GUTTIERE.

Je n'ai jamais rien vu de ſi beau. (*A Béatrix.*) Pardonnez, Madame, l'impoliteſſe apparente qui ne me permet pas de vous perdre de vue ; mais vos beaux yeux ont un attrait auquel je n'ai point la force de réſiſter.

BÉATRIX.

Galant Cavalier, votre honnêteté ne m'eſt point à charge, & je vous en remercie : mais faites-moi la grace de me laiſſer libre. Nous nous retrouverons ſouvent au même endroit où vous m'avez vue aujourd'hui, & pour gage de la parole que je vous donne, daignez conſerver ce bijou.

DOM GUTTIERE.

J'obéis, Madame, avec regret.

JACINTHE, *à Martin.*

Eh! l'ami, ne m'apprendrez-vous pas quel eſt ce Cavalier ?

MARTIN.

Diable! c'eſt Dom Guttiere, le favori du Roi Alphonſe.

JACINTHE.

Oh ! oh.

MARTIN.

Le premier Officier de ſa Chambre, & il n'en eſt pas moins complaiſant comme vous voyez ; mais puiſque vous ne le connoiſſez pas, il faut que vous ne ſoyez pas de la Ville.

JACINTHE.

C'eſt que nous y ſommes toujours renfermées.

MARTIN.

La cage doit être belle pour des oiſeaux comme vous.

DOM GUTTIERE.

Mais apprenez-moi du moins votre demeure.

BÉATRIX.

Je ne le puis, mais je vous promets de vous revoir demain.

DOM GUTTIERE.

Je reſte donc ici.

BÉATRIX.

Adieu. (*Elle s'en va avec Jacinthe.*)



SCENE II.

DOM GUTTIERE, MARTIN.

MARTIN.

POUR qui la prenez vous?

DOM GUTTIERE.

Pour une Dame de grande qualité, ſans doute.

MARTIN.

Vous voilà aſſez bien pris.

DOM GUTTIERE.

Je n'ai point à m'en repentir.

MARTIN.

N'ayez pas peur non plus qu'elle manque au rendez-vous qu'elle vous a donné.

DOM GUTTIERE.

Elle m'a laiſſé un aſſez bon gage. Vois ce diamant.

MARTIN.

Elle ſaura bien vous le faire payer.

DOM GUTTIERE.

Comment?

MARTIN.

Croyez-vous donc, Monſieur, que j'ignore tous les tours de ces coureuſes-là ? Voilà l'heure où elles tendent leurs filets, où elles font leurs meilleurs coups. L'une ſort voilée bien ſoigneuſement, elle refuſe avec opiniâtreté de ſe découvrir, c'eſt qu'elle eſt laide : ſa modeſtie eſt une précaution prudente, elle attend le moment de faire valoir ſa laideur avec avantage. Cependant la curioſité lui ſert d'hameçon ; c'eſt avec cela qu'elle vous attrape d'un jeune nigaud, des gants, des dentelles, des rubans. Puis quand elle voit qu'on la preſſe, qu'on veut ſçavoir à quoi s'en tenir, que fait-elle ? elle montre ſa figure & s'en va, ſans qu'on ſonge à la retenir. Une autre au contraire, fait fonds ſur ſa beauté, elle ſe cache, ou elle ſe montre à propos ; elle craint, dit-elle, la jalouſie d'un mari ſoupçonneux. Pour la voir, il faut des ſoins infinis ; elle tire toujours des bas de ſoie, du chocholat, des bijoux ; elle donne une adreſſe en l'air & puis crac, elle s'échappe comme une biche. Une autre ſort parée comme une Déeſſe : elle va voir une malade ; mais c'eſt ſa bourſe

qui ne ſe porte pas bien : elle fait un paquet de mille choſes néceſſaires à ſa malade, la dupe paye ; s'il ſe fâche, on lui dit avec fierté : eh bien ! Monſieur, reprenez tout : on l'appaiſe avec quelques faveurs légeres & l'eſpérance de quelque choſe de plus. Quand il veut enſuite s'informer de ſa beauté, il ſe trouve que perſonne ne la connoît. D'autres font encore mieux : elles reſſemblent à ces filets de pêcheurs qui arrêtent les petits poiſſons comme les gros : tout leur eſt bon, elles ne refuſent rien.

DOM GUTTIERE.

La divine beauté que j'adore n'eſt point dans ce cas là ; ſes charmes, ſa modeſtie, ſes graces, ont captivé mon cœur ; de ſorte qu'il n'eſt occupé, qu'à s'applaudir d'avoir perdu ſa liberté. Ah ! Martin ! je meurs d'amour.

MARTIN.

Que ne la ſuivez-vous donc, ſi elle vous a ſi vivement touché ?

DOM GUTTIERE.

Je crains de la choquer & de manquer au lever du Roi : voilà ſon heure.

J'aurois trop à me reprocher de ne m'y être point trouvé.

MARTIN.

Nous voila au Palais. Si je ne me trompe, j'apperçois nos aventurieres qui s'en vont par-là fort vîte.

DOM GUTTIERE.

Puisque le hasard veut que nous les rencontrions encore, suis les Martin; n'y manque pas.

MARTIN.

Je le veux bien : ces oiseaux-là vous feront voir du pays.

DOM GUTTIERE, *seul.*

Par ce moyen je connoîtrai quel est l'objet qui a fait sur moi une si forte impression. Mais le Roi sort; il faut cacher mon amour.



SCENE III.

LE ROI (1), *avec sa suite.* DOM GUTTIERE.

On entend de la musique, on chante des vers qu'il n'est pas possible de traduire.

LE ROI.

QU'ILS se taisent. N'ai-je pas défendu qu'on chantât devant moi ces vers efféminés? Les poëtes n'ont-ils pas les belles actions des grands hommes à peindre dans leurs ouvrages? Qu'ils s'y appliquent, qu'ils les mettent en vers, & qu'ensuite on les chante. Voilà le moyen de plaire à l'esprit comme à l'oreille. (*A part.*) Ah! charmante personne! que je réussis mal à écarter vo-

(1) Ce Roi est le fameux Alphonse, dit le Sage: c'est lui qui disoit que si Dieu l'avoit consulté à la création du monde, il lui auroit donné de bons avis.

tre ſouvenir de mon eſprit ! je n'ai ceſſé de ſouffrir depuis que je vous ai vue, & je n'ai point de ſoulagement à attendre : c'eſt bien aſſez d'avoir la foibleſſe d'écouter un pareil amour ſans y joindre celle de le déclarer. (*Haut.*) Les Rois en tenant la place des Dieux, doivent comme eux ſe montrer ſupérieurs aux paſſions. Comment oſeroient-ils s'y livrer eux-mêmes, tandis qu'ils ſont faits pour les réprimer dans les autres ? (*La Muſique parle en termes empoulés du cheval de Troye. Le Roi blâme les expreſſions & le choix du ſujet.*)

L'hiſtoire, dit-il, n'a pas beſoin de fables. Un hiſtorien doit être clair, ſimple & véridique : en chargeant ſes récits d'ornemens ſuperflus il les rend toujours ſuſpects. On peut ſe permettre des libertés dans les ouvrages d'imagination ; mais quand il s'agit de la vérité, il faut, comme les anciens, la peindre nue ; c'eſt par-là qu'une hiſtoire peut inſtruire la poſtérité. C'eſt ce qui m'a fait entreprendre d'écrire celle d'Eſpagne. Il n'y a gueres qu'un Roi qui puiſſe faire avec ſuccès le tableau de ſon ſiecle ; car ne dépendant de perſonne, il ne prodiguera ni les

éloges ni les ſatyres mal-à-propos (2).

DOM GUTTIERE.

Ce ſont ces nobles occupations qui ont valu à votre Majeſté le nom de Sage, que les ſavans lui ont donné.

LE ROI.

Je ne mérite point ce nom : les limites de l'eſprit humain ſont trop étroites. Depuis ma jeuneſſe je travaille dans plus d'un genre : plus j'acquiers de ſcience & plus je vois combien je ſais peu de choſe. (*A part.*) J'ignore ſur-tout l'art de vaincre mes paſſions. (*Haut.*) Qu'on chante toujours. (*A part.*) Que me ſert l'empire, ſi le ſilence même ne ſuffit pas pour me défendre de mon propre cœur ?

LA MUSIQUE.

Les ſuperbes lambris ſont déja tout en feu, la flamme a gagné le ſommet des tours les plus élevées.

LE ROI, *à part.*

Et le feu de mon amour s'augmente de plus en plus. (*Haut.*) Cela ſuffit :

---

(2) Cette maxime paroîtra peut-être un peu douteuſe à bien des gens.

qu'ils ſe retirent. Nuñès, qu'on avertiſſe les Véneurs, que je ſortirai demain pour la chaſſe. J'irai à ce charmant endroit qui s'appelle la Véga Florida. (*A part.*) Puiſſé-je y apprendre enfin quelle eſt cette beauté ſi dangereuſe pour mon repos ! (*Haut.*) Guttiere, je veux que vous veniez ce ſoir avec moi promener à la montagne voiſine.

DOM GUTTIERE.

Je ſuis trop honoré de pouvoir vous obéir.

LE ROI, *à part.*

Quel état pour un Roi; ſi je cache mon amour, je ſouffre une peine cruelle; ſi je le déclare, je commets une action indigne de moi. Le chagrin me ronge: je flotte entre la crainte & l'eſpérance.

(*Il ſort.*)



SCENE IV.

DOM GUTTIERE, MARTIN.

MARTIN.

De la joie, Monsieur.

DOM GUTTIERE.

Que dis-tu, Martin?

MARTIN.

Je sais qui est la Dame.

DOM GUTTIERE.

Apprends-le moi vîte.

MARTIN.

Je l'ai suivie jusqu'à une auberge; où elle s'est rendue tout droit; elle y a pris une chambre: en moins de rien elle y est devenue une petite paysanne fraîche, charmante comme une rose. Un jeune garçon étoit là tout prêt avec une charrette bien arrangée: elle s'est mis une gase fine devant le visage, & s'est élancée dans la voiture avec la légéreté d'une nymphe. Il y avoit derriere un paysan à pied qui m'a instruit de tout ce qui la concerne: c'est

la fille d'un Laboureur nommé Jean, qui demeure à la *Véga Florida*, où le Roi aime tant à chasser.

DOM GUTTIERE.

Ah ! Martin quelle chûte ! cependant, puisque le Roi va demain à ce village, je l'accompagnerai ; je saurai pourquoi cette belle fille est venue ainsi déguisée m'inspirer un amour si violent. Tout ce qui s'est passé me paroîtroit un songe, si cet amour qui me reste ne me faisoit pas voir que c'est une vérité.

(*Ils sortent.*)



SCENE V.

Le théatre change : il représente une maison de la Véga Florida.

JEAN *le Laboureur avec ses garçons.*

JEAN.

ALLONS, Messieurs, allons le jour est déjà grand.

UN GARÇON.

Pourquoi nous appellez-vous, Messieurs?

JEAN.

Parce que vous faites les paresseux, apparemment: allons, allons, à l'ouvrage. Toi, Antoine, va faire labourer ces champs qui sont auprès de l'hermitage: menes-y dix paires de bœufs & autant de mules, afin que l'ouvrage aille plus vîte. Toi, Bruno, va à la côte, où Constance fait vendanger; remplis-y quatre ou cinq paniers des plus beaux raisins, tu les porteras à nos voisines, & sur-tout au Médecin: quoique je n'aie pas encore été dans le cas de l'employer ni pour moi, ni pour mes gens, je le paye toujours d'avance, afin qu'il n'entre point dans ma maison. Je veux empêcher qu'il ne se chagrine de voir qu'on se porte bien chez moi.

BRUNO.

J'y vais avant que le soleil soit plus chaud.

JEAN.

Toi, Tircis, va dire à mes enfans de venir aussi travailler. Quoi qu'ils

n'en aient pas besoin, il faut toujours qu'ils s'occupent pour l'exemple. Quand on demeure dans un petit endroit, il ne faut point être à rien faire, cela cause des caquets.

TIRCIS.

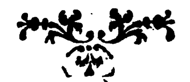
J'y vais, (*à part.*) & j'irai déjeûner.

SCENE VI.

JEAN, *seul.*

Je te rends mille graces, souverain Arbitre de la Nature, des richesses dont tu m'as comblé. Autant que ma vue peut s'étendre, mon œil n'est frappé que des preuves de tes bienfaits. C'est ta libéralité qui m'a rendu maître de ces champs féconds, de ces prairies inépuisables, de ces ruisseaux qui les fertilisent, de ces troupeaux qui les animent, de ces vignes qui nous préparent une ressource si délicieuse contre la fatigue de nos travaux. Accepte ma reconnoissance, Dispensateur suprême des biens & des maux : daigne continuer de veiller

ſur moi & ſur ma famille : écarte les chagrins qui pourroient empoiſonner l'état de félicité où tu m'as conduit. Oui, je ſuis heureux ; on ne l'eſt qu'autant qu'on croit l'être : de tous tes bienfaits le plus grand eſt de m'avoir préſervé de l'ambition ; je ſuis né dans cette maiſon ruſtique, au milieu des châtaigners & des chênes. Je n'ai jamais vu ni Séville ni le Roi, quoique je n'en ſois qu'à deux lieues. Ce n'eſt point un caprice ridicule ; c'eſt une antipathie naturelle contre l'air faux des courtiſans : je ne changerois point mon humble métairie contre les plus beaux châteaux. Je vis ici reſpecté de mes égaux, ſans deſirer de vains honneurs. Quand on s'éleve dans le monde, ce n'eſt que pour tomber de plus haut ; j'ai toujours ſous les yeux l'exemple du chêne abattu par la fureur des vents, & du roſeau qui y réſiſte par ſa foibleſſe même.



SCENE VII.

JEAN, BÉATRIX, MONTAN.

BÉATRIX & MONTAN, *ensemble.*

MON pere, nous voilà.

JEAN.

Mon fils Montan, Béatrix ma fille; qu'est-ce qu'il y a?

MONTAN.

Mon pere, je venois vous demander une petite grace.

BÉATRIX.

Et moi aussi.

MONTAN.

Mais ne vous fâchez pas.

JEAN.

Ma douce espérance, soutiens de ma vieillesse, que ne ferois-je pas pour vous? Tout ce qui frappe ici vos yeux vous appartient, c'est pour vous que mes travaux l'ont acquis.

MONTAN.

Eh bien! mon pere, il faut vous réjouir une fois. Venez voir le Roi; on dit qu'il chasse ici autour, aujourd'hui; tout le village est déja sorti pour aller au-devant.

BÉATRIX.

Venez embrasser ses genoux, puisque c'est à lui que nous devons notre tranquillité. Laissez-là cet habit malpropre, habillez-vous comme les jours de fête, venez.

JEAN.

Arrêtez! moi, aller voir le Roi! êtes-vous fous? Quoi! je ferois à mon âge, ce que je n'ai point encore fait de ma vie? allez, j'ai pris un parti, il y a long-tems, à cet égard. Je veux bien lui obéir, mais le voir, non. Ce n'est point fierté de ma part, c'est ménagement, c'est respect. Voyez le soleil, il éclaire tout le monde; mais quand on le fixe, il éblouit. Je ne veux point voir le Roi: qu'est-ce qui m'en reviendroit? Me donnera-t-il des emplois, ou des cordons bleus, rouges? &c. je ne gagnerois auprès de lui que du mépris & des affronts. Non: je suis obligé à l'aimer, à le

ſervir comme mon maître; mais rien ne m'oblige à le voir. Je ſuis peu curieux de toute ſa magnificence : & d'ailleurs ne ſuis-je pas roi ici moi-même ? Mes côteaux, voilà mes villes, les champs ſont mes provinces, & mon ſceptre eſt la charrue que j'ai ſi long tems maniée; c'eſt avec elle que je gouverne mes ſujets. J'abaiſſe ce qui s'éleve, j'éleve ce qui s'abaiſſe, & par reconnoiſſance ils me payent de riches tributs. Mes tapis ſont les fleurs des prairies. Je n'ai point d'autres dais que les arbres de mon verger : ceux des grands Seigneurs ſont ornés de fleurs, brodées avec art; les miens ſont couverts de fruits formés par la nature. Lequel eſt le plus agréable d'avoir comme eux une peinture qui trompe, ou comme moi une réalité utile? O ma chere ſolitude! je te préfère à tout : rien ne vaut le calme que tu m'aſſures. Qu'ai-je à faire d'aller conſidérer la pompe des Rois, leurs couronnes, leurs ſceptres, puiſqu'enfin tout cela tombe, tout va s'enſevelir dans le cercueil?



SCENE

SCENE VIII.

MONTAN, BÉATRIX, JACINTHE.

BÉATRIX.

QUEL étrange entêtement !

MONTAN.

Les autres viennent de loin pour voir le Roi ; lui, il ſe cache, il s'enfuit pour ne le point voir.

JACINTHE.

Quelle ſotte philoſophie !

BÉATRIX.

Y a-t-il un homme raiſonnable qui ne ſe réjouiſſe de voir ſon Souverain ?

JACINTHE.

Je n'ai jamais vu une pareille opiniâtreté.

MONTAN.

Mon pere & moi, ma ſœur, nous penſons bien différemment ; je meurs d'envie de voir la cour ; la vie de la

campagne m'ennuie. Je ne ſonge, avec plaiſir, qu'à la magnificence de la ville, tout le reſte me dégoûte.

BÉATRIX.

Vous avez raiſon; j'y ai été quelquefois, vous ne pouvez en rien imaginer qui ne ſoit au-deſſous de la vérité. Pour moi, je ſais bien que je ne puis plus goûter de plaiſir dans un village, (*A part.*) ſur-tout depuis que mon cœur eſt à la Cour avec Dom Guttiere. Ah Jacinthe! quel nom! c'eſt de lui que dépend tout mon bonheur.

MONTAN.

Mon pere ne pourroit-il pas, avec tout le bien que le Ciel lui a envoyé, vous donner pour mari un grand Seigneur? il eſt en état de vous aſſurer plus de cent mille ducats de dot.

BÉATRIX.

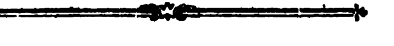
Suivant lui, c'eſt ſe moquer que de ſonger à me donner un autre mari qu'un payſan; mais patience, il faudra bien me conſulter toujours. Adieu, mon frere, je m'en vais à la meſſe: j'ai entendu dire que le Roi s'y trouveroit,

MONTAN.

Si vous y voyez Conſtance, faites-lui bien mes complimens.

BÉATRIX.

Moi! la voilà qui vient; vous vous en acquitterez mieux vous-même.



SCENE IX.

CONSTANCE, MONTAN.

MONTAN.

Bonjour, belle Conſtance : le jour me paroît plus vif depuis que je vous vois. Le zéphyr, depuis long-tems, murmuroit entre ces feuilles que Conſtance alloit arriver : ces fleurs même en vous appercevant croyoient voir lever le ſoleil.

CONSTANCE.

Gardez, Montan, vos galanteries pour un autre jour; pour le préſent nous n'avons autre choſe à faire que d'aller voir le Roi qui vient à notre village. Vous êtes riche & je ſuis pauvre : ſi vous m'aimez, faites-moi ri-

che comme vous, ou devenez pauvre comme moi. Songez que dorénavant je ne veux plus vous entendre qu'en présence d'un Curé. (*Elle s'en va.*)

MONTAN.

Arrêtez un moment, écoutez : elle me fait payer cher le bonheur de l'avoir vue. On n'est jamais heureux qu'il n'en coûte quelque chose. (*Il sort.*)

SCENE X.

La scene change, elle représente le parvis d'une Eglise.

LE ROI, ALVAR NUNÈS, DOM GUTTIERE, BÉATRIX, JACINTHE & *les Paysans que la curiosité attire, sont dans le fond.*

LE ROI, *à part.*

Je suis venu sous prétexte de chasse jusqu'ici, afin de revoir cette charmante fille pour qui les astres m'inspi-

rent une si violente passion. (*Haut.*) Cette Eglise est belle, Nuñès.

NUÑÈS.

On ne s'attendroit pas, Sire, à en trouver une pareille dans un village.

DOM GUTTIERE.

Il y a ici un Paysan fort riche qui y a fait des présens magnifiques.

LE ROI.

Avant que d'entrer dans l'Eglise, je veux voir une épitaphe dont la forme singuliere excite ma curiosité.

DOM GUTTIERE.

C'est sans doute quelque vieux monument. (*Ils s'écartent sur un des côtés du théatre. On voit à l'autre Jacinthe & Béatrix qui les regardent.*)

JACINTHE, *en lui montrant Dom Guttiere.*

Avancez sans rien craindre.

BÉATRIX.

Jacinthe, je tremble depuis que je l'ai vu. C'est sans doute un grand Seigneur. Mes sottes espérances s'en vont en fumée.

JACINTHE.

L'amour a souvent égalé des partis bien moins convenables.

BÉATRIX.

Comment veux-tu qu'un Gentilhomme veuille épouser le fille de Jean le Laboûreur?

JACINTHE.

Mademoiselle, vous ne seriez pas la premiere qui auriez passé du Village à la Cour (3).

Le Roi rentre & Béatrix se retire, les Garçons Laboureurs prennent sa place.

UN DE CES GARÇONS.

Prends-garde qu'ils ne nous voient pas.

UN AUTRE.

Tais-toi.

UN AUTRE.

Nous le voyons-bien à notre aise. Regarde-donc. (*En montrant le Roi.*) Il a aussi de la barbe tout comme nous.

---

(3) L'Espagnol dit passer des sabots sous le dais.

DOM GUTTIERE.

Votre Majesté semble contente de ce qu'elle vient de lire.

LE ROI.

C'est la meilleure & la plus singuliere inscription que j'aie vue de ma vie. Elle mériteroit d'être écrite en lettres d'or. Lisez cette étrange épitaphe.

DOM GUTTIERE. *Il lit.*

» Ci gît Jean le Laboureur qui n'a
» jamais fait sa cour à personne. Il n'a
» jamais été à la Ville. Quoique plein
» de respect pour le Roi, il ne l'a ja-
» mais vu. Il n'a ni éprouvé, ni ins-
» piré la crainte. Il n'a connu ni les
» besoins, ni les blessures, ni la pri-
» son. Pendant une vie de soixante
» ans il n'a vu arriver dans sa maison,
» ni accident, ni dispute, ni maladie ».

NUÑÈS.

Il n'y a peut-être personne au monde qui pût en dire autant.

DOM GUTTIERE.

Il n'y a point de date.

LE ROI.

Cela est vrai. Je voudrois bien

qu'un pareil homme fût encore en vie pour avoir le plaisir de le connoître.

DOM GUTTIERE.

Il est aisé de vous en éclaircir ; voilà un petit drôle du Village. (*Il appelle un des garçons.*) Holà, viens ; ne crains rien.

TIRCIS, *tremblant.*

Que me voulez-vous Monf... Monseign....

DOM GUTTIERE.

Prends-garde que c'est le Roi qui te parle.

LE ROI.

Comment t'appelle-t-on?

TIRCIS.

Monsieur, Tircis.

LE ROI.

Que fais-tu ?

TIRCIS.

Je garde .... des bêtes ..... Il y a de la honte à les nommer (5);

(5) Il y a plus que de la honte en Espagne à ne point manger du cochon, s'il est vrai que cela suffise pour être mis entre les mains de la Sainte Inquisition.

il y en a encore davantage à n'en point manger.

LE ROI.

Dis-moi, y a-t-il quelqu'un ici qui s'appelle Jean le Laboureur ?

TIRCIS.

Je ſuis un ſot, Monſieur, ſur-tout à préſent, je ne ſaurois vous répondre; demandez à Béatrix.

LE ROI.

Qui eſt cette Béatrix ?

TIRCIS.

C'eſt cette fille qui ſe cache, c'eſt la plus jolie du village.

DOM GUTTIERE, *allant vers Béatrix.*

Ma belle fille, venez parler au Roi. Mais Dieu ! n'eſt-ce pas là celle que j'adore ?

LE ROI.

(*A part.*) N'eſt-ce pas là, l'objet qui m'attire ici ?

BÉATRIX.

Seigneur, j'embraſſe vos genoux.

LE ROI.

Levez-vous, charmante perſonne,

je ne ſaurois vous voir à mes pieds (6).

BÉATRIX.

Que me veut, votre Majeſté ?

LE ROI.

Elle a toute l'aſſurance d'une femme du grand monde. Y a-t-il ici un Jean le Laboureur ?

BÉATRIX.

Oui, c'eſt mon pere.

LE ROI.

Il eſt donc encore en vie ?

BÉATRIX.

Il ſe porte ſi bien qu'il vivra encore long-tems. A ſon âge de ſoixante ans, il n'a jamais eu ſeulement un mal de tête.

LE ROI.

Pourquoi donc a-t-il déja fait placer ici ſon épitaphe ?

---

(6) L'Eſpagnol dit : *Levez-vous ; la ſphere du ſoleil ſe plaindroit en voyant à mes pieds ſes étoiles*. Il faut ſe rappeller que dans toutes les galanteries des Comédies Eſpagnoles, le ſoleil & les étoiles entrent toujours pour quelque choſe.

BÉATRIX.

Il dit, que c'eſt une folie de ſe bâtir des maiſons pour le peu de tems qu'on a à vivre, au lieu que le tombeau devant être notre demeure pendant des ſiecles, il a voulu faire bâtir le ſien avant ſa mort..

LE ROI.

Eſt-il riche, Jean le Laboureur?

BÉATRIX.

Sire, il a plus de cinquante charrues qui ne travaillent que pour lui.

LE ROI.

De quoi s'habille-t-il?

BÉATRIX.

De ſerge griſe.

LE ROI.

Comment eſt ſa vaiſſelle?

BÉATRIX.

De terre groſſiere.

LE ROI.

Pourquoi?

BÉATRIX.

Parce qu'il aime en tout la ſimplicité. Il déteſte les dépenſes inutiles.

LE ROI.

Eſt-ce qu'il eſt avare ?

BÉATRIX.

Au contraire, il donne une partie de ſon bien aux pauvres : il a des terres qu'il enſemence exprès pour eux ; il leur en diſtribue tout le fruit.

LE ROI.

Voilà un ſingulier homme. Et pourquoi dédaigne-t-il de voir ſon Roi ?

BÉATRIX.

Il dit qu'il l'aime, qu'il le reſpecte comme un bon ſujet, qu'il lui donneroit tout ſon bien, mais qu'il ne veut pas le voir. Cette idée le domine ſi fort, que chaque fois que votre Majeſté vient, il ſe cache.

LE ROI.

Il eſt trop heureux de ſavoir ſe contenter de l'état où il eſt né. J'envie la grandeur d'un homme qui mépriſe ma magnificence & ne veut pas me voir. Si je n'étois pas Roi, je voudrois être Jean le Laboureur : & quel état veut-il donner à ſes enfans avec tant de bien ?

BÉATRIX.

Quoiqu'il puiſſe me donner cent

mille ducats de dot, il ne veut me marier qu'avec un payſan du village. Il dit qu'il ne veut pas d'autre nobleſſe que celle qui vient de Dieu.

LE ROI.

(*A part.*) Il n'en ſera rien : je mourrai plutôt que de la voir entre les bras d'un autre. (*Haut.*) Et vous, que vous en ſemble ?

BÉATRIX.

Sire, j'ai le cœur ſi élevé, que hors la Cour rien ne paroît me convenir.

LE ROI.

Voulez-vous que je vous amene à la Cour ?

BÉATRIX.

Sire, ſi au mariage de Votre Majeſté, elle vouloit me placer auprès de la Reine, j'irois volontiers en Cour, ſans cela, je ne dois point y penſer.

MARTIN.

Voilà une Payſanne qui n'eſt pas dégoûtée.

LE ROI.

Belle comme vous êtes, quand vous ſeriez moins riche, vous réuſſiriez fa-

cilement à la Cour. (*On vient avertir le Roi que tout est prêt pour la Messe.*

LE ROI, *à part.*

Je trouverai un autre moment pour lui parler avec moins de gêne. (*Haut.*) Allons, que vous semble Dom Guttiere de l'orgueil de ce Paysan philosophe?

DOM GUTTIERE.

Il se vante de n'avoir ni fait la Cour à personne, ni voulu voir son maître : voilà une vanité bien opposée à la modestie qu'il affecte dans tout le reste.

LE ROI.

J'en suis si piqué que je veux m'en venger. Ah ! Jean le Laboureur, je veux aujourd'hui que vous fassiez votre Cour & que vous me voyiez. (*Il sort.*)

LES PAYSANS.

Vive le Roi Alphonse.



SCENE XI.

DOM GUTTIERE, *resté avec* BÉATRIX.

DOM GUTTIERE.

CHARMANT objet, *qui brillez comme le soleil & frappez comme l'amour*, souffrez que je vous dise deux mots.

BÉATRIX.

Soit, deux mots, pas davantage.

DOM GUTTIERE.

Le premier, c'est que je vous ai vue à la ville; le second, c'est qu'à l'instant vous m'avez inspiré la plus ardente passion.

BÉATRIX.

Vous ne saviez pas qui j'étois; à présent que nous nous connoissons tous deux, l'intervalle prodigieux qui nous sépare me défend de répondre à votre amour.

DOM GUTTIERE.

Ce n'eſt pas-là une raiſon : y a-t-il rien que l'amour n'égale (7) ?

BÉATRIX.

Ecoutez, il y a dans le village un grand orme ſous lequel les filles viennent danſer le ſoir. Si vous voulez y venir déguiſé, nous cauſerons enſemble.

DOM GUTTIERE.

Puis-je y compter ?

BÉATRIX.

Oui, je me retire de peur de donner à penſer aux gens malins.

DOM GUTTIERE.

Adieu, je vais ſoupirer juſqu'à cet heureux moment.

---

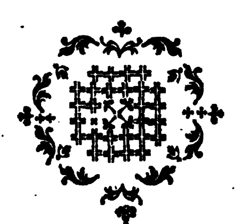
(7) Dans l'Eſpagnol il y a : *la muſique forme une harmonie complette avec deux voix différentes, un deſſus & une baſſe. L'Amour peut bien auſſi faire une muſique complette avec deux volontés, & ajuſter celle de deſſus avec celle de la baſſe.* On voit bien qu'il n'y a pas moyen de traduire cela.

BÉATRIX, *en s'en allant.*

Pourquoi faut-il qu'il soit Gentilhomme !

DOM GUTTIERE.

Pourquoi n'est-elle pas née de condition !





SECONDE JOURNÉE.

Le théatre représente la place du village, & l'orme sous lequel dansent les Paysans.



SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE *d'un côté*, DOM GUTTIERE, MARTIN *son valet de l'autre habillés en paysans.*

BÉATRIX.

Il n'y a personne encore sous l'orme.

JACINTHE.

Nous sommes venus trop-tôt.

BÉATRIX.

Je voulois voir si Dom Guttiere s'y seroit déja rendu.

MARTIN.

J'ai laissé votre cheval attaché là-bas à un saule.

DOM GUTTIERE.

Il n'est pas possible qu'on nous reconnoisse dans ce déguisement : voilà l'orme.

MARTIN.

Et voilà la fille.

DOM GUTTIERE.

Vous voyez, ma belle maîtresse, combien je suis obéissant. Nous sommes égaux à présent. Cet habillement simple vous répond de la naïveté de mon amour. Mais aujourd'hui que je suis Laboureur, puis-je espérer de recueillir quelques faveurs pour les soupirs que j'ai semés

BÉATRIX.

Il vaudroit mieux pour moi peut-être qu'au lieu de changer d'habit, vous eussiez changé de façon de penser.

DOM GUTTIERE.

Que craignez-vous ? cette eau n'est pas plus pure que le fond de mon cœur.

BÉATRIX.

M'aimez-vous ?

DOM GUTTIERE.

Plus que moi-même. Il n'y a rien

que je ne préféraſſe au bonheur d'entendre votre belle bouche avouer ma paſſion & me donner lieu d'eſpérer que vous y pourrez devenir ſenſible.

BÉATRIX.

Ecoutez-moi. Je ſuis fille d'un Payſan; mais je ne m'eſtime pas moins que ſi j'étois née d'un Gentilhomme. Ce peu de mots ne ſuffit-il pas pour vous impoſer ſilence?

DOM GUTTIERE.

Bien au contraire, il juſtifie mes eſpérances.

BÉATRIX.

N'entendez-vous pas que cela veut dire que vous n'avez rien à obtenir de moi que par le mariage?

DOM GUTTIERE.

Je n'ai point d'autre intention. Je ſuis prêt à vous en faire une promeſſe authentique.

BÉATRIX.

Oh! les papiers s'envolent: mais ſi votre amour eſt ſi ſincere?..... On commence à ſe raſſembler .... nous nous verrons ce ſoir; je vous indiquerai l'heure & le lieu.

SCENE II.

Les mêmes, MONTAN, CONSTANCE, *toute la jeunesse du village.*

BÉATRIX.

Que chacun se place afin que la danse commence.

MONTAN, *à Constance qui est arrivée avec les autres.*

Asseyez-vous de ce côté, ma charmante, c'est celui du cœur, à ce qu'on dit.

CONSTANCE.

Je serai mieux encore, auprès de votre sœur.

BÉATRIX.

Voilà, la premiere fois, belle Constance, qu'on vous voit au bal; qui peut vous avoir reconciliée avec nos divertissemens?

CONSTANCE.

Il est naturel, ma chere Béatrix,

que vous en ſoyez ſurpriſe, mais je n'y viens que pour obéir à votre pere. Vous ſavez combien on reſpecte ſes ordres dans tout le village; il m'a fait dire de venir ſous l'orme, & qu'il y viendroit auſſi, comme mon galant, pour m'y ſervir.

BÉATRIX.

Ce ſera une nouveauté pour moi d'y voir mon pere.

MONTAN.

Allons, que l'on danſe.

On fait danſer Martin & enſuite Guttiere qui prend Béatrix. Elle l'avertit qu'elle contera dans le moment une hiſtoire à toute l'aſſemblée, & qu'il doit prendre pour lui ce qu'elle dira en tirant ſon mouchoir. Après quelques momens on fait chanter Conſtance; on propoſe de s'amuſer à faire des contes: Béatrix ſe charge de commencer.

BÉATRIX.

Il y avoit une fois, une payſanne à qui un Seigneur faiſoit l'amour. Il étoit l'ornement de la cour, comme elle celui du village. Il voulut lui faire une promeſſe de mariage; mais elle qui ſavoit que cela n'a rien de ſolide,

s'enfuyoit toujours. Il vint enfin déguisé pour la voir à ſon village, & comme l'amour eſt ingénieux, pour ſe ménager un plus long entretien, la payſanne lui dit : (*Elle tire ſon mouchoir.*) Ecoutez-moi bien, mon Gentilhomme, vous voyez combien il faut nous défier de tous les yeux qui nous entourent. Si avant que de vous en aller, vous voulez me parler encore, il y a à notre maiſon, du côté des champs, une porte qui répond à une allée de lauriers, entrez-y hardiment, rendez-vous à un berceau, formé par une verdure épaiſſe ; attendez-moi là ſeul, & au milieu de la nuit, j'irai vous y trouver. Il y avoit enſuite des vers où le poëte peignoit les tranſports de l'amour, mais je les ai oubliés. Allons, que chacun en diſe autant à ſon tour.

DOM GUTTIERE.

C'eſt un avis que Béatrix a voulu me donner.

TIRCIS.

Je vais dire auſſi quelque choſe. Mais voilà notre maître.

SCENE III.

JEAN, *les mêmes : tout le monde se leve.*

JEAN.

BONSOIR, mes enfans, Dieu vous garde tous : y a-t-il encore de la place?

CONSTANCE.

Qui est-ce qui ne vous donneroit pas la sienne, quand vous avez tous nos cœurs?

JEAN.

Voudrez-vous bien, belle Constance, me souffrir là auprès de vous?

CONSTANCE.

Vous souffrir ! ce seroit à moi de vous prier de me laisser auprès de vous. (*Chacun se rasseoit.*)

JEAN.

Eh bien, continuez-donc..... J'ai aimé aussi autrefois le plaisir tout comme vous. J'excitois alors l'envie de tous les jeunes-gens du canton. Aucun ne me surpassoit à courir ou à

jetter

jetter la barre; mais de tout cela, il ne me reste que le souvenir. Je suis à présent un vieil arbre, dont l'automne a séché les feuilles.

TIRCIS.

Bon! notre maître, pour vous rajeunir, vous n'avez qu'à marier les garçons avec les filles qui sont ici, & commencer par moi.

JEAN.

Savez-vous qu'il pourroit bien en être quelque chose? Voilà le tems d'établir mes enfans. Je voudrois, Constance, que ce garçon là, (*en montrant Montan*) fût un prince, & je croirois encore l'honorer en lui présentant votre main. Je ne regarde point au bien, j'en ai plus qu'il ne vous en faut. Ce que je veux, ce que je cherche, pour mon fils, c'est une femme vertueuse. Trouvant en vous la discrétion, la beauté, jointe avec la modestie & la sagesse, je ne demande pas d'autre dot. En échangeant mon argent contre vos vertus, je crois les avoir encore à bon marché. Ainsi, ma chere Constance, c'est moi qui me charge de vous doter. Je vous donne trente mille ducats, non pas en hardes & en affiquets

inutiles ; ils sont en belles & bonnes terres, & voila la seule espece de biens qui soit vraiment estimable ; les maisons s'écroulent, les troupeaux meurent, l'argent caché est l'amorce des voleurs ; mais des terres ne courent jamais aucun risque. Allons, je voudrois que cela se pût terminer demain.

MONTAN.

J'embrasse vos genoux.

JACINTHE.

Pourquoi ne mariez-vous pas Béatrix tout de suite ?

JEAN.

Je ne vois point ici pour elle de parti convenable.

JACINTHE.

Donnez-lui un Seigneur.

JEAN.

Un Seigneur ! non, de ma vie ; pour que ce que j'ai amassé par mes travaux, on le dissipe à des niaiseries ; non, non, il faut de la convenance dans les mariages : je suis riche, mais je n'oublie pour cela ni mon nom, ni mon état. Je ne demande dans celui qui sera mon gendre que trois choses,

de la probité, une [illegible]
proche, & un habit gu[illegible]

MARTIN.

Sur ma tête, cet homme [illegible] [illegible]lle point son pareil dans le monde [illegible] [illegible]i me il traite la noblesse!

DOM GUTTIERE.

Tais-toi & me suis. Puisqu'il fait déjà nuit, je ferai ensorte que ce Philosophe rustique se souvienne de moi.

(Ils s'en vont tous.)

SCENE IV.

Le théatre représente la nuit & le devant de la maison de Jean le Laboureur.

LE ROI, ALVAR NUÑÈS.

ALVAR NUÑÈS.

Se peut-il, Sire, qu'un Laboureur vous cause tant d'inquiétude?

LE ROI.

J'avoue que sa fierté me pique. J'ai pris exprès ce déguisement pour le voir; on me blâmera, peut-être, mais

il faut bien quelquefois oublier son rang. Je veux qu'on raconte un jour avec surprise cet exemple de foiblesse, & qu'on dise, qu'un Roi est venu de Séville pour voir Jean le Laboureur dans son village.

ALVAR.

Ne valoit-il pas mieux, Sire, l'envoyer chercher ?

LE ROI.

Ce seroit abuser de mon pouvoir, & non pas satisfaire ma curiosité.

ALVAR.

Je pensois que votre Majesté avoit d'autres vues.

LE ROI.

Quelles vues ?

ALVAR.

J'ai cru que la beauté de sa fille....

LE ROI.

Il est vrai qu'en la voyant, j'ai cru voir un ange ; mais ce n'est point elle qui m'amene ici : je ne veux que punir l'impertinence de ce villageois.

ALVAR.

Où voulez-vous que votre suite vous attende ?

LE ROI.

Au pied de la montagne. Qu'elle y reste jusqu'au jour. Je veux passer ici la nuit.

ALVAR.

Nous sommes à la maison.

LE ROI.

Allez, & ne parlez de ceci à personne. (*Il frappe.*) Hola! quelqu'un?

TIRCIS, *en dedans.*

Qui frappe?

LE ROI.

Est-ce ici la maison de Jean le Laboureur?



SCENE V.

LE ROI, JEAN.

JEAN, *sortant avec précaution.*

Qui est-ce qui vient à cette heure-ci ? Prenez garde à la porte vous autres, qu'on n'enleve rien d'ici ; il y a assez de filoux qui vivent de mal faire.

LE ROI.

Je ne suis point un filou. Tel que vous me voyez, je suis un Gentilhomme de Séville.

JEAN.

Et que voulez-vous ?

LE ROI.

Je me suis perdu sur cette montagne ; j'ai attaché mon cheval à un arbre, je suis venu à pied jusqu'à ce village, où le curé m'a apris.....

JEAN.

Le Curé ne vous a point trompé. Je puis vous donner à souper & un lit. Vous ne serez pas servi comme

chez vous avec magnificence, mais de bon cœur : voilà comme nous en agissons ici. Votre nom ?

LE ROI.

Dom Henrique de Guevara ; grand Seigneur de Castille

JEAN.

Grand Seigneur ! cela est difficile à retenir ; mais pour ne me pas tromper quels sont vos titres ?

LE ROI.

Donnez-moi ceux que vous voudrez, je vous tiens quitte de tout, si je trouve un bon lit chez vous.

JEAN.

Ma foi, demandez vous-même ceux que vous voudrez qu'on vous donne, moi je vous traiterai de sainteté comme le Pape, si cela vous fait plaisir. Puisque les paroles ne sont que du vent, il y auroit bien de la folie à en être avare.

LE ROI.

Ce discours-là est plus d'un courtisant que d'un laboureur.

JEAN.

Vous vous trompez, c'est tout na-

turellement ce que je pense : asseyez-vous en attendant qu'on apporte le souper. Mettez-vous là, point de façons. Tircis, Antoine.

LES GARÇONS.

Que voulez-vous ?

JEAN.

Dites qu'on dépêche le souper & avertissez mes filles de venir. Prenez donc un siege, je vous prie.

LE ROI.

Après vous.

JEAN.

C'est une cérémonie déplacée, ou pour mieux dire un manque de savoir vivre, de me dire ici ce que je dois faire. Vous êtes chez moi, c'est à vous d'obéir sans repliques. Asseyez-vous, je suis seul en droit de commander dans ma maison.

LE ROI, *assis.*

Parbleu je voudrois vous voir à la Cour pour pouvoir vous payer la bonté avec laquelle vous me recevez.

JEAN.

Moi, à la Cour ! voilà un beau souhait.

LE ROI.

Cela ne peut-il pas arriver?

JEAN.

Vous avez l'air de ne me payer de votre vie, si vous attendez jusques-là.

LE ROI.

Pourquoi marquer tant de mépris pour la Cour?

JEAN.

Parce que depuis ma naissance je suis toujours resté dans ce village. Je ne connois point d'autre monde, & quand on voudroit me faire Roi, je n'abandonnerois pas ma chaumiere. J'ai deux appartemens, l'un ici, l'autre au cimetiere. C'en est assez pour ma vie & pour ma mort, & en vérité du premier au second, la différence est bien petite.

LE ROI.

En ce cas vous n'avez jamais vu le Roi en face?

JEAN.

Cela est vrai: cependant il n'a point de sujet plus soumis que moi & plus respectueux.

LE ROI.

On dit qu'il vient ſouvent chaſſer ici.

JEAN.

Alors je m'enfuis, je me cache pour ne le pas voir.

LE ROI.

Pour ne le pas voir ! Par quelle raiſon ?

JEAN.

D'abord, c'eſt que je ſuis ici moi-même un peu Roi. Enſuite j'envie très-peu ſa grandeur, je ſoupçonne que je ſuis plus heureux que lui. Au moins il eſt ſûr que j'ai toujours plus de tems qu'il ne m'en faut, & lui n'en a jamais aſſez.

LE ROI, *à part.*

Il a raiſon, je crois que je changerois volontiers mon ſort contre le ſien. (*Haut.*) Et à quoi donc employez-vous votre journée ?

JEAN.

Je me leve avec l'aurore, je vais à la Meſſe & je remets au Curé l'argent néceſſaire pour la ſubſiſtance de tous les pauvres du lieu. Revenu chez moi, je déjeûne avec deux tranches de jambon & un pigeon dont l'odeur

embaume ; à midi, quand la chaleur oblige de quitter l'ouvrage, je me mets à table & la vois avec plaisir ornée de deux enfans que j'aime.

LE ROI.

Quelle félicité ! Et que vous sert-on à dîner.

JEAN.

D'abord, pour ouvrir l'appétit, on sert différentes sortes de fruits dont j'ai toujours grande abondance : car chez moi, il y en a tant qu'on en perd encore plus qu'on n'en consomme. Ensuite vient un poulet rôti, de ceux que j'éleve dans ma Cour, & puis vient une *olla podrida* * telle que le Roi n'en a jamais mangé.

LE ROI.

Et qu'a la vôtre de plus que celles qu'on sert au Roi ?

JEAN.

C'est que la mienne se mange avec plus d'appétit.

LE ROI.

Vous avez raison : & que faites-vous ensuite ?

* Pot-pourri.

JEAN.

J'ai toujours dans ma maison quelque petit orphelin que j'éleve par charité. Je m'amuse à lui donner des leçons. Les graces naturelles à cet âge me réjouissent; & quand il est grand, je lui donne une somme pour aller faire ses études ou embrasser l'état qui lui plaît le mieux.

LE ROI.

Le reste de la soirée à quoi le passez-vous ?

JEAN.

Quand la grande chaleur est tombée, je prends une jument plus légere que le vent, deux chiens & mon fusil, je vais visiter mes vergers & mes campagnes; tout en me promenant, je tue un lievre, une perdrix. Une autre fois je prends un filet, je vais pêcher au ruisseau voisin qui est plein de poissons excellens. Je reviens à la maison. Je soupe légérement & je me couche en bénissant Dieu.

LE ROI.

Vous êtes l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde.

JEAN.

Cela eſt vrai ; je ne crois pas qu'il y ait de vie plus douce que la mienne.

LE ROI.

Il n'y a perſonne qui ne la doive envier. Je ne trouve en vous qu'une choſe à reprendre.

JEAN.

Quelle choſe ?

LE ROI.

Cette averſion que vous marquez pour la vue du Roi.

JEAN.

Je vous l'ai dit. Perſonne n'a pour lui plus de reſpect. Ma maiſon, mon bien, ma famille, il peut diſpoſer de tout, mais je ne veux point le voir.

LE ROI.

S'il en avoit beſoin, lui prêteriez-vous de l'argent ?

JEAN.

Tout ce que j'ai de bien, j'irois ſur le champ le poſer à ſes pieds ; qu'il me mette à l'épreuve, & il verra mon rare dévouement à ſes ordres. Nous lui devons tout, puiſque c'eſt lui

qui maintient parmi nous l'ordre & la paix.

LE ROI.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas le voir ?

JEAN.

Que sais-je ? la foiblesse humaine exige que personne ne soit sans quelque petit défaut ; & moi, voilà le mien. Mais, Monsieur, êtes-vous venu ici pour loger ou pour me donner des avis ?

LE ROI.

Je ne parle de cela si long-tems que parce que je suis sûr que le Roi vous donneroit des lettres de noblesse, si vous lui étiez connu.

JEAN.

Je ne mérite pas tant d'honneur. D'ailleurs je n'ai pas besoin d'être plus noble que je ne le suis. Voyez-vous, Monsieur, puisqu'il faut toujours en venir à n'occuper qu'un espace de six pieds dans la terre, que ferai-je d'une grace qui seroit si peu solide ?

(*On apporte une table avec des plats.*)

TIRCIS.

Monsieur, voilà la table.

JEAN.

Allons, Monſieur, ſoupons.

LE ROI, *voulant ſe mettre au bout.*

Je veux me mettre ici.

JEAN.

Non, vous n'êtes pas bien, placez-vous là-haut.

LE ROI.

Je n'en ferai rien.

JEAN.

Eh! faites ce que je vous dis, puiſque je ſuis le maître. La politeſſe veut que l'étranger ait toujours la meilleure place, quelque chétif qu'il ſoit d'ailleurs.

LE ROI, *s'aſſeyant.*

Bon! me voilà bien honoré.

JEAN.

Toi, Tircis, tandis que nous ſoupons, va dire qu'on prépare des draps de toile de Hollande. Pour vous (*à Béatrix & Conſtance qui paroiſſent*) chantez-nous quelque choſe.

❋

SCENE VI.

LE ROI, JEAN, BÉATRIX, CONSTANCE.

LE ROI.

QUOI! vous avez auſſi de la muſique?

JEAN.

Oui, de la muſique de village.

LE ROI, *en voyant les deux filles.*

Quelles ſont ces deux Demoiſelles?

JEAN.

Ce ſont des Payſannes, Monſieur, & non pas des Demoiſelles. Celle-ci eſt ma fille & l'autre doit demain être ma bru.

LE ROI.

Toutes deux ſont des prodiges de beauté; je ne vois rien qui les égale (8).

---

(8) L'Eſpagnol dit : *le ſoleil n'égale point les rayons qu'elles lancent.*

JEAN.

Mangez, mangez; il y a de l'impolitesse à laisser voir tant de goût pour ce qu'on n'a pas dessein de vous donner. Louez les sausses si elles sont bonnes, & pas autre chose.

LE ROI.

Vous avez raison, je mange & me tais. (*A part.*) Quel homme!

CONSTANCE.

Ce Monsieur ressemble bien au Roi, Béatrix.

BÉATRIX.

Cela est vrai, il a sa taille & tout son air; cependant il me paroît un peu plus petit & il n'a pas la barbe si épaisse.

CONSTANCE.

Je crois que oui.

LE ROI.

Mon ami, je voudrois avoir à boire?

JEAN.

Demandez-en, mes valets ne savent pas deviner.

BÉATRIX.

Je veux avoir l'honneur de vous en servir.

LE ROI.

Je ne le ſouffrirai pas.

BÉATRIX.

Laiſſez donc.

LE ROI.

Non, vous dis-je.

JEAN.

Eh! que de façons! morbleu prenez la taſſe & buvez.

LE ROI.

Vous avez raiſon, je bois & je me tais.

BÉATRIX, *à ſon pere.*

Chanterons-nous?

JEAN.

Oui, ſans doute. (*Elles chantent.*)

JEAN, *quand elles ont fini.*

Levez la table, il eſt tard; notre hôte eſt fatigué, il ſera bien aiſe de ſe repoſer.

LE ROI.

Ne vous retirez pas encore, nous cauſerons un moment.

JEAN.

Monſieur, voilà mon heure de me coucher, je n'y manquerois pas pour

le Roi. Si vous aimez à veiller, causez avec mes gens : ici nous ne nous gênons pas. J'ai envie de dormir, & j'y vais : adieu. Soyez sûr que demain je vous éveillerai de bonne heure. (*Il s'en va & tout le monde après lui. Le Roi retient Béatrix.*)

SCENE VII.

LE ROI, BÉATRIX.

LE ROI.

EH quoi! ma belle fille, me quittez-vous ?

BÉATRIX.

Que souhaitez-vous de moi ?

LE ROI, *à part.*

Qui croiroit qu'avec toute ma puissance, je me trouve ici embarrassé devant une Paysanne? (*Haut.*) Je voulois vous apprendre qu'il ne tient qu'à vous de faire une grande fortune.

BÉATRIX.

Ah, ah.

LE ROI.

Montrez-moi votre main pour ſavoir ſi je me trompe dans le bonheur que vous préſage votre beauté.

BÉATRIX.

Ma main! feriez-vous un devin?

LE ROI.

Je le ſuis aſſez pour vous annoncer que vous avez mis un Roi dans vos fers.

BÉATRIX.

Adieu, Monſieur, vous vous amuſez à mes dépens.

LE ROI, *en l'arrêtant avec quelque violence.*

Ecoutez-moi.

BÉATRIX, *en colere.*

Quoi, Monſieur, vous m'inſultez! Eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez les honnêtetés de mon pere?

LE ROI.

Pardonnez, charmante Béatrix, mais je voulois m'acquitter d'un ordre que j'ai reçu; c'eſt de vous faire connoître que le Roi vous adore, & qu'il ne veut plus vivre que pour vous.

BÉATRIX.

Allez, Monsieur, cette feinte n'est pas honorable; un Roi fait pour protéger ses sujets, ne peut pas donner ordre qu'on les outrage.

(*Elle sort.*)

LE ROI, *seul.*

Je reste confus & plus enflammé que jamais. J'aime sa sagesse autant que sa beauté, mais j'entends du bruit.



SCENE VIII.

LE ROI, DOM GUTTIERE, *qui s'avance à tâtons.*

LE ROI.

Qui va-là ?

DOM GUTTIERE.

Ciel, c'est le Roi! quoi, Sire, vous ici. Je suis Dom Guttiere.

LE ROI.

Qu'entends-je! voilà une singuliere rencontre. Eh! que venez-vous faire ici dans cet équipage ?

DOM GUTTIERE.

Ma ſurpriſe, Sire, n'eſt pas moindre que la vôtre. J'étois bien éloigné de m'attendre à trouver ici votre Majeſté.

LE ROI.

J'ai eu la curioſité de voir ce Philoſophe de village, & ſous ce déguiſement, j'ai reçu de lui l'accueil le plus ſingulier.

DOM GUTTIERE.

Pour moi, Sire, c'eſt l'amour qui m'amene ici.

LE ROI.

L'amour!

DOM GUTTIERE.

Le plus violent, peut-être, qu'on ait jamais éprouvé.

LE ROI.

Et quelle eſt, Guttiere, la beauté qui vous a vaincu?

DOM GUTTIERE.

Béatrix.

LE ROI.

Béatrix!

DOM GUTTIERE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Qu'entends-je, vous aimez la fille de Jean le Laboureur !

DOM GUTTIERE.

Je ne puis le nier. C'eſt elle qui a ſoumis mon cœur.

LE ROI.

En avez-vous reçu des faveurs ?

DOM GUTTIERE.

Non, Sire ; la ſeule qu'elle m'ait encore accordée, c'eſt la permiſſion de venir déguiſé la voir dans ce jardin ; mais votre arrivée & le mouvement qu'elle a cauſé dans la maiſon, m'ont obligé de me cacher, & je me ſuis retiré ici, faute de trouver d'autre endroit.

LE ROI.

Ne ſavez-vous pas que je l'adore, moi ?

DOM GUTTIERE.

Ah ciel ! quoi, Sire, vous l'aimez ?

LE ROI.

Ne le ſavez-vous pas ?

DOM GUTTIERE.

Non, Sire ; si j'en avois eu la moindre connoissance, jamais (9) ma passion n'auroit pris d'empire sur moi.

LE ROI.

Quoique je l'aime, je ne me suis point encore déclaré.

DOM GUTTIERE.

C'en est assez, Sire, vous êtes le maître, & je saurai bien me vaincre (10) pour vous prouver mon respect.

LE ROI.

Quoi ! vous saurez vaincre votre passion en faveur de la mienne ?

DOM GUTTIERE.

Je mourrai plutôt que de laisser dorénavant échapper un seul soupir.

---

(9) Dans l'Espagnol il y a : *Je l'ensevelirai dans l'oubli comme un bâtard, & ma mémoire sera le théatre de sa punition.*

(10) Dans l'Espagnol : *je vous offre le sacrifice de mes prétentions comme l'holocauste de ma loyauté.* J'indique ces expressions singulieres qui ne font pas de tort à la noblesse des sentimens & des scenes où elles se trouvent.

LE ROI.

Non, Guttiere, je ne veux pas que vous ayez ſur moi cet avantage; je vous prie, je vous ordonne de garder vos ſentimens. Le Sacrifice généreux que vous en faites exige de moi que je les reſpecte : ſi vous croyez faire le devoir d'un ſujet, moi j'ai à remplir celui d'un Roi.

DOM GUTTIERE.

Non; Sire, non, mon amour doit céder.....

LE ROI

Ne repliquez pas. Je ne veux pas que perſonne puiſſe dire que j'aie eu moins de pouvoir ſur mes paſſions que vous ſur les vôtres, mais ſongez que Béatrix eſt une fille d'honneur, que je veux la protéger. Si je ne vous croyois pas des intentions pures, je ne favoriſerois point votre amour. Ce n'eſt pas en ſouffrant des déſordres que j'ai mérité le nom de ſage. Allons, Guttiere, ſuivez-moi.





TROISIEME JOURNÉE.

Entre la seconde Journée & celle-ci, il s'est passé plusieurs jours : les Acteurs sont supposés en avoir profité, & surtout Béatrix. Elle a donné plusieurs rendez-vous à son amant Un entre autres lui a été fatal. C'est le lendemain d'une nuit dangereuse pour elle, que commence la troisieme Journée.



SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE.

JACINTHE.

Qui peut donc ainsi obscurcir vos charmes, belle Béatrix ? l'amour, sans doute, cause la mélancolie que je vous vois ; mais ces soupirs que vous poussez, faut-il les atribuer à l'absence de votre amant ou à quelque jalousie ?

BÉATRIX.

Ah ! Jacinthe, à quelque chose de pire.

JACINTHE.

Comment ! quelque chose de pire ?

BÉATRIX.

Oui, Jacinthe.

JACINTHE.

Pourquoi me le cacher ? vous connoissez mon attachement. Je sais depuis combien de tems vous aimez Guttiere. C'est là sans doute l'amant que vous regrettez.

BÉATRIX.

Ah ! Jacinthe, je crains bien que cet amant ne soit un perfide.

JACINTHE.

Je ne vous entends pas.

BÉATRIX.

Je crains de m'entendre moi-même. Hélas ! les animaux dans leur douleur peuvent au moins jetter des cris : mais moi, il faut que je me prive même de cette funeste ressource. J'ai le désespoir dans le cœur & je n'ose parler de ce qui le cause.

JACINTHE.

Quel peut-être le ſujet de cette douleur que vous n'oſez confier à votre Jacinthe ?

BÉATRIX.

Tu as raiſon. Je dois ma confiance à ton attachement ; en partageant mon chagrin, tu l'adouciras peut-être. Tu ſais tout ce qui m'eſt arrivé avec Guttiere. Tu ſais comment je le trouvai à Séville, comment je l'aimai dès que je le vis. Tu l'as vu venir à nos danſes déguiſé : aux noces de Conſtance, il ſe diſtingua par ſes graces, par ſon adreſſe. Toutes les fois qu'il paroiſſoit, je le trouvois plus digne de mon amour ; tu ſais tout cela ?

JACINTHE.

Oui, je me le rappelle.

BÉATRIX.

Ecoute donc le reſte que tu ignores, & juge ſi ma triſteſſe eſt fondée. Une nuit, la plus belle du monde, dont le ſilence même avoit des charmes, dont l'obſcurité n'inſpiroit point d'effroi, j'allai le joindre dans cet endroit charmant où je l'avois déja tant vu ; nous nous y rendions pour parler

de notre paſſion, ſans autres témoins que le reſpect de ſa part, & la pudeur de la mienne. L'amour m'éclairoit ; hélas ! ce dieu cruel ne faiſoit briller ſon flambeau devant moi, que pour m'éblouir. A peine fus-je arrivée, que Guttiere ſe mit à me peindre ſa tendreſſe dans les termes les plus touchans. Le murmure d'un ruiſſeau n'eſt pas plus doux que ſes inſinuantes paroles. Toute ſon ame paroiſſoit être paſſée ſur ſes levres. Quand il me vit émue, il me parla de mariage : il promit de m'épouſer : il prit le ciel à témoin de ſes engagemens, & moi, touchée de reconnoiſſance, attendrie par tant d'amour, troublée de ſa vivacité, je ne pus lui rien refuſer, ma chere Jacinthe, il devint mon époux. Ce fut-là l'origine de ma douleur & de mes maux. Depuis ce moment il eſt tout changé, il differe de jour en jour l'accompliſſement de ſa parole : je vois trop clairement qu'il m'a oubliée. Infortunée ! tout ce qui s'eſt paſſé me paroît comme un ſonge : hélas ! mon bonheur s'eſt évanoui comme une illuſion trompeuſe. La crainte a ſuccédé dans mon cœur à l'eſpérance. Quelque fonds que je puiſſe faire ſur l'é-

quité du Roi, je ne m'en reproche pas moins la foibleſſe funeſte avec laquelle je me ſuis imprudemment livrée. Juge ſi dans la ſituation où je ſuis, une fille qui aime l'honneur peut être tranquille.

JACINTHE.

Les promeſſes des amans ſont quelquefois peu ſûres.

BÉATRIX.

Il eſt vrai, mais.....

JACINTHE.

Cachez vos larmes, voilà votre pere.



SCENE II.

JEAN, MONTAN, CONSTANCE, BÉATRIX, JACINTHE.

JEAN.

Ma chere fille.....

MONTAN.

Ma ſœur.....

CONSTANCE.

Mon aimable Béatrix.....

JEAN.

Tu parois triſte.

MONTAN.

D'où vient votre chagrin?

CONSTANCE.

Vous vous plaiſez à l'écart, vous paroiſſez nous fuir.

JEAN.

D'où vient la mélancolie qui ternit ta beauté ?

BÉATRIX.

Je m'amuſois à admirer le doux murmure de ce ruiſſeau, la beauté que le mois d'Avril rend à la terre.

JEAN.

Nous venons ici, mon enfant, te propoſer le remede le plus propre au chagrin qui t'accable. Te voilà à la fleur de ta jeuneſſe, il eſt tems que nous ayons tous deux la ſatisfaction, toi, de te voir dans les bras d'un époux qui t'adorera, moi, de te ſentir mariée & contente. Juſques-là il me ſemble qu'il manquera toujours quel-

que chose à mon bonheur : j'ai arrangé ton mariage, Béatrix.

TIRCIS.

Mon maître, il arrive ici un Monsieur qui vous cherche avec grand empressement.

JEAN.

Je te dirai après de quoi il s'agit.

SCENE III.

DOM GUTTIERE, TIRCIS, *les mêmes.*

BÉATRIX.

GRANDS Dieux ! c'est Dom Guttiere !

DOM GUTTIERE.

Qui s'appelle ici Jean le Laboureur ?

JEAN.

(*A part.*) Je ne sais ce qu'il me veut. (*Haut.*) C'est moi, Monsieur, à votre service.

BÉATRIX.

Cache-toi, mon amour.

JEAN.

Que me voulez-vous?

DOM GUTTIERE.

Je vous apporte une lettre du Roi.

JEAN.

Le Roi! écrire à Jean le Laboureur! c'eſt un rare exemple de bonté.

DOM GUTTIERE.

Il a pris la peine de l'écrire de ſa main, & pour la porter il a fait choix de moi qui ſuis ſon Grand Chambellan.

JEAN.

Je ne méritois pas tant d'honneur: mais je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. (*Donnant la lettre à ſon fils.*) Jeune homme, lis-moi cette lettre, tu as la vue meilleure.

DOM GUTTIERE.

(*A part.*) L'air de Béatrix annonce aſſez ſa douleur: il faudra tâcher de l'appaiſer un peu & de lui cacher que je me marie à une autre femme de mon rang. Tenir la promeſſe que je lui ai donnée, ſeroit une foibleſſe déſhonorante.

MONTAN, *il lit.*

» Dom Henrique de Guevara m'a dit » qu'en ſoupant un ſoir avec vous, » vous lui aviez promis de me prêter » de l'argent ſi j'en avois beſoin. Ce » beſoin eſt venu ; il me faut cent » mille ducats. Faites-moi, mon cou- » ſin, le plaiſir de les remettre au por- » teur. Sur ce, je prie Dieu, &c ».

TIRCIS.

Le Roi l'appelle ſon couſin.

JACINTHE.

Bon ! tous les riches ne ſont-ils pas parens? (11)

JEAN.

Je tiendrai ma parole; un homme ne doit jamais y manquer : tout ce que j'ai appartient au Roi; je ſuis fait pour lui obéir. Montan, Conſtance; venez avec moi. (*Ils ſortent.*)

---

(11) L'Eſpagnol dit : *Ils ſont tous parens, puiſqu'ils ont tous le même ſang dans leurs coffres.* J'ai déſeſpéré de rendre en François cette idée qui eſt, cependant heureuſe.

❋

SCENE IV.

DOM GUTTIERE, BÉATRIX, JACINTHE.

DOM GUTTIERE, *à part.*

LA générosité de cet homme me surprend. A présent, il faut dissimuler avec Béatrix ; car je suis dans mon tort.

BÉATRIX, *à Jacinthe.*

Me regarde-t-il ?

JACINTHE.

Non. Parlez-lui, vous.

BÉATRIX.

Plutôt mourir que d'avoir cette bassesse : c'est moi qui suis offensée. Que fait-il à présent ?

JACINTHE.

Il regarde le Ciel.

BÉATRIX.

Ah ! le traître !

DOM GUTTIERE.

Qu'on a de peine à feindre de l'amour, quand on n'en sent plus !

BÉATRIX.

N'approche-t-il pas ?

JACINTHE.

Non, il ne bouge pas

BÉATRIX, *avec indignation.*

Monsieur le Gentilhomme, Monsieur Guttiere.

DOM GUTTIERE.

Ma chere Béatrix, je suis enchanté de vous voir ; mais je vous croyois occupée, & je n'osois parler de peur de vous distraire.

BÉATRIX.

Vous êtes bien poli.

DOM GUTTIERE.

On l'est toujours avec ce qu'on aime.

BÉATRIX.

Quelles marques d'amour ! me laisser en proie aux inquiétudes de l'absence, oublier sa parole, manquer à des engagemens sacrés.....

DOM GUTTIERE.

Oui, Béatrix, vous avez raiſon: mais l'arrivée de la nouvelle Reine m'a donné tant d'occupation, qu'il m'a été impoſſible de me livrer au penchant de mon cœur. Ayez un peu de patience, & quand ces embarras ſeront finis, vous verrez combien je vous ſuis fidele. En pareille occaſion il faut aller pas à pas.

BÉATRIX.

Le traître m'inſulte, mais je veux le pouſſer à bout.

DOM GUTTIERE.

Eſt-ce que vous vous défiez de mon ámour?

BÉATRIX.

Non, Monſieur, mais il me ſemble que rien ne vous empêche aujourd'hui d'accomplir cette heureuſe promeſſe que le mien n'a que trop mérité. Jacinthe, prends garde que mon pere n'arrive.

JACINTHE.

J'y veille.

BÉATRIX.

Avez-vous oublié les ſermens que

vous m'avez faits, en appellant le Ciel à temoin?.....

DOM GUTTIERE.

Et si je ne m'en souvenois pas; qu'auriez-vous à me reprocher?

BÉATRIX.

Je me reprocherois à moi-même d'avoir eu la bassesse de me fier à un perfide.

DOM GUTTIERE.

Vous vous fâchez: non, ma chere Béatrix, j'avoue tout, je n'ai rien oublié: mais ce court délai n'est pas un crime, sur-tout étant dans la ferme résolution de vous épouser.

BÉATRIX.

Vous me rassurez un peu: faites-moi une grace.

DOM GUTTIERE.

Quelle grace?

BÉATRIX.

Celle de me donner un écrit signé de vous qui puisse me tranquilliser.

DOM GUTTIERE.

Que dites-vous? Ne voyez-vous pas que la parole d'un honnête homme

vaut mieux que tous les écrits. Laiſſez-là toutes ces idées de ſignature.

BÉATRIX.

(*A part.*) Ingrat ! tu te démaſques, enfin. (*Haut.*) Quoi ! vous refuſez à mon amour cette légere complaiſance ! je ne vous parois pas la mériter ?

DOM GUTTIERE.

Elle eſt inutile, puiſque je n'aurai jamais d'autre épouſe que vous.

BÉATRIX.

Vous me trompez.

DOM GUTTIERE.

Moi, vous tromper !

BÉATRIX.

Oui, perfide.

DOM GUTTIERE.

Quoi, Béatrix ! vous vous défiez de votre amant ?

BÉATRIX.

Oui, je vois trop bien à quoi tout ceci tend : puis-je eſpérer que vous me donnerez votre main, quand vous me refuſez un ſimple écrit ?

DOM GUTTIERE.

Songez que voilà votre pere.

BÉATRIX, *à part.*

Je trouverai bien moyen de t'y forcer.



SCENE V.

JEAN, *& les mêmes.*

JEAN.

TOUT est prêt, Monsieur, vous trouverez des domestiques chargés de l'argent que le Roi demande. Dites-lui qu'il se défie de ses Courtisans : ce que j'en dis n'est point par vengeance; je lui obéis de bon cœur; mais je ne puis m'empêcher d'avouer que ce Henrique de Guevara est un dangereux bavard : il s'est hâté d'aller publier ce que je n'avois dit qu'à lui. Cela part d'un cœur bien bas. Adieu, Monsieur.

DOM GUTTIERE.

Adieu. (*Il s'en va.*)

*

SCENE VI.

JEAN, MONTAN, CONSTANCE, BÉATRIX.

JEAN.

REPRENONS ce que nous diſions.

BÉATRIX, *à part.*

Je ne ſuis guere en état de l'entendre.

JEAN.

Je t'ai choiſi pour mari un Laboureur bien fait, ſage & vertueux : c'eſt cette derniere qualité, ſur-tout, dont je fais le plus de cas. Il n'eſt pas riche, mais j'aime mieux de la probité ſans bien, que du bien ſans probité. Cela poſé.....

BÉATRIX.

N'allez pas plus loin, mon pere, je ne veux point me marier à un Laboureur.

JEAN.

Pourquoi donc ?

BÉATRIX.

Parce que j'ai le cœur plus élevé : vous auriez tort de vouloir me forcer ; ma repugnance eſt trop raiſonnable.

JEAN.

Ce qu'il y a de plus raiſonnable, c'eſt de m'obéir.

BÉATRIX.

Riche comme vous êtes, ne prendrez-vous jamais d'autres ſentimens ? Le plus grand avantage des richeſſes, c'eſt de donner, pour ainſi dire, une autre naiſſance à un homme en lui procurant le moyen de s'ennoblir. Pourquoi chercher à m'avilir, quand vous pouvez me donner un rang plus diſtingué..... Faites-moi épouſer un Gentilhomme.

JEAN.

Ecoute, ma fille, je veux te donner des raiſons convaincantes.....

MONTAN.

Voilà un autre meſſage de la part du Roi.

BÉATRIX.

Que ſera-ce ?

JEAN.

Je ſuis tout ſurpris, mais voyons.

SCENE VII.

ALVAR NUÑÈS, *les mêmes.*

ALVAR.

Vous êtes tout étonné de me voir : vous le ſerez davantage encore de cette ſeconde lettre du Roi.

JEAN.

Il eſt vrai que je ne ſais à quoi attribuer tant de bonté. Liſons. » Je me » ſuis rappellé que Dom Henrique » m'a dit que vous aviez promis de » me ſervir, vous & vos enfans. En- » voyez-les moi ſur le champ avec » Dom Alvar Nuñès : j'en ai beſoin. » Adieu ». Le Roi me demande mes enfans. Ah ! l'argent me touche peu ; mais mes enfans, me les enlever c'eſt m'arracher l'ame.

ALVAR.

Ne craignez rien, le Roi ne veut que reconnoître votre rare fidélité.

JEAN.

C'en eſt fait de mon bonheur. (*A ſes*

enfans.) Pour vous autres je vois bien que cela ne vous afflige guere. Quel ſort funeſte a amené chez moi cet Henrique, pour renverſer toute ma félicité. Quoi ! mes enfans, vous pouvez aimer le tumulte de la Cour ?

MONTAN.

Oui, mon pere.

JEAN.

Songez donc combien on eſt plus heureux dans le calme de la retraite.

ALVAR.

Le Roi n'ordonne jamais rien que de raiſonnable, & il eſt étonnant que vous apportiez de la réſiſtance.

JEAN.

Cela eſt vrai; mais pouvez-vous me reprocher ma douleur ? Je ſuis pere & mon cœur s'attendrit en voyant qu'on m'arrache aujourd'hui les deux prunelles des yeux.

BÉATRIX & MONTAN.

Conſolez-vous, mon pere.

BÉATRIX.

Je viendrai vous voir tous les jours.

JEAN.

Allez donc, puiſqu'il le faut.

ALVAR.

Il y a là-bas une voiture qui nous attend.

JEAN.

Permettez, Monſieur, que je donne à mon fils quelques avis qui ſont le fruit d'une longue expérience.

ALVAR.

Je ſerai charmé de les entendre.

JEAN.

Tu vas à la Cour, mon enfant; tu es jeune & riche, tu auras grand beſoin d'aller, la ſonde à la main, ſur une mer ſi pleine d'écueils; d'abord conſerve ta vertu, voilà le moyen de te ſauver de tous les dangers. Enſuite meſure ta dépenſe ſur ton bien, ne fais point de dettes & paie toujours au moment où tu as promis. Ne ſois ni avare, ni prodigue. L'un ſe déshonore, l'autre ſe ruine; mais ſonge cependant que ce qu'on dépenſe, on le perd, ce qu'on épargne, on le retrouve. Fais enſorte de paroître toujours complaiſant & jamais bas. Sois poli; la politeſſe fait aimer; cela coûte peu & rien n'eſt plus avantageux. Sans être de l'avis de tout le monde,

ne contredis jamais perſonne. On ſe fait par-là des ennemis, ſans convaincre ceux à qui l'on parle. Pour ce qui regarde les femmes, je n'ai rien à te dire, tu es marié avec Conſtance, & je ne te crois pas capable de lui manquer; mais cependant conduis-toi avec les autres femmes de façon que ta retenue ne ſoit point groſſiéreté, ni tes honnêtetés galanterie. Toi, Béatrix, retiens de ces avis ceux qui peuvent te convenir : allez, que Dieu vous accompagne; pour moi, dans ma douleur, il ne me reſtera d'autre ſoulagement que de vivre ici inconnu.

(*Il s'en va.*)

MONTAN & BÉATRIX.

Un moment, mon pere, arrêtez.



SCENE VIII.

ALVAR, MONTAN, BÉATRIX.

ALVAR.

IL fait bien d'accourcir les adieux. Je vous aſſure que je n'ai point encore vu tant de ſageſſe dans un homme.

MONTAN.

Je vais, ſi vous le permettez, prendre congé de ma femme.

ALVAR.

Cela eſt juſte.

BÉATRIX.

Nous vous ſuivons. O fortune! ſi je ne ſurmonte pas ta funeſte influence, je n'aurai à m'en prendre qu'à moi.

toutes les richesses qu'il renferme ; pour essayer si nous ne pourrons pas lui faire oublier sa chaumiere. Je le verrai sans être vu. Allez promptement, il me tarde qu'il ne soit ici.

DOM GUTTIERE.

Je pars, Sire. (*A part.*) Je crains bien que ce voyage-là ne soit ma perte. (*Il sort.*)

SCENE X.

LE ROI, ALVAR NUÑÈS.

ALVAR.

Les enfans de Jean le Laboureur sont ici rendus à vos ordres.

LE ROI.

Et le pere, comment a-t-il pris cela ?

ALVAR.

Avec beaucoup de peine, quoique je cherchasse à le rassurer. Il répondoit toujours, mon bien, soit ; mais mes enfans !

LE ROI.

Qu'ils entrent.

SCENE XI.

LE ROI, ALVAR, MONTAN, BÉATRIX, JACINTHE.

Montan & Béatrix se jettent aux genoux du Roi.

LE ROI.

LEVEZ-VOUS : les procédés de votre pere exigent ma reconnoissance : quoique je sache que d'abord il sera peu satisfait de ma maniere de la marquer, je ne puis cependant m'empêcher de tenir ma parole comme il a tenu la sienne.

BÉATRIX.

Il est si content, Sire, de son état, qu'il ne veut pas s'élever plus haut, & souhaite nous contraindre d'y rester ; mais nous ne pouvons trop laisser voir combien nous sommes sensibles à des bontés qui nous ouvrent une autre carriere.

LE ROI.

Je sais, Béatrix, que vous n'aimez pas le village.

BÉATRIX.

Non, Sire, la Cour a pour moi un attrait tout particulier.

LE ROI.

Vous n'y êtes pourtant pas née : l'amour de la patrie est ordinairement si puissant...

BÉATRIX.

Bien des raisons l'affoiblissent en moi. Ce n'est qu'ici que je puis reprendre mon véritable éclat. C'est du Roi seul que je puis attendre justice.

LE ROI.

(*A part.*) De la façon dont elle parle, je croirois presque qu'elle auroit à se plaindre de Guttiere. Dissimulons. (*Haut.*) Je suis sensible à la confiance que vous me marquez, j'y répondrai.

BÉATRIX.

Votre Majesté verra par cet écrit, (*elle lui donne un mémoire*) la trahison qui m'a été faite. Puisse sa bonté m'en faire avoir la réparation.

LE ROI.

Je le lirai. Alvar, c'eſt vous que je charge d'avoir ſoin d'eux.

JACINTHE.

Mademoiſelle, le Roi eſt ce même étranger que nous avons vu au logis.

BÉATRIX.

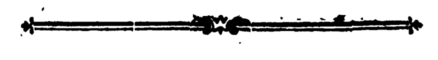
Tais-toi, je le vois bien. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XII.

LE ROI, *ſeul.*

BÉATRIX m'a remis un papier cacheté; je vois qu'il y a là quelque myſtere. Son honneur ſeroit-il offenſé? Mais cela n'eſt pas poſſible. Un Gentilhomme tel que Guttiere auroit-il oſé lui manquer après les avis que je lui ai donnés? Malheur à lui s'il l'a fait: rien ne pourroit m'empêcher de le punir. Liſons cependant. » Dom » Guttiere m'a abuſée ſous ombre » d'une promeſſe de mariage. Votre » juſtice, Sire, eſt intéreſſée à le pu-

» nir «. Qu'ai-je lu ? Quoi ! Guttiere a osé déshonorer une fille que j'ai respectée moi-même. Il n'a pas craint de la déshonorer, quand j'ai craint, moi, de l'aimer ! il a profité de mes ménagemens pour la trahir ! Les conseils seuls que je lui ai donnés suffisent pour le convaincre. C'est à moi-même qu'il a fait une insulte, en outrageant Béatrix. Il l'épousera d'abord pour mettre son honneur à couvert, & je me réserve ensuite à lui faire sentir tout le poids de ma vengeance.



SCENE XIII.

LE ROI, DOM GUTTIERE.

DOM GUTTIERE.

SIRE, Jean le Laboureur est ici. L'obéissance seule l'a contraint d'y venir bien contre son gré : j'ai une autre nouvelle plus intéressante à vous apprendre. L'Infante d'Aragon, notre auguste Reine, est prête d'arriver. Dona Léonor de Moncade, que je

vais épouser... Votre Majesté se détourne : elle paroît m'annoncer un vif ressentiment. Quelque traître sans doute aura noirci ma fidélité... Ah! ne le croyez point...

LE ROI.

Il suffit. (*Il s'en va.*)

SCENE XIV.

DOM GUTTIERE, *seul.*

Qu'ai-je vu? le Roi est irrité; il n'y a qu'un moment il me combloit de caresses. J'ai beau chercher la cause de ce changement... Seroit-ce Béatrix? Mais non. Un si foible sujet n'auroit pu détruire mon crédit. Le mal vient sans doute de plus haut. Il faut m'en éclaircir. (*Il sort.*)



SCENE XV.

ALVAR, JEAN, MARTIN, TIRCIS, *tous magnifiquement habillés.*

On chante.

ALVAR.

Que dites vous de cette musique ?

JEAN.

Elle me paroît bonne, mais j'aimerois encore mieux les oiseaux de nos bocages.

ALVAR.

Etes-vous content de la richesse de cet habit ?

JEAN.

Hélas ! Monsieur, il n'est que trop riche. Croyez que tout cet équipage me gêne, me tourmente, plus qu'il ne me fait de plaisir.

ALVAR.

Toutes ces faveurs que le Roi vous fait, vous les devez à la reconnoissance.

JEAN.

Ne les dois-je pas auſſi à mon argent ? Hélas ! pour toute reconnoiſſance je ne voudrois que la permiſſion de m'en retourner ſur le champ à mon village, duſſé-je la payer de cent mille autres ducats.

ALVAR.

Vous ne vous plaiſez donc pas à la Cour ?

JEAN.

J'y ſuis ſur les épines ; je ne ferai jamais qu'un mauvais courtiſan.

MARTIN.

Voulez-vous que je vous enſeigne à le devenir ?

JEAN.

Voyons.

MARTIN.

Il faut être fourbe, répandre à droite & à gauche beaucoup de politeſſes ambulantes...

JEAN.

Qu'eſt-ce que vous appellez politeſſes ambulantes ?

MARTIN.

Celles qui ne ſervent à rien : au ſur.

plus ne donnez jamais, promettez toujours. Riez ou faites-en semblant à tout instant. Ne faites rien pour rien. Gardez-vous de payer vos dettes. Louez à tort & à travers. Prodiguez aux autres les conseils que vous ne suivrez point. Sachez par cœur quelques mauvais vers pour les placer à propos ou non. Ayez avec cela un habit noir, pour paroître décemment les jours de deuil, & je vous tiens pour le plus parfait courtisan, quelque sot que vous soyez d'ailleurs.

JEAN.

Je ne retiendrai jamais tout cela; je tremble même de m'en souvenir. Ah! Monsieur! le Roi m'a rendu un mauvais service. Qu'est-ce que je ferai de ces habits-là? Mon gros surtout gris ne me gêne point, & il me dure trois ans sans le quitter. Je crois toute cette magnificence-là bien inutile & peut-être bien dangereuse. S'il n'y avoit point à la Cour tant de grands jeunes garçons arrachés à la charrue pour en faire des fainéans en livrée, on trouveroit plus de laboureurs à la campagne; & tout n'en iroit que mieux.

ALVAR.

Vous avez raiſon. Voyons cependant toujours le Palais.

JEAN.

Je le vois : il eſt digne de ſon maître.

ALVAR.

Prenez la droite.

JEAN.

A la bonne heure, je la prends : mais à quoi bon tant de cérémonie ? Ne voyez-vous pas qu'à toutes les places du monde nous ſommes toujours, vous, Alvar Nuñès, & moi Jean le Laboureur ?

ALVAR.

N'admirez-vous pas ces ſallons, ces peintures, ces plafonds ?

JEAN.

Non, ſûrement, mes plafonds, à moi, valent bien mieux.

ALVAR.

Quoi ! ils ſont mieux peints ?

JEAN.

Non pas, mais plus utiles : ce ſont, ſi vous voulez le ſavoir, de bonnes

groſſes pieces de lard qui tapiſſent tout mon plancher. J'y trouve une reſſource contre le froid & contre la faim : mes antichambres ſont remplies de vieilles charrues, de toutes ſortes d'outils ruſtiques briſés à force de ſervir. Je les pends à la muraille comme des trophées honorables : ce ſont des preuves glorieuſes de ma force & de mon travail. Croyez-vous que tout cela ne vaut pas bien tous ces colifichets-ci : au moins l'ornement qui en réſulte pour ma maiſon, n'eſt dû qu'à moi ſeul.

ALVAR.

Voilà une étrange Philoſophie.

JEAN.

C'eſt la mienne, Monſieur; j'ai la conſcience nette. Qu'on me rende avec cela ma cabane & ſa charmante tranquillité, le reſte ne ſera pour moi qu'une folie. Si cela dure, ce palais ſera mon tombeau.

❋

SCENE XVI.

LE ROI, ALVAR NUÑÈS, JEAN.

(*On crie.*) PLACE, place.

ALVAR.

Prenez garde à vous, voilà le Roi.

JEAN.

Le Roi! ah Ciel! où me cacher!

ALVAR.

Gardez-vous-en bien, reſtez.

JEAN.

Je n'en ſuis pas maître.

ALVAR.

Où voulez-vous vous cacher?

JEAN.

Sous ces tapis. Ah! vieilleſſe infortunée! (*Il veut ſe cacher.*)

ALVAR.

Etes-vous fou?

JEAN.

Cela ſe pourroit bien.

ALVAR.

Quand le Roi vous cherche lui-même.

LE ROI.

Qu'y a-t-il donc?

ALVAR.

Jean le Laboureur, Sire, qui, à l'arrivée de votre Majeſté, vouloit ſe cacher.

LE ROI.

Approchez : pourquoi me haïſſez-vous? Qui vous porte à redouter ſi fort ma vue? Ai-je donc l'air ſi féroce?

JEAN.

Moi, vous haïr, Sire! j'en ſuis bien éloigné. Mais s'il faut vous dire la vérité, je me ſuis toujours perſuadé que le jour où je vous verrois, feroit le dernier de ma vie. Je l'éprouve bien. Je vois à préſent que ce prétendu Dom Henrique n'étoit autre que votre Majeſté, & depuis ce fâcheux événement je n'ai plus vécu : tous mes jours ont été marqués par de nou-

veaux chagrins ; on m'a arraché de ma retraite tranquille, pour me traîner à ce palais, où je mene une vie plus cruelle que la mort.

LE ROI.

Vous vous accusez vous-même d'ingratitude. Quoi ! petit Laboureur, votre maître, oubliant sa dignité, a bien voulu s'abaisser à vous aller voir, & vous avez l'insolence de lui refuser une visite. (*Avec emportement.*) Est-ce-là le retour que vous devez à mes bontés, la reconnoissance que vous me gardez ?

JEAN, *effrayé.*

Oui, je l'avoue, Sire, je suis coupable ; voilà ma tête, punissez-moi.

LE ROI.

Le défaut d'éducation peut vous servir d'excuse : je suspends mon ressentiment. Il faut bien d'ailleurs passer quelque chose à un homme qui me prête de l'argent.

JEAN.

Je ne vous ai rien prêté ; tout mon bien est à vous. Les ducats que vous m'avez demandés en sont les intérêts,

LE ROI. *Il fait un signe à Dom Alvar qui sort.*

Bon, je suis content asseyez-vous.

JEAN.

Devant le Roi! Non, Jean le Laboureur n'est point si grossier : ce qui honore les grands devient une source d'affront pour les petits. Non, Sire, je suis bien là; que votre Majeste s'asseye toujours.

LE ROI.

Vous ne savez pas vivre. Quoi! vous voulez commander dans ma maison?

JEAN.

Si je vous ai manqué dans la mienne, je ne vous connoissois pas : daignez l'oublier.

LE ROI.

Je suis chez moi : c'est à vous de faire tout ce que je vous ordonne.

JEAN.

Vous avez raison, Sire, je me tais & j'obéis.

LE ROI, *en riant.*

Il me paroît que voilà à peu près ce

que je disois la nuit du souper.

JEAN.

Je suis honteux de ne vous avoir pas connu, & les reproches que je me fais, vous en vengent assez.

LE ROI.

Rassurez-vous, Jean, vous dînerez aujourd'hui avec moi : je veux vous payer du repas que vous m'avez donné. Oubliez que je suis votre Roi, comme je l'oublie moi-même : ne voyez ici que votre ami, votre égal. Alvar Nuñès, avertissez Dom Guttiere de se tenir prêt ; faites apporter la table qui est déja dressée, & qu'on dise aux enfans de Jean de venir assister au repas de leur Pere. (*A Jean.*) Ce sera un repas singulier : si les mets n'y sont pas agréables, la leçon que je veux y donner servira d'avis pour vous & d'exemple au reste de mes sujets.



SCENE XVII.

LE ROI, JEAN, MONTAN, BÉATRIX, DOM GUTTIERE, ALVAR, *Suite.*

DOM GUTTIERE.

JEAN le Laboureur, assis avec le Roi! Que signifie cela?

MONTAN.

Grand Dieu! mon pere avec le Roi à la même table!

BÉATRIX.

Voilà le plus beau ou le dernier jour de ma vie.

JEAN.

Puis-je demander, grand Roi, ce que signifie ce mystere?

On a apporté une table avec trois plats, où sont un sceptre, un miroir & une épée.

LE ROI.

Voilà les trois plats que je vous

conſervois. Dans le premier eſt le ſceptre, la marque du pouvoir que tous mes ſujets ſont obligés de reconnoître.

JEAN.

Je ne m'en ſuis jamais écarté.

LE ROI.

Ici eſt un miroir; il ſignifie que le Roi doit être le miroir de la nobleſſe. Il en part des rayons qui pénetrent juſque dans la plus chetive cabane: il rend tout préſent aux yeux du Roi: c'eſt le ſoleil dont rien ne peut fuir la clarté.

JEAN.

Je crains cette clarté ſi pure.

LE ROI.

Ne craignez rien, Jean le Laboureur, le Roi n'a rien à vous reprocher; mais cette épée eſt deſtinée à punir un traître qui vous déshonore.

JEAN.

Qui donc peut me déshonorer?

LE ROI.

Un perfide qui, en mépriſant mes avis, vous a fait une inſulte: Al-

phonſe Guttiere a promis mariage à votre fille.

JEAN.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

A l'abri de cette promeſſe, il en a obtenu des faveurs : il refuſe aujourd'hui de l'épouſer. Il ſentira ſi je ſuis juſte & ſévere. D'abord, je prétends qu'il l'épouſe. Guttiere donnez-lui la main.

DOM GUTTIERE.

Sire, ſongez au moins.....

LE ROI.

Vous oſez repliquer ?

DOM GUTTIERE.

Non, Sire, je l'épouſe.

LE ROI.

Son honneur eſt content, mais ma juſtice ne l'eſt pas. Pour donner un exemple, vous porterez votre tête ſur l'échafaud.

BÉATRIX.

Ah ! Sire, j'embraſſe vos genoux.

JEAN.

Vous me voyez à vos pieds; accor-

dez-moi la vie de Guttiere, c'eſt la ſeule grace que je vous demanderai jamais.

LE ROI.

Je vous l'accorde. Afin même d'effacer dans cette alliance toute inégalité, j'ennoblis vos enfans avec le droit de porter mon écuſſon. De plus, je donne en dot à Béatrix trois villes qui valent le double de l'argent que vous m'avez prêté. Quant à vous, pour vous punir d'avoir vécu ſoixante ans ſans me voir, je veux que vous reſtiez ici, & que vous me voyez tous les jours de votre vie.

JEAN.

Je ne trouve plus à cette condition rien qui m'effraie.

FIN.

LA
FIDÉLITÉ
DIFFICILE,

En Espagnol,

EL DUELO CONTRA SU DAMA,

COMÉDIE

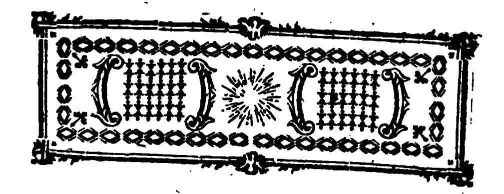
De Dom FRANCISCO BANDES Y CANDAMO.

PERSONNAGES.

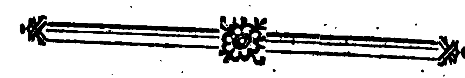
ENRIQUE DE LORRAINE.
Dom FERNAND, *Infant de Portugal.*
GASTON, *Prince de Béarn.*
Dom FADRIQUE D'ARAGON.
MATHILDE, *Comtesse de Flandre.*
MARGUERITE.
ISABELLE, } *Suivantes de Mathilde.*
PORCIA, }
LOTAIRE.
FABIO, *Valet de Gaston.*
CÉLIO, *Valet de Lotaire.*
RICHARD, *Valet de Dom Fadrique.*
ADOLPHE.
LAURETTE, *Suivante de Marguerite.*
ROBERT, *Valet de Enrique.*
VOLEURS.
GARDES.



LA



LA FIDÉLITÉ DIFFICILE.



PREMIERE JOURNÉE.

Le théatre représente un jardin. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

LOTAIRE, CELIO.

LOTAIRE.

As-tu apporté une échelle ?

CÉLIO.

Oui, Mnsieur, elle est déja pla-

cée là-bas dans le jardin qui entoure le château.

LOTAIRE.

O fortune! s'il eſt vrai que tu aimes à favoriſer les entrepriſes audacieuſes, aucune n'a jamais mieux mérité ta protection que la mienne; mais tu vas peut-être prouver ici que tu es encore plus capricieuſe que je ne ſuis hardi.

CÉLIO.

Effectivement, Monſieur: ſavez-vous bien que votre projet eſt diablement ſérieux?

LOTAIRE.

Ne me fais pas de repréſentations. Je vois auſſi bien que toi tout ce que j'ai à craindre, mais ma paſſion me ferme les yeux ſur le danger.

CÉLIO.

Ainſi ſans autre ſûreté que la parole d'une coquine de Soubrette, à qui l'on feroit tout faire pour de l'argent, vous allez eſcalader l'appartement d'une femme du premier rang... Ah! mon cher maître, plaiſe au Ciel que votre folie n'ait pas des ſuites ſanglantes & que.....

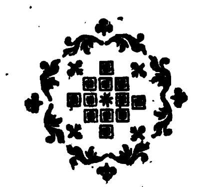
LOTAIRE.

Paix, tais-toi. Crois-tu que je n'aie pas prévenu toutes tes réflexions, & que mon esprit n'ait pas été au devant de tout ce que tu pouvois me dire ? Eh ! que pourrois-tu me rappeller ? Que Marguerite me hait, & qu'après m'avoir long-tems dédaigné, elle en est venue à me mépriser ; que son orgueil est égal à sa beauté, & que son visage offre moins de charmes que son cœur ne renferme de hauteur ; que son pere, en qualité de Général des troupes Lorraines, ayant toujours eu des intérêts à démêler avec la France & l'Empire, s'est plu à inspirer à sa fille les mœurs Allemandes, & la fierté qui en est le caractere ; qu'il y a entre sa maison & la mienne des sujets de haine que le tems ne sauroit effacer ; que son pere & le mien sont morts les armes à la main, chacun dans un parti opposé à celui de l'autre.... Eh ! bien, quand tu me peindrois, avec plus de force que tu ne le peux faire, tous les obstacles qui nous séparent elle & moi, tu ne ferois qu'enflammer davantage ma passion. Allons, il n'y a point de fautes qu'une femme ne par-

donne, quand elles ont l'amour pour cause. Il est tems que Marguerite connoisse la violence du mien; j'enleverai par l'audace ce que trois ans entiers de respect n'ont pu m'obtenir, & le désespoir va peut-être me réussir mieux que la soumission. Viens, écoute si tu n'entends pas Laurette chanter, ce sera le signal que Marguerite sera descendue dans le jardin.

CÉLIO.

Je vous suis; mais je crains bien qu'après vous avoir aidé à monter par dessus la muraille, il ne faille aller vous attendre au-dessous de la fenêtre.



SCENE II.

MARGUERITE & LAURETTE, *habillées à la Françoise. Marguerite tient une lettre qu'elle lit, & Laurette l'éclaire.*

MARGUERITE.

APPROCHEZ cette lumiere. J'ai déja lu cent fois cette lettre & je ne me lasse point de la relire, tant je suis flattée des tendres sentimens qu'elle exprime.

LAURETTE, *à part.*

Ah ! maudite avarice ! que tu vas peut-être me coûter cher aujourd'hui !

MARGUERITE, *lisant.*

Mon ame, mon cœur, ma chere femme... ah ! Laurette, que ce peu de mots chatouille agréablement mon oreille & mon cœur. J'oublie en les lisant, trois années entieres de peines & de larmes. (*Elle continue à lire.*) Ces trois années, ou plutôt ces trois siecles qui se sont écoulés sans vous voir...

Hélas ! elles ne m'ont pas paru plus courtes qu'à lui... vont enfin se terminer cette nuit.

LAURETTE, *à part.*

Ciel ! que vais-je devenir ? & le rendez-vous que j'ai donné à Lotaire ?

MARGUERITE, *lisant.*

J'arrive à Nancy où une affaire indispensable m'arrête pour la journée; mais à quelque prix que ce soit, je vous verrai avant la fin de la nuit.

LAURETTE.

Me voilà bien.

MARGUERITE, *continue à lire.*

Je n'ai avec moi qu'un de mes gens qui ne vous connoît pas. C'est un homme que j'ai pris à la place de ce pauvre Floro qui a été tué en Allemagne. Il faudra m'attendre à la fausse-porte du jardin comme autrefois, & le signal auquel je connoîtrai qu'elle sera ouverte, sera quand j'entendrai chanter Laurette comme elle faisoit dans ces tems si chers à ma mémoire.

LAURETTE, *à part.*

Je suis morte ! malheureuse que je suis ! je suis convenue du même signal

avec Lotaire. Comment ne me suis-je pas avisée d'une autre ruse, ou plutôt qui pouvoit imaginer ce cruel incident ?

MARGUERITE.

Laurette, tu partages bien peu ma joie.

LAURETTE.

Madame, je suis si transportée, que je ne puis pas dire un seul mot. Ah ! (*Elle soupire.*)

MARGUERITE.

Qu'as-tu à soupirer ?

LAURETTE.

Ce n'est rien.

MARGUERITE.

Est-ce que la vue de mon cousin t'afflige ?

LAURETTE.

Mais, à vous dire le vrai, elle ne me réjouit pas trop.

MARGUERITE.

Comment ! insolente....

LAURETTE.

Ecoutez donc, Madame : là, mettez-vous à ma place. Vous ne voyez Enrique que la nuit, c'est moi qui

veille pour l'attendre, pour le reconduire; c'est moi qui ai toute la fatigue de votre amour, & vous...

MARGUERITE.

Ayès un peu de courage, ma chere Laurette, & tu verras si je sais reconnoître tes services; mais tout dort dans la maison, suis-moi dans ce cabinet de verdure, où j'ai passé de si doux momens avec Enrique. Pose ta lumiere ici.

LAURETTE.

Je vais l'éteindre. Qu'avez-vous besoin de lumiere dans un jardin?

MARGUERITE.

Garde-t-en bien. Quoi! tu veux qu'après trois ans d'absence je ne puisse pas du moins jouir de sa vue!

LAURETTE.

Eh! qu'importe? L'obscurité n'est-elle pas encore plus favorable à l'amour que le jour même?

MARGUERITE.

Finissons. Peut-être Enrique est-il à la porte; chante pour l'avertir.

LAURETTE.

Je ne puis pas, Madame. Est-ce

que vous ne vous rappellez pas combien je ſuis enrhumée ?

MARGUERITE.

Cela n'y fait rien ; je ne te dis pas de bien chanter, mais de chanter comme tu pourras.

LAURETTE.

Je ne puis pas faire un ton : voyez comme je touſſe.

MARGUERITE.

Tu nous étourdiſſois encore ce matin ; voilà un rhume bien ſubit. Chante, te dis-je, ou bien....

LAURETTE.

Allons, je chanterai, quand il devroit m'en coûter la vie. (*A part.*) Avertiſſons Lotaire comme je pourrai. S'il avoit l'eſprit de deviner le ſens de ce que je vais chanter.

Fontaine dont le murmure
Flatte ſi doucement & l'oreille & les cœurs,
Toi qui d'une eau ſi pure
Viens rafraîchir ces fleurs ;
Fuis la route qui t'eſt offerte
Pour te gliſſer dans ce jardin.
Hélas ! à ce ruiſſeau voiſin,

Elle est également ouverte.
Il est plus fort que toi, Fontaine, & dans son sein,
Tu ne pourrois manquer de rencontrer ta perte.

SCENE III.

Les mêmes, LOTAIRE.

LOTAIRE.

J'AI entendu Laurette. Me voilà descendu à la faveur de ces charmilles.

MARGUERITE.

J'ai ouvert la porte : regarde s'il n'y est point.

LOTAIRE, *en s'approchant.*

Puisque ma destinée....

LAURETTE.

C'en est fait de moi.

MARGUERITE.

Ciel ! que vois-je ! vous Lotaire ! vous ici ! je suis perdue... Quoi ! au moment où j'attends Enrique, il faut que je trouve cet ennemi de mon repos ?..

LOTAIRE.

Oui, c'est moi, cruelle; c'est moi qui, désespéré de vos mépris, viens apporter à vos pieds mon amour & ma vie.

MARGUERITE.

Je vois bien qu'il faut vous écouter, mais ayez quelques égards pour mon honneur. Entrez dans ce cabinet, tandis que Laurette & moi irons voir si tout est tranquille dans la maison.

LOTAIRE.

Vous allez m'échapper.

MARGUERITE.

Non, je vous donne ma parole de revenir vous entendre.

LOTAIRE.

Vous me le promettez?

MARGUERITE.

Oui. Entrez promptement.

LOTAIRE.

Serois-je à la fin de mes peines?

(Il entre dans un cabinet disposé, comme on a déjà dit que l'étoient les différentes pieces d'un appartement sur le théatre Espagnol, c'est-à-dire que les

ſpectateurs peuvent le voir ſans qu'il ſoit vu des acteurs. Marguerite ferme la porte à la clef.)

LAURETTE.

Que faites-vous, Madame?

MARGUERITE.

Laiſſe, je veux être ſûr qu'il ne puiſſe pas ſortir ſans ma permiſſion.

LAURETTE.

Vous ne ſongez pas qu'il n'y a pas de volets, & que s'il veut ſortir il n'a qu'à ouvrir la fenêtre.

MARGUERITE.

Je ne veux que m'aſſurer le tems de tirer Enrique d'ici; enſuite de quoi je verrai à faire ſortir Lotaire & à le punir. Continue à chanter.

LAURETTE.

Fuis la route qui t'eſt offerte
Pour te gliſſer dans ce jardin:
Hélas! à ce ruiſſeau voiſin, &c.

MARGUERITE.

On frappe.

LAURETTE.

Je vais ouvrir. (*A part.*) Je tremble de peur.

MARGUERITE.

Je vais donc le revoir; mon cœur tressaille & vole au devant de lui.



SCENE IV.

Les mêmes, ENRIQUE, ROBERT.

LAURETTE.

ENTREZ.

ENRIQUE.

Robert, cache ici tes chevaux sous cette charmille épaisse, & prends garde d'être vu par ces gens qui se promenent ici autour.

ROBERT.

Vous serez obéi.

ENRIQUE.

Oh, amour! avec quel plaisir je me retrouverois dans un lieu où tu m'as comblé de tant de bienfaits, si tu avois pu préserver mon cœur d'une autre blessure?

MARGUERITE.

C'est donc vous que je revois, mon

cher époux. Avec quelle impatience mes vœux pressoient votre arrivée.

LOTAIRE.

Marguerite tarde bien à revenir : il faut entr'ouvrir ces croisées, & tâcher de voir si elle n'est pas dans le jardin.

MARGUERITE.

Combien vous m'avez causé d'allarmes, mon cher époux.

LOTAIRE.

Qu'entends-je ?

ENRIQUE.

Je n'ai pas moins souffert d'une si cruelle & si longue séparation.

MARGUERITE.

Tout est oublié & réparé dès que je vous vois.

LOTAIRE.

Quoi ! c'est à ce rôle qu'elle m'a réservé ? Quoi ! c'est pour me rendre témoin de la tendresse qu'elle prodigue à mon rival, que je me suis enfermé ici. Vive-dieu, je rougis d'y rester.

MARGUERITE.

Retirons-nous d'ici, allons vers

cette fontaine où nous causerons en liberté.

LOTAIRE.

Brisons ce cachot, où je meurs de jalousie & de rage. (*Il brise la croisée.*)

LAURETTE.

Tout est découvert.

ENRIQUE.

D'où vient ce fracas?

MARGUERITE.

Je suis morte.

LAURETTE.

Il a tout brisé. (*A Marguerite.*) Quelle indiscrétion aussi d'avoir cru une barriere si foible, suffisante pour retenir un jaloux.

LOTAIRE.

Voilà donc, perfide, voilà le sujet pour lequel vous m'avez si soigneusement fait cacher.

ENRIQUE.

Malheureuse, voilà comme vous m'attendiez!

LOTAIRE.

Je serai vengé.

ENRIQUE.

Je n'endurerai point patiemment un tel affront. (*Ils se battent.*)

MARGUERITE.

Infortunée ! que vais-je devenir ! Enrique, arrêtez.

ENRIQUE.

Vous tremblez pour lui.

MARGUERITE.

Un moment, Lotaire.

LOTAIRE.

C'est lui que vous voulez sauver.

LAURETTE.

Au secours, au secours.

LOTAIRE, *en tombant.*

Je suis mort.

MARGUERITE.

Qu'avez-vous fait, cruel Enrique ?

ENRIQUE.

Je me suis vengé, perfide, sur ce malheureux. Rendez graces au mépris que j'ai pour vous, si je ne vous traite pas de même.

MARGUERITE.

Pour moi ! & d'où vous vient cette insolence ?

ENRIQUE.

D'où! regarde ici infâme. Quoi! tu vois ton nouvel amant baigné dans ſon ſang, & tu demandes pourquoi je te mépriſe! Tu joins l'audace à la trahiſon, & le menſonge à la ſcélérateſſe. Adieu, ingrate, adieu; je vais porter ailleurs mon cœur & mon hommage. La belle Mathilde me vengera de ta légéreté. Je t'abandonne à tes remords ou à tes regrets. Si tu as pu m'oublier ſans honte, tu n'auras pas vu peut-être avec autant d'inſenſibilité, couler le ſang de l'indigne amant que tu m'as préféré. (*Il s'en va.*)

MARGUERITE.

Attendez, Enrique.

CÉLIO, *dehors.*

C'eſt ici que j'ai entendu le bruit.

MARGUERITE.

Donne-moi l'épée de ce malheureux.

LAURETTE.

Qui! moi vous la donner! Ah! mon Dieu! je n'oſerois y toucher.

MARGUERITE.

Je la prendrai bien, moi.

SCENE V.

Les mêmes, CÉLIO, *avec d'autres Domestiques de Lotaire.*

CÉLIO.

La porte est ouverte, entrons.

MARGUERITE, *tenant l'épée de Lotaire.*

Vous pâlissez ! entrez, & voyez comment je sais punir un audacieux qui m'outrage. Si vous venez pour le secourir, emportez-le, & publiez par tout son insulte & ma vengeance.

CÉLIO.

Ah ! mon cher maître, si vous m'aviez cru, vous ne seriez pas dans cet état : mais puisqu'il n'y a pas de remede, voyons s'il lui reste encore quelque soufle de vie, & tâchons de le rappeller. (*On emporte Lotaire.*)

LAURETTE.

Ah ! Madame, qu'avez-vous fait ?

MARGUERITE.

Suis-moi. L'ingrat Enrique s'est

trahi lui-même : je vois trop qu'il me préfere Mathilde. Quand la malheureuse indiscretion de Lotaire ne lui auroit pas fourni un prétexte pour me quitter, il en auroit bientôt fait naître un autre. Viens, je saurai mettre mon honneur à couvert, & punir un inconstant.

SCENE VI.

Le théatre change, il représente le Palais de Mathilde.

MATHILDE, PORCIA, ISABELLE *habillées à la Françoise*, GASTON, DOM FERNAND, *avec leurs Valets*, ADOLPHE. *On entend de la musique.*

GASTON.

MADAME, recevez l'hommage...

DOM FERNAND.

Daignez accepter les vœux...

GASTON.

Du Prince de Béarn.

DOM FERNAND.

D'un Infant de Portugal.

MATHILDE.

Princes, levez vous, je rougis de vous voir à mes genoux.

GASTON.

Le desir de voir les merveilles que publie la renommée de la beauté de la charmante Mathilde, m'amene à vos pieds du fond des Pyrénées ; trop heureux si votre cœur daignoit me distinguer dans le choix qu'il doit faire d'un époux.

DOM FERNAND.

La même envie m'arrache aux plaisirs de la Cour de Lisbonne.

MATHILDE.

Je ne puis répondre à tant de politesse, qu'en vous marquant combien j'en suis reconnoissante : mais nous aurons le tems de parler de tous ces objets. L'essentiel à présent est de vous délasser des fatigues d'un si long voyage. Adolphe, que l'on conduise les Princes dans leurs appartemens, &

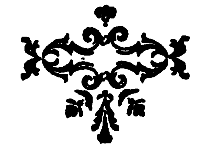
qu'ils y soient servis comme moi-même.

DOM FERNAND.

Si je vous quitte, ce ne sera que pour m'occuper de vous avec moins de distraction.

GASTON.

Pour moi, Madame, sans vous voir, je vous aurai toujours devant les yeux. (*Ils s'en vont.*)



SCENE VII.

MATHILDE, ISABELLE, PORCIA.

ISABELLE.

Il paroît qu'ils n'ont pas fait une vive impression sur vous.

MATHILDE.

Qu'on voie si les voitures sont prêtes pour la chasse, comme j'en ai donné l'ordre.

PORCIA.

J'y vais, Madame.

MATHILDE, *à Isabelle.*

Que te dirai-je, ma chere Isabelle? Auquel de ces Princes puis-je penser, quand j'ai auprès de moi un homme qui doit les effacer tous dans mon cœur? Rappelle-toi le mérite d'Enrique & les obligations que je lui ai: tu ne seras pas étonnée de la froideur avec laquelle je reçois tous les amans qui me fatiguent de leurs déclarations. Tu te souviens comme il me

ſauva la vie, un jour que j'allois la perdre pour m'être imprudemment exposée ſur le fleuve. Ce qui m'a plus touchée en lui, c'eſt moins le ſervice qu'il me rendit alors, tout grand qu'il étoit, que la générosité qu'il a eue de n'en jamais parler. Je le lui avois défendu de peur que l'Empereur Baudouin, mon oncle, ne me grondât de m'être ainſi exposée. Enrique, malgré cette belle occaſion de lui faire ſa cour, m'a obéi, & perſonne n'a jamais ſçu l'obligation que je lui ai. Je t'avoue que ce trait ſeul, indépendamment de ſon mérite, ſuffiroit pour l'élever à mes yeux au-deſſus de tous ſes rivaux.

PORCIA.

Les voitures ſont prêtes, Madame.

MATHILDE.

Allons... Nous parlerons en marchant de ce que je vous ai dit, Iſabelle.

SCENE VIII.

Le théatre repréſente un bois près de Bruxelles.

ENRIQUE, ROBERT.

ENRIQUE.

Que l'on court avec rapidité quand il s'agit de s'éloigner d'une femme que l'on hait, & de ſe rapprocher de celle que l'on aime !

ROBERT.

Ma foi, Monſieur, vos chevaux & moi, nous nous en appercevons bien.

ENRIQUE.

Arrêtons ici un inſtant. Je ne veux entrer dans Bruxelles qu'avec la nuit.

ROBERT.

Volontiers. Auſſi bien la courſe m'a paru diablement longue ; & s'il étoit honnête de dire tout ce que l'on ſouffre ..... Mais, Monſieur, à propos, vous aviez affaire là-bas à une maîtreſſe

maîtresse femme, au moins... Tout ce que je regrette, c'est de ne l'avoir pas vue.

ENRIQUE.

Garde-toi de me parler jamais d'elle. L'ingrate est sortie de mon cœur sans retour. Il est tout entier à Mathilde.

ROBERT.

Mais, Monsieur, il me semble que nous avons mal choisi le lieu de notre halte. Ce bois-ci n'est pas trop sûr.

ENRIQUE.

Que crains-tu?

ROBERT.

Les voleurs dont il est rempli.

ENRIQUE.

Ces malheureux ne sont redoutables que pour ceux qui manquent de cœur.

ROBERT.

Ma foi, ils ne laissent pas que de me faire trembler; mais...

(*Il sort du bois quatre voleurs masqués.*)

UN VOLEUR.

Cavalier, la bourse ou la vie.

ENRIQUE.

Qui auroit jamais pu s'attendre à trouver ainsi des Voleurs si près de la Cour?

ROBERT.

Eh! n'y en a-t-il pas à la Cour même?

ENRIQUE.

Messieurs, quand on arrive de l'armée, on n'est pas riche: contentez-vous de ceci. (*Il leur offre de l'argent.*)

UN VOLEUR.

Cela ne suffit pas.

ENRIQUE, *en resserrant son argent & mettant l'épée à la main.*

Voyons donc si ceci vous accommodera mieux. (*Il les charge.*)



SCENE IX.

Les mêmes, MARGUERITE, LAURETTE *en hommes*.

MARGUERITE, *tombant l'épée à la main sur les voleurs*.

FUYEZ, misérables.

LES VOLEURS.

Voilà du monde, retirons-nous.

ENRIQUE.

Vaillant homme, c'est à vous seul que je dois la vie. Mais que vois-je ?

MARGUERITE.

Taisez-vous. (*A Robert & à Laurette.*) Laissez-nous (*Ils se retirent.*) Enrique, vous me connoissez : vous venez de voir une preuve non suspecte de mon courage : vous m'avez fait un affront que je ne méritois pas. Les apparences étoient contre moi, je l'avoue, mais elles n'auroient pas dû vous empêcher d'approfondir le fait, & alors vous vous seriez convaincu de mon innocence. Il en est temps encore : je ne vous quitte

MARGUERITE.

Courons empêcher qu'il ne se rende plus cher à sa maîtresse par un service de cette importance.

SCENE X.

ENRIQUE, *portant* MATHILDE *évanouie*, MARGUERITE.

ENRIQUE, *à Mathilde.*

REVENEZ à vous, divine Princesse; reconnoissez l'amant le plus tendre.... Mais que vois-je ?

MARGUERITE, *voulant lui ôter Mathilde.*

Tu crois que je souffrirai cet outrage.

ENRIQUE.

Laissez-moi.

MARGUERITE.

Moi, te laisser ta maîtresse dans tes bras, perfide! Trembles que je ne me fasse raison avec cette épée de ton audace.

ENRIQUE.

Que prétendez-vous ?

MARGUERITE.

Te ravir la gloire de l'avoir sauvée.

MATHILDE, *revenant à elle.*

Où suis-je ?

ENRIQUE.

Paix, elle paroît se reconnoître.

GENS *de la suite, derriere le théatre.*

Son cheval a couru jusqu'ici.

MATHILDE.

Quelles voix entends-je ?

SCENE XI.

Les mêmes, GASTON, DOM FERNAND, *leur suite.*

DOM FERNAND.

Que j'ai de regret, Madame, de n'avoir pu vous secourir !

GASTON.

Que la pesanteur de mon cheval m'a été funeste !

MATHILDE.

Je me vois entre deux personnes à

qui je puis avoir une égale obligation. Qui de vous deux eſt mon libérateur ?

MARGUERITE.

Moi, Madame, & je ne crois pas que perſonne oſe me diſputer le mérite d'avoir ſauvé une ſi belle vie. Vous n'avez pas au reſte à rougir de la main qui vous a ſervie : je ſuis Dom Fadrique, Infant d'Aragon : j'ai quitté mon pays, je ne le cache pas, par un motif peu obligeant pour vous, Madame. Je ne pouvois croire tout ce que la renommée publioit de vos charmes ; j'ai voulu m'en aſſurer par mes propres yeux. Je ſuis arrivé ici à tems pour vous être utile, & j'expie déja le motif criminel de mon voyage par mon admiration pour l'objet qui l'a cauſé. Je ne me ſerois pas fait connoître encore à vous avant que d'avoir mon équipage, & d'être en état de vous préſenter les lettres du Roi mon frere dont mes gens ſont chargés, ſi je n'avois cru devoir faire rentrer en lui-même ce Cavalier qui oſe me diſputer la gloire dont la fortune vient de me couvrir.

ENRIQUE.

Moi ! je vous la diſpute. Eh ! ne m'appartient-elle pas ?

MATHILDE.

Enrique, ce procédé m'étonne. N'avez-vous pas par devers vous assez d'actions glorieuses, sans chercher encore à vous approprier celles des autres?

ENRIQUE.

Vous m'en soupçonnez, Madame.

MATHILDE.

Il suffit. Retournons au Palais. Isabelle, je ne lui pardonnerai jamais de n'être pas arrivé le premier.

ENRIQUE.

Mon fatal serment me coûtera l'honneur & la vie : je ne sais si je dois me taire ou parler.

MATHILDE.

Allons, Prince; il y a long-tems que je suis prévenue de votre voyage par votre invincible frere Dom Pédro. Vous ne nous quittez pas si tôt, sans doute; pardon, si je me retire : l'accident qui vient de m'arriver, m'a laissé un étourdissement dont je crains les suites. Nous nous reverrons demain.

(*Elle s'en va, tout le monde la suit, excepté Enrique & Marguerite.*)

SCENE XII.

ENRIQUE, MARGUERITE.

ENRIQUE.

Ah! cruelle, ah! perfide, eſt-ce donc là l'uſage que vous vouliez faire de ma parole? Votre deſſein eſt-il de profiter de ma délicateſſe même, pour me rendre mépriſable aux yeux de l'univers entier?

MARGUERITE.

Traître, oſes-tu bien me parler ainſi, après avoir laiſſé paroître à mes yeux de l'amour pour une autre? Mais pourquoi me plaindre quand je puis me venger. Meurs, perfide. (*Elle le charge l'épée à la main.*)

ENRIQUE, *en reculant.*

Ciel! que faites-vous?

ROBERT.

Ah! mon Dieu, qu'eſt-ce qu'il y a?

LAURETTE.

Eh! Monſieur, arrêtez.....

MARGUERITE.

Laiſſez-moi, malheureux.

ENRIQUE.

Je me retire. Dans ma fureur j'oublierois peut-être ce que je me dois à moi-même.

En ſe retirant, il rencontre Mathilde qui revient avec toute ſa ſuite, ſur ce qu'elle a apperçu que l'Infant d'Aragon & Enrique ſont reſtés enſemble. Elle eſt indignée de voir Enrique ſe diſpoſer à fuir.

MATHILDE.

Quoi! Enrique, il faut que je ſois témoin de votre retraite! Je venois pour vous ſéparer; mais à ce que je vois, votre prudence m'en épargne la peine.

ENRIQUE.

Ah! Princeſſe, croyez.....

MARGUERITE.

Croyez, divine Comteſſe, que ſi votre préſence n'enchaînoit mon reſſentiment, j'allois punir un inſolent qui oſe dans ſes diſcours manquer au reſpect qu'il vous doit. (*Elle s'en va avec Laurette.*)

MATHILDE.

Vous, me manquer de respect !

ENRIQUE.

Pouvez-vous le penser ?

GASTON.

Ce seroit une excessive hardiesse : il sait qu'au défaut du Prince d'Aragon, il trouveroit en moi un homme prêt à l'en faire repentir.

DOM FERNAND.

Je saurois mettre des bornes à sa témérité.

ENRIQUE.

Je puis avoir eu des raisons pour ne point répondre au Prince d'Aragon ; mais à vous, cette épée.....

MATHILDE.

Comment ! devant moi, vous osez menacer, tandis que vous fuyiez tout à l'heure.

ENRIQUE.

Quels discours il faut que j'entende !

MATHILDE.

Suivez-moi, Princes.

GASTON.

Nous vous ſuivons, Madame. (*A Enrique.*) Tant de foibleſſe & tant d'audace s'accordent mal enſemble.

DOM FERNAND.

De pareils propos conviennent bien peu à un vrai Chevalier.

ENRIQUE.

Vous me trouverez prêt à vous parler d'une autre ſorte, quand vous en voudrez courir le riſque.

MATHILDE.

Ah ! Iſabelle ! je meurs de honte ! qui auroit jamais ſoupçonné Enrique d'une lâcheté ſi baſſe ?

ENRIQUE.

Cruelle Marguerite ! dans quel abyme m'as-tu plongé ? Sexe impitoyable ! quel abus tu fais de ta beauté & des reſſources de ton eſprit ?





SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

LAURETTE, ROBERT.

LAURETTE.

Ici, mon ami; on ne m'échappe pas ainsi : marchons par-là.

ROBERT.

Où me menez-vous?

LAURETTE.

Sur le pré.

ROBERT.

Sur le pré! Et quoi faire?

LAURETTE.

Nous couper la gorge.

ROBERT.

Oh! oh! mais il me semble qu'il auroit auparavant fallu me demander si j'en avois envie.

LAURETTE.

Tu m'as l'air d'être un lâche coquin.

ROBERT.

Eh! mais, il en peut bien être quelque chose. Croyez-moi, allez ailleurs chercher des gens qui soient en humeur de se battre.

LAURETTE.

Prends garde à ce que tu fais. On ne refuse pourtant gueres d'en venir aux mains avec des gens comme moi.

ROBERT.

Eh! bien, je serai le premier.

LAURETTE.

Non, non, tu viendras : saches qu'il faut qu'un de nous reste sur le champ de bataille.

ROBERT.

Il le faut ?

LAURETTE.

Oui.

ROBERT.

Il n'y a pas moyen que les choses aillent autrement ?

LAURETTE.

Non.

ROBERT.

En ce cas, il faut prendre son parti : sois donc celui qui reste, car pour moi je me sauve. (*Il s'enfuit.*)

LAURETTE.

Voilà un grand poltron. Je n'ai rien pu tirer de lui de ce que ma maîtresse desiroit savoir. Il n'y a pas grande perte : allons la rejoindre. Elle m'attend pour s'habiller & jouer tout de bon le rôle de Prince. Elle a des diamans, de l'esprit. Elle connoît bien l'Espagne, par le long séjour qu'elle y a fait quand son pere y étoit Ambassadeur : mais avec tout cela sa feinte ne peut pas se soutenir long-tems. Le véritable Infant arrivera, & puis notre principauté ira au diable, & gare à toi, pauvre Laurette : mais ce n'est pas moi qui cours le plus grand risque. Allons, jouissons toujours du présent, & devienne l'avenir ce qu'il pourra. (*Elle s'en va.*)

⁂

SCENE II.

ENRIQUE, *seul.*

POURRA-T-ON jamais croire, ô ciel! ce qui m'arrive? Et mes malheurs ne surpassent-ils pas même la vraisemblance? On a bien vu des femmes irritées se venger de leurs amans. On en a vu se déguiser en homme, se porter aux derniers excès, outrager même avec violence les objets de leur colere, & s'efforcer de les déshonorer pour satisfaire leur ressentiment, mais la patience des uns étoit justifiée par la liberté qu'ils avoient de publier le sexe des autres. Ils pouvoient sans honte endurer des affronts qui n'impriment point de taches. Le secret de l'amante furieuse, une fois découvert, mettoit à l'abri de tout reproche l'amant insulté & pacifique; mais moi je me vois indignement compromis par une femme vindicative, sans pouvoir publier ce qu'elle est! mon serment me défend de parler, & la parole que j'ai

donnée me ferme la bouche. Mais ai-je pu contracter l'engagement de me taire, au péril même de mon honneur. Suis-je lié ?.... Ah ! écartons ces lâches subtilités, indignes d'un Gentilhomme. Oui, ma parole me lie. C'étoit à moi d'examiner ce que je promettois avant que de le promettre, & d'ailleurs quel est le principe des emportemens de Marguerite ? N'est-ce pas l'amour qu'elle a pour moi ? Et dois-je le reconnoître en lui ôtant la vie ? Mon honneur sera-t-il rétabli quand j'aurai compromis le sien ? Je ne puis l'épouser après ce que j'ai vu ; mais je ne puis la trahir après ce qu'elle a fait pour moi. Cependant, que vais-je devenir ? Que dira de moi la Comtesse ? Si je me retire tandis que Marguerite passe ici pour un homme, on croira que la lâcheté me fait fuir. Si je reste, je risque ma gloire. Comment sortirai-je d'embarras, puisqu'ici la raison ne m'offre point de ressources ? Attendons quelque chose du tems, c'est lui qui m'apprendra si je dois me taire ou parler.

✱

SCENE III.

ENRIQUE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh ! bien, vous voilà seul. A quoi vous occupez-vous ?

ENRIQUE.

A réfléchir sur votre inhumanité, perfide ! N'étoit-ce pas assez d'avoir trahi mon amour, sans venir encore ici me faire perdre l'honneur ? Falloit-il donc vous faire de ma délicatesse, une arme pour ternir ma gloire ? Jusqu'où prétendez-vous donc pousser les choses ?

MARGUERITE.

Je veux être vengée ou satisfaite.

ENRIQUE.

Vous ! Eh ! n'est-ce pas moi qui ai droit de demander vengeance ?

MARGUERITE.

Non, traître.

ENRIQUE.

Mes oreilles m'ont-elles trompé ?

MARGUERITE.

Oui.

ENRIQUE.

Quelle preuve en avez-vous ?

MARGUERITE.

Mon témoignage.

ENRIQUE.

Quand on s'eſt une fois laiſſé ſéduire....

MARGUERITE.

Arrête, je puis te pardonner tout, excepté des ſoupçons.

ENRIQUE.

Prenez garde, on peut nous obſerver. Je crois avoir vu la Comteſſe à la fenêtre. La vivacité de notre converſation ſeroit aiſément remarquée : mais que vois-je ? Un ruban qui tombe de la fenêtre où s'eſt appuyée Mathilde. (*Il va pour ramaſſer ce ruban, Marguerite le ſaiſit en même-tems que lui.*)

MARGUERITE.

La Comteſſe nous voit, tant mieux ; lâchez donc.

ENRIQUE.

Lâchez-le vous-même.

MARGUERITE.

Prenez garde à vous, je ne l'abandonnerai pas, & l'on peut vous voir.

ENRIQUE.

Vous me forcerez à en venir à quelque extrémité...

MARGUERITE.

Qu'ai-je à craindre de vous?

SCENE IV.

Les mêmes, GASTON, DOM FERNAND.

GASTON.

Sur le bruit de votre dispute & en voyant ce qui la cause...

DOM FERNAND.

En vous appercevant aux prises pour cet objet...

GASTON

Je me suis hâté d'accourir...

DOM FERNAND.

Je suis venu promptement...

GASTON.

Pour l'enlever à celui de vous deux qui en restera le possesseur.

DOM FERNAND.

M'informer à qui ce ruban va demeurer, afin de le lui disputer.

MARGUERITE.

C'est autre chose. Prenez-le, Enrique, je vous le cede ; c'est à lui, Messieurs, qu'il le faut arracher ; mais je vous avertis que si quelqu'un de vous a la hardiesse de l'attaquer, je sacrifierai ma vie pour le défendre.

DOM FERNAND.

Vous m'étonnez. Quoi ! si brouillés tout à l'heure, & tout d'un coup si unis ?

ENRIQUE.

Oui, & puisque je vous ai promis tantôt de vous répondre à tous deux, j'y suis prêt : voyez où vous voulez que je vous suive.

GASTON & DOM FERNAND, *ensemble*.

Suivez-moi donc, & voyons à qui le ruban...

SCENE V.

Les mêmes, MATHILDE, ISABELLE.

MATHILDE.

QUEL ruban ?

ISABELLE.

Je viens d'en laiſſer tomber un par cette fenêtre ; apparemment ces Princes auront cru qu'il étoit à vous, & ils ſe le diſputent.

MATHILDE.

S'ils avoient cru qu'il fût à moi, je me flatte qu'aucun n'auroit l'audace de prétendre le garder ; mais je ne veux pas même, en cas qu'il vienne de mes femmes, tolérer l'uſage que l'on en pourroit faire. Entre les mains de qui eſt-il ?

ENRIQUE.

Entre les miennes, Madame.

MATHILDE.

Donnez-le moi.

ENRIQUE.

Je vous en ſupplie, n'exigez pas une preuve ſi cruelle de mon obéiſſance.

MARGUERITE.

Si vous ne le rendez pas, ſongez que j'ai des moyens pour le recouvrer.

GASTON.

Vous n'en reſterez le poſſeſſeur que quand je ſerai hors d'état d'y prétendre.

MARGUERITE.

À la bonne heure; mais au moment où vous vous réunirez contre lui, ſoyez sûrs de me voir épouſer ſa querelle.

MATHILDE.

Je vous écoute avec une ſurpriſe telle que je n'en ai encore éprouvée de ma vie. Quoi! devant moi! Enrique, donnez ce ruban, vous dis-je. Vous êtes bien hardi...

ENRIQUE.

Le voilà, Madame, votre colere me terraſſe: mais je ne pouvois avoir cette déférence que pour vous. Les témoins de ma ſoumiſſion, doivent penſer

penser qu'ils n'y entrent pour rien. En renonçant par vos ordres à cette faveur du sort, ils doivent être persuadés que je n'ai pas perdu le courage avec lequel je me préparois à la défendre contre eux. (*Il s'en va.*)

DOM FERNAND.

Voilà un orgueil bien étrange!

GASTON.

Sa fierté mérite d'être punie.

MATHILDE

Allons. Isabelle, suivez moi & brûlez ce ruban : qu'il ne choque plus ma vue après les extravagances qu'il a causées. (*Elle sort avec sa suite.*)

SCENE VI.

MARGUERITE, GASTON, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

VOILA le seul obstacle qui pût m'empêcher de soutenir mes prétentions au risque de ma vie.

GASTON.

Je veux bien par respect pour la volonté de la Princesse, remettre ma vengeance à un autre moment.

MARGUERITE.

Doucement, Messieurs, s'il vous plaît; si vous êtes si avides de vous venger, choisissez l'heure & le lieu. Nous nous y rendrons, Enrique & moi.

DOM FERNAND.

Vous! Pourquoi?

MARGUERITE.

Parce que Enrique ne courra aucun péril que je ne partage.

DOM FERNAND.

Vous le poussiez tantôt avec si peu de ménagement. Quel intérêt prenez-vous à ses jours?

MARGUERITE.

Je ne veux pas qu'il soit vaincu par d'autres que par moi.

DOM FERNAND.

La supériorité que vous auriez sur lui, un autre peut sans doute l'avoir aussi.

MARGUERITE.

Non, vous ne ſavez pas quel homme je ſuis.

DOM FERNAND.

Vous cherchez à nous inſulter.

GASTON.

Vous vous mêlez là d'une affaire qui ne vous regarde pas, & vous pourriez vous en repentir.

MARGUERITE.

Meſſieurs, les paroles ne ſervent à rien. Aux effets : trouvez-vous à trois heures au bout du parc, nous y ſerons Enrique & moi.

GASTON & DOM FERNAND.

Vous nous y verrez. (*Ils s'en vont.*)

MARGUERITE.

Je n'y manquerai pas. (*A Laurette.*) Va, cours me chercher Enrique.

LAURETTE.

Madame, en vérité, vous faites le Prince de maniere que je m'y trompe moi-même Pour ne pas croire ce que vous dites, il faut que je faſſe des efforts ſurprenans.

MARGUERITE.

L'as-tu vu?

LAURETTE.

Il est ici près, rêveur, mélancolique.

MARGUERITE.

Dis lui que je l'attends ici.

SCENE VII.

MARGUERITE, *seule.*

O AMOUR! vois dans quel précipice tu m'as jettée! Je me perds pour retrouver un ingrat qui me fuit. Je lui ai ôté l'honneur; il faut le lui rendre Je veux bien le brouiller avec sa maîtresse, mais je ne veux pas le déshonorer aux yeux des hommes.



SCENE VIII.

MARGUERITE, ENRIQUE.

ENRIQUE.

QUE souhaitez-vous de moi ? Quelque funeste que me soit votre nom, il a encore sur mon cœur assez de pouvoir pour que je ne puisse l'entendre sans émotion.

MARGUERITE.

Laurette, laisse-nous. Enrique, écoutez-moi. Il n'est plus ici question d'amour. L'Infant de Portugal & le Prince de Béarn nous attendent au bout de cette allée couverte, qui est à l'extrémité du parc, à trois heures précises ; vous vous y trouverez & moi aussi.

ENRIQUE.

Que dites-vous?

MARGUERITE.

Ce que j'ai promis.

ENRIQUE.

Ciel ! où suis-je ? Avez-vous donc juré d'épuiser ma patience de toutes les manieres ?

MARGUERITE.

Quoi ! eſt-ce que ceci vous déplaît ?

ENRIQUE.

M'avez-vous cru aſſez lâche pour ſouffrir que vous vous battiez à cauſe de moi & ſous mes yeux ?

MARGUERITE.

Que vous importe ? mon courage ne vous eſt-il pas connu ?

ENRIQUE.

Je ne connois que votre imprudence, & dans l'état où ſont les choſes, toute ma circonſpection ne peut en prévenir les ſuites, ni mon courage les voir de ſang-froid.

MARGUERITE.

Ingrat ! eſt-ce le riſque auquel je m'expoſe qui vous trouble ainſi ?

ENRIQUE.

Ah ! cruelle ! pourquoi faut-il que vous me forciez à être le complice de vos aſſaſſins ? Vous méritez que je vous laiſſe périr ; mais je dois à moi-même d'empêcher que vous ne périſſiez auprès de moi.

MARGUERITE.

Vous vous amusez à de vaines subtilités.

ENRIQUE.

Que dira-t-on de moi, grand Dieux, quand on saura, & on le saura tôt ou tard, qu'ayant à combattre deux Princes illustres, je me suis fait seconder par une femme, par une femme qui a été ma maîtresse, & qui m'a été chere au point....

MARGUERITE.

Il n'est plus tems de faire ces réflexions ; le rendez-vous est donné.

ENRIQUE.

Par pitié, Madame, ne me compromettez pas si indignement.

MARGUERITE.

Vous balancez en vain. Je suis résolue à tout. Adieu ; vous savez le lieu, l'heure. Soyez-y, & vous verrez si je suis indigne de combattre à vos côtés. (*A Laurette.*(Toi, suis Enrique, ne le perds pas de vue un instant, & rends-moi compte de tous ses pas. (*Elle s'en va.*)

SCENE IX.

ENRIQUE, *seul.*

DESTIN impitoyable ! où m'as-tu conduit ? Quel homme s'est jamais vu dans un si horrible embarras ? Quel amant s'est jamais trouvé forcé à mener lui-même sa maîtresse au combat, & à la prendre pour second dans un duel ? Si elle est exacte au rendez-vous & que je ne m'y trouve pas, ils se réuniront contre elle : si j'y vais il faudra souffrir qu'elle s'expose au sort des armes, & je serai témoin de son danger : & c'est pour moi qu'elle le brave ! c'est pour moi..... Que dois-je faire ? Plus je réfléchis & plus ma raison se perd.



SCENE X.

ENRIQUE, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

Enrique.

ENRIQUE.

Ciel ! que vois-je ? je ne ſais où j'en ſuis.

DOM FERNAND.

L'Infant d'Aragon vous aura prévenu, ſans doute, ſur l'affaire de tantôt.

ENRIQUE.

J'en ſuis inſtruit.

DOM FERNAND.

J'ai entendu dire que la Comteſſe alloit ce ſoir à la promenade. L'endroit du parc que nous avions choiſi, eſt celui par où elle aime le mieux à paſſer. Cela rend l'exécution de notre projet impoſſible. Ainſi, choiſiſſons pour champ de bataille un lieu moins fréquenté.

ENRIQUE.

Ciel! je te rends grace; tu m'ouvres une voie dont je vais profiter. Vous avez raiſon. Eh bien! trouvons-nous dans ce petit bois qui eſt près du chemin de Gand. Mais ſongez à une choſe.

DOM FERNAND.

Qui eſt que?

ENRIQUE.

Que c'eſt à moi que vous aurez à faire.

DOM FERNAND.

J'y conſens.

ENRIQUE.

Mais à moi ſeul, entendez-vous?

DOM FERNAND.

Ce choix me fait honneur : à revoir; toujours pour trois heures : prévenez-en votre ſecond : j'aurai ſoin d'en inſtruire le mien. (*Il s'en va.*)



SCENE XI.

ENRIQUE, *seul.*

COURAGE, mon cœur, respirons un moment. Me voilà déja rassuré d'un côté; je n'ai qu'à ne point avertir Marguerite, elle ira nous chercher dans le parc; je donnerai une autre heure au Prince de Béarn & dans un autre lieu. Par ce moyen je me battrai seul, & la cruelle qui m'allarme si vivement, sera garantie du péril qu'elle recherche.

SCENE XII.

ENRIQUE, FABIO.

FABIO.

VOILA un billet que vous écrit le Prince de Béarn.

ENRIQUE.

Ceci ne viendroit-il pas déranger mon projet. (*Il lit.*) « La Comtesse

» va se promener dans le parc : com-
» me c'est moi qui ai reçu le défi, je
» crois avoir le droit de changer le
» lieu du combat, & je choisis le bois
» du côté de Gand : tout autre lieu
» seroit dangereux. Je vous observe
» de plus que j'ai des raisons qui me
» font souhaiter d'avoir affaire à vous
» par préférence, plutôt qu'à Dom
» Fadrique que vous voudrez bien
» avertir de tout ceci, comme j'en in-
» formerai le Prince de Portugal ».

(*A Fabio.*) Dites à Dom Gaston que je me rendrai à ses ordres.

FABIO, *à part.*

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Tous ces mysteres-là me sont suspects. Un billet ici, un billet là & du secret. J'empêcherai bien que cela n'ait des suites : j'en avertirai des gens qui sauront y mettre obstacle.

SCENE XIII.

ENRIQUE, *seul.*

Il est donc décidé que rien ne me réussira. Il faut pour confondre mes foibles espérances, que tous deux choisissent le même lieu, la même heure. A ces traits qui peut méconnoître un être malin acharné à me persécuter? Il n'y a plus moyen de reculer; mais après tout pourquoi m'affliger si fort? Marguerite n'y sera point. L'Infant de Portugal est convenu de se battre avec moi, le Prince de Béarn me demande expressément pour son adversaire. Je les satisferai tous deux, & tous deux ensemble s'il le faut. Allons j'aurai du moins rempli mon devoir, le reste dépendra de la fortune. (*Il s'en va.*)



SCENE XIV.

Le théatre représente le bois.

DOM FERNAND, GASTON.

DOM FERNAND.

J'EN ai prévenu Enrique.

GASTON.

Et moi aussi. Mais qui est-ce qui a averti Dom Fadrique ?

DOM FERNAND.

Enrique s'en est chargé, mais je ne puis vous dissimuler un soupçon qui s'éleve malgré moi dans mon cœur. L'Infant & moi nous sommes parens; celui-ci en agit si singuliérement avéc moi que j'imaginerois presque....

GASTON.

Quoi ! qu'imagineriez-vous ?

DOM FERNAND.

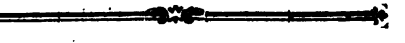
Que ce n'est pas Dom Fadrique.

GASTON.

Quelle idée !

DOM FERNAND.

Il ne reſſemble certainement pas aux portraits que j'ai vus de lui. Les gens qui l'ont autrefois vu lui-même, m'ont aſſuré qu'il n'eſt ni ſi jeune ni ſi beau. Mais il faut attendre juſqu'à ce que j'aie reçu réponſe aux lettres que j'ai écrites en Eſpagne.



SCENE XV.

Les mêmes, ENRIQUE, LAURETTE *dans le fond.*

ENRIQUE.

J'ARRIVE un peu tard, mais vous voudrez bien me le pardonner.

LAURETTE, *à part.*

Voilà Enrique qui va reſter ici. Je vais en donner avis à ma Maîtreſſe.

GASTON.

Des hommes tels que vous ne ſe font pas attendre. Soyez ſans inquiétude, nous arrivons auſſi.

DOM FERNAND.

Mais l'Infant ne vient-il pas ?

ENRIQUE

Comme il n'y a que moi d'intéressé dans notre querelle j'ai cru que je suffirois seul pour la vuider.

GASTON.

Ce seroit l'affliger que de ne pas l'attendre.

ENRIQUE.

Pourquoi donc ? ce n'est pas pour attendre que nous sommes ici.

DOM FERNAND.

Cela est vrai ; mais Dom Fadrique mérite qu'on ait pour lui cet égard.

ENRIQUE.

Il arrivera tôt ou tard : mais jusques-là que celui de vous deux qui doit lui tenir tête soit juge de mon combat avec l'autre.

DOM FERNAND.

A la bonne heure. J'y consens d'autant plus aisément que c'est à moi à me battre contre vous.

ENRIQUE, *mettant l'épée à la main.*

En garde donc ?

GASTON.

Arrêtez, vous vous méprenez. Ne

vous ai je pas écrit que c'étoit contre vous que je voulois me battre ?

ENRIQUE.

Cela est vrai, mais......

SCENE XVI.

Les mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Je vous joins.

ENRIQUE.

Je suis confondu.

MARGUERITE.

Je serois en droit de me plaindre du tour que vous me jouez, Messieurs ; mais je vais ici prouver que je ne le méritois pas.

DOM FERNAND.

J'étois convenu avec Enrique qu'il vous avertiroit.

GASTON.

Et moi aussi.

MARGUERITE.

Ce n'est pas la premiere fois que

Enrique a exposé mon honneur. Mais commençons par notre combat.

ENRIQUE.

Je puis à peine respirer. Quel parti prendre ?

MARGUERITE.

Allons, à vous, Monsieur.

ENRIQUE.

Arrêtez, je ne me sens pas.

MARGUERITE.

Que voulez-vous ?

ENRIQUE.

Vous ne vous battrez pas.

MARGUERITE

Vous perdez la raison, je crois, Enrique.

GASTON, *à Enrique*

On pourroit vous soupçonner de craindre le combat, pour vous autant que pour lui.

ENRIQUE.

Moi ! vous allez voir.

MARGUERITE.

Voyons donc.

ENRIQUE.

Non, vous dis-je, vous ne vous bat

trez ni pour moi, ni avec moi, ni d'aucune maniere

MARGUERITE.

Finissez.

GASTON.

Laissez-nous.

ENRIQUE.

Celui qui l'approchera, je lui passerai mon épée dans le cœur.

GASTON & DOM FERNAND.

C'est ce qu'il faut voir.

ENRIQUE *les chargeant, & se mettant devant Marguerite.*

Que ma juste colere fasse donc ce que n'a pu ma prudence. Mourez, cruels, qui osez...



SCENE XVII.

Les mêmes, ADOLPHE, FABIO, DES SOLDATS.

ADOLPHE.

C'eſt ici qu'ils ſont.

DOM FERNAND.

Voilà du monde.

ADOLPHE.

Arrêtez, Meſſieurs. (*On les entoure.*)

FABIO.

J'ai eu bon nez à ce qu'il paroît.

ADOLPHE.

J'ai ordre de vous arrêter, Enrique.

GASTON & DOM FERNAND.

On ne l'arrêtera pas ſans nous arrêter auſſi.

ADOLPHE.

Madame, n'a déſigné que lui;

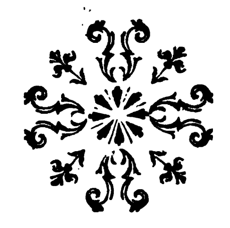
mais vous êtes les maîtres de le suivre.

GASTON.

Marchons donc.

ENRIQUE.

Voilà le dernier trait que me gardoit la fortune.





TROISIEME JOURNÉE.

Le théatre repréſente le Palais de Mathilde.



SCENE PREMIERE.

MATHILDE *& ſa ſuite*, ADOLPHE, ENRIQUE, MARGUERITE, GASTON, DOM FERNAND,

ADOLPHE.

VOICI Enrique, Madame.

MARGUERITE.

Et vous voyez avec lui d'autres coupables qui ne ſont pas moins dignes que lui de votre reſſentiment.

GASTON.

Nous ſommes les complices de ſon crime, nous devons en partager le châtiment.

DOM FERNAND.

Si nous ſommes tous également coupables, au-moins ce n'eſt pas envers vous.

MATHILDE.

Enrique, ni vous, ni vos généreux ennemis n'avez à craindre de ma part une trop grande ſévérité; ſi je me ſuis oppoſée à votre combat, c'eſt parce que j'en redoutois les ſuites par eſtime pour chacun de vous, & il eſt triſte pour moi-même que des Princes qui ont honoré ma cour de leur préſence, & qui devroient n'y porter que de la joie, ſoient les premiers à la troubler par des événemens de ce genre. Dès affaires m'appellent à mon conſeil: Princes, donnez moi votre parole de ne pas attaquer Enrique & ſon illuſtre ſecond, avant que j'aie pu chercher un moyen pour terminer vos différends.

GASTON & DOM FERNAND.

Vos bontés ſont pour nous des ordres ſouverains.

MATHILDE.

Suivez-moi donc tous.

Ils s'en vont avec Mathilde, Marguerite arrête Enrique.

SCENE II.

MARGUERITE, ENRIQUE.

MARGUERITE.

Un mot Enrique. (*A part.*) Essayons encore d'attendrir cet ingrat avant que d'en venir contre lui aux dernieres extrémités.

ENRIQUE.

Eh bien ! Madame, êtes-vous lasse de me persécuter, & d'exposer mon honneur au mépris public. Quelles sont vos intentions? que prétendez-vous encore ?

MARGUERITE.

Ecoutez-moi, cher & cruel objet de l'amour le plus tendre, trop inflexible époux.... Vous détournez les yeux. Ce nom vous choque. Hélas! en le comparant à l'état où je me trouve, il ne m'afflige pas moins que vous. Qu'ai-je fait cependant pour mériter qu'il vous devînt si odieux ? mon seul crime a été de vous aimer. Cet amour funeste m'a chassée de ma patrie. Il m'a coûté ma

ma gloire, il me coûtera bientôt la vie. Car enfin que deviendrai-je ? à quel sort puis-je m'attendre. L'Infant d'Aragon est prêt d'arriver. Il faudra quitter son nom sous lequel j'ai osé me cacher, & que dira-t-on de moi alors ? mon désespoir préviendra ce moment fatal. Si votre impitoyable rigueur s'obstine à me refuser enfin l'éclaircissement que je souhaite, si vous persistez à me croire coupable malgré les preuves que je puis vous donner de mon innocence ; tremblez des excès où je puis me porter. Comme rien n'a jamais égalé mon infortune, rien n'égalera non plus les travers auxquels je me livrerai pour en accélérer la fin.

ENRIQUE.

Laissez-moi, perfide. Si vos larmes & votre beauté réveillent ma tendresse, songez qu'elles raniment aussi ma fureur. Oui, j'ai juré de vous épouser, mais votre inconstance m'a dégagé de mes sermens. Je ne puis me rappeller ce que je vous ai promis sans me souvènir de l'affront que vous m'avez fait : laissez-moi. Ce qui peut nous arriver de plus heureux à tous deux, c'est de ne nous plus voir. Adieu.

MARGUERITE.

Eſt-ce là ta réſolution ?

ENRIQUE.

Je n'en aurai jamais d'autre.

MARGUERITE *en mettant l'épée à la main.*

Défens-toi donc, ingrat, tu vas voir qu'une femme eſt capable de punir un traître qui l'outrage.

ENRIQUE.

Ciel ! que faites-vous ?

MARGUERITE.

Je t'arracherai ce cœur que la compaſſion n'a pu toucher : defens-toi, te dis-je, où je vais te percer ſans ſcrupule.

ENRIQUE.

Mais examinez....

MARGUERITE.

Je n'examine rien.

ENRIQUE

Je me défendrai donc, mais c'eſt moins pour ſauver ma vie que pour épargner la vôtre.

❋

SCENE III.

MARGUERITE, ENRIQUE, MATHILDE, GASTON, DOM FERNAND, ADOLPHE, DES SOLDATS.

ADOLPHE.

ENCORE des épées. Vîte, c'eſt ici.

GASTON.

Que vois-je ! arrêtez, Enrique.

DOM FERNAND.

Infant, modérez-vous.

MATHILDE.

Quoi Prince ! ici même, ſous mes yeux !

MARGUERITE.

Grande Princeſſe, & vous illuſtres Princes qui m'écoutez, ſoyez témoins de la déclaration que je fais ici devant vous. J'accuſe Enrique de trahiſon & de lâcheté. Je veux bien oublier qui je ſuis pour lui en offrir la preuve, les armes à la main.

ENRIQUE.

Je ſuis perdu.

MARGUERITE.

Il m'a manqué de parole. Suivant toutes les loix, c'eſt une cauſe ſuffiſante de duel. Je vous le demande, Comteſſe, & vous ſupplie de nous aſſigner le champ de bataille, comme vous ſeule en avez le droit en qualité de Souveraine de ces Provinces. Notre combat ſera public; je voudrois rendre l'univers entier témoin de ma vengeance & de ſa honte. (*Elle s'en va.*)

ENRIQUE.

Arrêtez, écoutez-moi.

DOM FERNAND.

Que voulez-vous lui dire? je ſuis ſon parent, je ſuis obligé de lui ſervir de parain dans le combat: je recevrai pour lui tout ce que vous avez à lui faire parvenir.

ENRIQUE.

Je ne puis parler qu'à lui.

DOM FERNAND.

En ce cas je vous quitte, & vais le trouver pour lui offrir mes ſervices.

GASTON.

Puiſque vous reſtez ſeul, Enrique, c'eſt à moi à vous ſervir de parain & je m'en charge avec joie. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

MATHILDE, ENRIQUE.

ENRIQUE.

J'EMBRASSE vos genoux, Madame ; si j'ai acquis quelques droits à votre reconnoissance par les services que j'ai eu le bonheur de rendre à votre illustre maison, pour toute récompense, je ne demande.... Que vais-je dire ? ô Ciel !.... que d'être dispensé de combattre contre le Prince d'Aragon.

MATHILDE.

Mais, Enrique, pensez-vous bien à ce que vous dites ?

ENRIQUE.

Accordez-moi cette grace, Madame. Vous fremiriez pour moi, si vous saviez le péril que j'y cours.

MATHILDE.

Plus je vous écoute, moins je conçois ce que j'entends.

ENRIQUE.

Ah ! si vous pouviez lire dans mon

cœur, mes paroles ne vous paroîtroient pas si obscures.

MATHILDE.

Ce n'est point à moi à prononcer sur cette grande affaire; elle dépend de mon Conseil: mais Enrique, toute femme que je suis, je ne puis m'empêcher de vous rappeller à vous-même, & de vous dire que ce n'est pas ainsi qu'on se comporte dans de pareilles occasions. (*Elle s'en va.*)



SCENE V.

ENRIQUE, *seul.*

Ce n'est pas ainsi qu'on se comporte en de pareilles occasions! hélas! il n'est que trop vrai. Mai si jamais gentilhomme n'en a agi comme moi, jamais aussi il n'est arrivé à un gentilhomme une pareille aventure. Que je me batte, ou que je ne me batte pas, je n'en suis pas moins déshonoré. Accepter le duel contre une femme, est une lâcheté: le refuser, m'expose au mépris public: m'absenter est une

baſſeſſe. Il n'y a aucun moyen pour me tirer de l'affreuſe ſituation où je me trouve. Que t'ai-je fait! que t'ai-je fait, ô deſtin ennemi, pour me plonger dans de ſi horribles allarmes? Hélas! je n'ai pas même la triſte conſolation de pouvoir, parmi les maux qui m'accablent, me permettre un choix.



SCENE VI.

ENRIQUE, LOTAIRE.

ENRIQUE.

ENCORE ſi..... (*Appercevant Lotaire.*) Mais que vois-je?

LOTAIRE.

A peine remis de ma bleſſure, je me traîne ici ſur les pas de Marguerite pour la ſauver, ſi je le puis, du reſſentiment d'Enrique : mais où la trouver? Monſieur, pouvez-vous m'enſeigner.... Ah! Ciel! c'eſt lui.

ENRIQUE.

Surcroît d'embarras.

LOTAIRE.

C'eſt vous que je cherche, Enrique. Je vous dois compte de tout ce qui s'eſt paſſé dans cette nuit funeſte, où vous avez eu ſur moi un ſi cruel avantage. Vous m'en ferez raiſon tout-à-l'heure ; mais avant tout je veux juſtifier Marguerite. Puiſque vous l'avez avec vous, c'eſt pour l'épouſer ſans doute, & je ne puis ſouffrir que vous ayez contre elle le moindre ſoupçon, qui pourroit dans la ſuite empoiſonner ſa vie. Elle n'a jamais eu pour moi la moindre complaiſance. Si je ſuis entré dans ſon jardin, c'eſt à l'aide de ſa femme-de-chambre qui m'a procuré une échelle. Marguerite fut épouvantée en me voyant, & d'autant plus qu'elle vous attendoit, comme la ſuite me l'a fait connoître. Elle m'engagea à me cacher dans un cabinet qui devoit me dérober à votre vue. Vous ſavez le reſte, vous ſavez...

ENRIQUE.

Il ſuffit. Vous m'avez dit que vous veniez me demander raiſon de votre bleſſure : marchons.

LOTAIRE.

Je vous ſuis. (*On entend un tambour.*) Qu'eſt-ce que cela ?

ENRIQUE.

C'eſt quelque choſe que l'on publie.

LOTAIRE.

Le Palais eſt ouvert & le peuple s'y amaſſe en foule, pour lire un placard qui y eſt expoſé.

ENRIQUE.

Voyons ; tout ceci m'embarraſſe cruellement.

SCENE VII.

Les mêmes, MARGUERITE *dans le fond du théatre.*

MARGUERITE.

JE cherche Enrique. Voyons un peu ſi l'extrémité où il ſe trouve l'aura amené à quelque eſpoir de conciliation.

ENRIQUE, *après avoir lu.*

Ciel ! je ſuis perdu !

LOTAIRE.

Nous ne pouvons donc plus nous battre ?

ENRIQUE.

Comment donc ?

MARGUERITE.

Mais, ne vois je pas Lotaire ?

LOTAIRE.

Je vois que vous avez une affaire. Mon devoir eſt de vous y rendre tous les ſervices qui dépendront de moi ; ſi vous en revenez, nous vuiderons la mienne.

ENRIQUE.

Non, non, vous avez ma parole. Un Gentilhomme qui a accepté un combat ne peut pas le différer pour un autre, & c'eſt à vous que je donne la préférence.

MARGUERITE.

Puiſque je ſuis aſſez heureuſe pour retrouver ce témoin irréprochable de mon innocence que je croyois mort, il faut l'obliger à déſabuſer Enrique. C'eſt vous que je cherche, Enrique.

ENRIQUE.

Cruelle !... Mais diſſimulons. Que me veut votre Alteſſe.

LOTAIRE.

Son Alteſſe !

SCENE VIII.

Les mêmes, GASTON, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

INFANT, je vous cherche...

GASTON.

Enrique, tout est prêt.

DOM FERNAND.

Le Conseil vous permet de vous battre.

GASTON.

Ainsi, c'est à nous à convenir ensemble de l'heure & des armes.

ENRIQUE.

Elles me sont indifférentes; mais comme le plutôt vaut le mieux, ce sera ce matin même si le Prince le veut. Quant aux armes, nous n'aurons que celles qui conviennent à des Gentilhommes, l'épée; j'en ai deux parfaitement égales, dont je laisse le choix à mon adversaire.

GASTON & DOM FERNAND.

Allons donc tous.

ENRIQUE, *à part.*

Il m'eſt heureuſement venu une idée qui me tirera d'embarras.

SCENE IX.

LOTAIRE, *ſeul.*

UN Prince! un Infant! une Alteſſe! voilà bien de la grandeur; mais je m'y perds. J'ai certainement vu là Marguerite déguiſée. Cependant, ſi c'eſt elle, comment Enrique peut-il ne pas la reconnoître? Comment conſent-il à ſe battre avec elle? Comment ſouffre-t-il qu'on l'appelle l'Infant devant lui? Il y a ſûrement ici quelque myſtere que je ne puis pénétrer; mais peut être auſſi n'eſt-ce pas elle. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on auroit vu une auſſi étonnante reſſemblance. Si c'étoit elle, Enrique n'eſt pas aſſez lâche pour tirer l'épée... Mais ſi ce n'étoit pas elle auſſi... Attendons l'événement, je ſuis cu-

rieux d'en voir le ſuccès. Si c'eſt elle il n'y a rien à craindre, & toute mon impatience eſt de ſavoir comment Enrique ſe tirera d'affaire.

SCENE X.

LOTAIRE, LAURETTE; ENRIQUE, *dans le fond.*

ENRIQUE.

Je vois Laurette tourner de ce côté, voyons ſi elle parlera à Lotaire.

LAURETTE.

Ah! Monſieur, prenez pitié d'une infortunée.

LOTAIRE.

Quoi! c'eſt toi, ma pauvre Laurette? Et dans quel équipage!

LAURETTE.

Je me jette à vos genoux, ma vie dépend de vous ſeul. Si Enrique ou ma maîtreſſe ſavoient jamais que c'eſt moi qui vous ai fait entrer la nuit dans le jardin, non-ſeulement ſans

que Marguerite le fût, mais même ſans qu'elle en eût le moindre ſoupçon, tout mon ſang ne ſuffiroit pas pour ſatisfaire leur fureur. Vous êtes Gentilhomme, Lotaire, je compte que vous ne ferez rien d'indigne d'un Gentilhomme, & qu'une malheureuſe fille qui vous a obligée n'en portera pas la peine. Adieu. (*Elle s'en va.*)

LOTAIRE, *en la ſuivant.*

Laurette, un moment. N'as-tu rien de plus à me dire?

ENRIQUE.

Heureux aveu qui commence à me faire connoître la vertu de Marguerite & ſon innocence. Allons, tâchons de m'en aſſurer complettement, & finiſſons enfin cette journée. (*Il s'en va.*)



SCENE XI.

DOM FADRIQUE D'ARAGON, RICHARD.

DOM FADRIQUE.

ENFIN, me voici dans cette célebre ville de Bruxelles, où je desire d'être depuis si long-tems : quoique mon équipage ne soit pas arrivé, je n'y serai pas moins bien reçu.

RICHARD.

Ma foi, je crois qu'on vous y attend & qu'on vous croyoit perdu. Tenez, voilà une affiche qui porte votre nom, c'est peut-être pour apprendre de vos nouvelles.

DOM FADRIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

RICHARD, *qui a lu.*

Mais cela passe la raillerie.

DOM FADRIQUE *s'approche de l'affiche & lit.*

» Dom Fadrique d'Aragon, Infant
» d'Aragon, Seigneur de Cardonne,

» Grand-Maître de Saint-Jacques, sous » l'autorité du Conseil Souverain de » cette province, & en présence de » la Sérénissime Princesse, Madame » Jeanne Mathilde, Comtesse Palati- » ne de Bourgogne, de Flandre, &c. » soutiendra à Enrique de Lorraine, » Comte de Clermont, le jour & l'heu- » re de cette année qu'il voudra choi- » sir, que lui Comte de Lorraine est » un menteur, qui a trompé lui Dom » Fadrique & lui a manqué de paro- » le, & pour que tout l'univers soit » instruit... «. C'est assez lire. Voilà une grande impudence; prendre ainsi mon nom publiquement! Que dis-tu de ceci, Richard?

RICHARD.

Pardieu, Monseigneur, je ne dis rien. Vous voyez ce qui en est.

DOM FADRIQUE.

Je sais ce que j'ai à faire. Je me trouverai sur le champ de bataille, & là, en prenant à partie & l'affronteur & l'affronté, je ferai connoître que de me voler mon nom, n'est pas une entreprise légere.

SCENE XII.

Le théatre change ; il représente une grande place au milieu & une tente superbe, où sont assises, sur des gradins, Mathilde & toutes les femmes de sa Cour. Aux deux côtés sont deux tentes plus basses, où l'on apperçoit d'un côté Marguerite, & de l'autre Enrique, chacun avec son parrain. Adolphe, en qualité de juge du camp, est assis aux pieds de Mathilde. Lotaire & Dom Fadrique se glissent en dedans de la barriere. Les trompettes sonnent un appel.

DOM FERNAND, *à Marguerite.*

C'EST à vous à sortir.

MARGUERITE, *à part.*

Allons, voici l'instant décisif. Je serai bientôt morte ou vengée. Je recouvrerai mon honneur, ou je perdrai la vie.

(*Les trompettes ſonnent un ſecond appel.*)

GASTON, *à Enrique.*

C'eſt à vous.

ENRIQUE.

Paroiſſons donc puiſqu'il le faut, & faiſons uſage de notre derniere reſſource, pour éluder une ſi cruelle néceſſité.

LOTAIRE.

Je ſortirai bientôt d'incertitude.

ADOLPHE.

Dom Fadrique d'Aragon ...

DOM FADRIQUE.

Le voici, le vrai Dom Fadrique: Je viens ici réclamer & défendre mon nom contre l'impoſteur qui oſe l'uſurper.

MARGUERITE.

Quoi ! voilà l'Infant ! que vais-je devenir ?

DOM FADRIQUE.

Auguſte Mathilde, le premier objet qui a frappé mes yeux en entrant dans vos Etats, c'eſt un placard où j'ai vu mon nom compromis. Je ne demande point juſtice de cet attentat, mais je vais la faire. Je ſuis ſeul le

véritable Dom Fadrique d'Aragon. Puiſque c'eſt à lui que le champ a été accordé, je vais d'abord me battre contre Enrique pour prouver que je ne ſuis pas indigne de ce nom illuſtre. Enſuite, je punirai le téméraire qui n'a pas tremblé de ſe l'approprier. Il faut que ce ſoit un lâche bien mépriſable. Quiconque porte un titre honnête, ne vole point ceux des autres.

ENRIQUE, *à part.*

Voilà d'autres difficultés auxquelles je ne vois point de remede.

LOTAIRE, *à part.*

A quoi me décider entre elle, lui & Enrique?

DOM FERNAND.

Voilà donc deux Infans d'Aragon: j'ai promis de ſervir le véritable; mais à quoi le reconnoître?

ADOLPHE.

Il faut terminer tout ceci. Voilà une aventure telle qu'il n'en eſt peut-être jamais arrivée depuis l'inſtitution de la Chevalerie. Qui de vous eſt Dom Fadrique?

MARGUERITE & DOM FADRIQUE.

Moi.

ADOLPHE.

Je n'en ſuis pas plus inſtruit.

DOM FADRIQUE.

Qui donc peut être ce jeune téméraire ? J'ai quelque idée que ſes traits ne me ſont pas inconnus. Enfin, je ſuis le vrai Dom Fadrique. Quiconque oſera ou ſoutenir le contraire ou refuſer de me croire, aura tout à l'heure affaire à moi. (*Il met l'épée à la main.*)

ADOLPHE.

Arrêtez.

DOM FERNAND.

Celui-ci me paroît avoir raiſon. C'eſt à lui que mon ſecours eſt dû.

LOTAIRE.

Quoi ! deux contre un ! (*A part.*) Je vais la défendre, puiſqu'elle eſt ſeule. (*Il ſe range auprès de Marguerite.*)

ENRIQUE.

Qui vous dit de vous mêler dans tout ceci ? N'eſt-ce pas à moi à le ſoutenir quand on l'attaque ?

GASTON.

Pour moi je défendrai Enrique, dans tous les cas possibles.

MARGUERITE, *à Lotaire.*

Et qui demande votre secours, à vous ? Sachez que chaque moment où je differe à vous arracher la vie, paroît un siecle à mon cœur irrité. Laissez-moi.

ADOLPHE.

Qu'on se taise. Sachez tous que celui qui osera faire un pas avant que la Princesse ait prononcé, sera traité comme coupable de leze-majesté.

DOM FADRIQUE.

Je mourrai mille fois plutôt que de souffrir que personne s'attribue mon nom & en profite à mes yeux pour se battre.

ADOLPHE.

Silence, encore une fois. Je vais de l'autorité de la Comtesse, vous concilier tous.

Tous ensemble.

Comment !

ADOLPHE.

C'est aux personnes plutôt qu'aux

noms, que le champ a été accordé. Or, ſur les perſonnes il n'y a pas d'incertitude : Enrique eſt défié ; voilà celui qui le défie. Qu'ils ſe battent, & le ſurvivant aura affaire, s'il le juge à propos, avec ce troiſieme Gentilhomme. Allons, qu'on ne replique pas, la ſentence eſt ſans appel.

DOM FERNAND.

En ce cas je ſuis lié par ma parole envers le premier Dom Fadrique ; mais celui des deux qui ſera le véritable, peut être ſûr du zele avec lequel je contribuerai à le venger de l'autre.

DOM FADRIQUE.

Puiſqu'il n'y a point d'appel, je veux donc bien attendre l'iſſue de ce premier combat ; mais le vainqueur ne jouira pas long-tems de ſon avantage.

ENRIQUE, *à part.*

Me voilà revenu au point que je redoutois.

LOTAIRE, *à part.*

Voyons donc ce que va faire Enrique.

ADOLPHE, *à Enrique*

Allons, choiſiſſez les armes, vous

en avez le droit, comme j'ai celui de les visiter.

ENRIQUE.

(*A part.*) Il n'y a plus à balancer. Usons de stratagême. (*Haut.*) Messieurs, il me semble que des Chevaliers qui se présentent au combat couverts de fer, rendent plus leur valeur suspecte qu'ils n'assurent leur personne. Je ne veux point de ces remparts plus favorables à la lâcheté qu'au courage, & afin qu'il n'y ait aucune espece de soupçons, je demande que le combat se fasse nud en chemise, avec une simple épée.

DOM FERNAND.

Voilà un beau trait.

GASTON.

Cette demande est d'un homme de cœur.

MARGUERITE, *à part.*

Ah! malheureuse! que vais-je faire? Moi! me battre nue!

LOTAIRE, *à part.*

Voilà la défaite la plus adroite qu'il soit possible d'imaginer.

DOM FERNAND, *à Marguerite.*

Allons, venez vous déshabiller.

MARGUERITE.

Moi! me déshabiller!

ADOLPHE.

Vous balancez.

MARGUERITE.

Où me ſuis-je précipitée?

ADOLPHE.

Eh bien, êtes-vous décidé?

MARGUERITE.

Mais, il me ſemble qu'il n'y a que des barbares, de vils gladiateurs, ou des bêtes féroces, qui puiſſent ſe battre en cet état; mais nous...

ADOLPHE.

Tout cela eſt fort bien; mais vous n'avez pas le choix, il appartient à celui qui eſt défié.

MARGUERITE.

Je ne puis.

DOM FERNAND.

Vive-dieu; tant de lenteur reſſemble bien à de la crainte.

LOTAIRE, *à part.*

Elle eſt terriblement embarraſſée.

MARGUERITE.

Mais ne peut-on pas changer cet arrêt?

ADOLPHE.

On ne le peut.

MARGUERITE.

Eh! bien, puisqu'il faut que ma honte & ma confusion deviennent publiques, jouis de ton triomphe, cruel! vois mes yeux noyés de larmes, & Marguerite à tes genoux confesser sa défaite.

ENRIQUE.

Vous pleurez!

DOM FERNAND.

Le lâche est indigne des soins que j'ai pris pour lui.

DOM FADRIQUE.

Imposteur, je puis à présent te punir.

ADOLPHE.

Il va recevoir le châtiment de ses calomnies.

LOTAIRE, *s'avançant auprès d'elle.*

Je saurai l'arracher de vos mains.

ENRIQUE.

Arrêtez, je vais vous éclaircir & vous ſatisfaire tous.

Tous.

De quelle maniere?

ENRIQUE.

La voici. (*Il donne la main à Marguerite & l'embraſſe.*) Je ne trahis point votre ſecret, mais publiez-le vous-même, vous voyez qu'il le faut.

MARGUERITE.

Que Lotaire commence donc par me rendre juſtice.

ENRIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin: ſi je ne vous ſavois innocente, vous offrirois-je ma main comme je l'ai fait?

LES PRINCES.

Mais, que ſignifie donc tout ceci?

ENRIQUE.

Mon adverſaire pleure; je lui donne la main & je reçois la ſienne. A ſa blancheur, à ſa beauté, ne devinez-vous pas que c'eſt un ennemi, par lequel on peut être inſulté ſans honte?

LOTAIRE.

C'eſt donc à moi à vous apprendre que le jeune homme que vous voyez eſt une femme & la femme de Enrique de Lorraine. Je lui voue mon ſecours.

DOM FADRIQUE.

Cela ſuffit. Je me rappelle à préſent ſes traits. Je ſais qui elle eſt, & je ne puis que la prier d'agréer mes reſpects.

MATHILDE, *en ſe levant.*

Je ne puis que féliciter Enrique de cet heureux dénouement, & j'en ſuis ravie pour moi-même. Allons, oublions dans les divertiſſemens les inquiétudes que ce jour nous a données.

FIN.

LE FOU INCOMMODE;

En Espagnol,

UN BOBO HAZE CIENTO;

COMÉDIE

De Dom ANTONIO DE SOLIS.

PERSONNAGES.

Dom Louis.

Dom Diégo, *frere de Dona Aña.*

Dom Cosme, *frere de Dona Isabelle.*

Dona Aña, *sœur de Dom Diégo.*

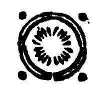
Dona Isabelle, *sœur de Dom Cosme.*

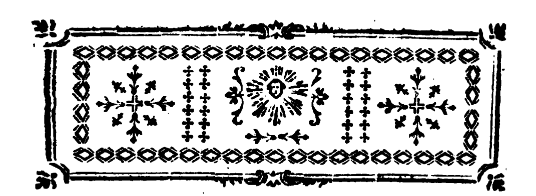
Martin, *Valet de Dom Louis.*

Petit-Jean, *Valet de Dom Cosme.*

Laurette, *Suivante de Dona Aña.*

Inès, *Suivante d'Isabelle.*





LE FOU INCOMMODE.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, MARTIN.

DOM LOUIS.

LAURETTE étoit avec elle, autant que j'en ai pu juger ſous le voile.

MARTIN.

Laurette ! vous vous moquez.

DOM LOUIS.

Point du tout. Je me ſuis même promis que tu me la ferois connoî-

tre, & j'étois fort pressé de te revoir pour être instruit de ce que tu sais.

MARTIN.

J'en ai conté à Laurette pendant quelque tems, mais elle a depuis changé de maison, & je ne sais à présent où elle est, ni même si elle ne m'a pas oublié depuis que je ne la vois plus. Si c'est elle qui accompagne votre belle inconnue, en deux minutes je serai informé de tout. Elle a donc fait une bien vive impression sur vous ?

DOM LOUIS.

Ah ! Martin ! c'est ce qu'on peut imaginer de plus charmant ! voilà quatre jours que je la vois tous les soirs, & j'en suis de plus en plus enchanté. Elle m'a donné rendez-vous ici aujourd'hui ; mais l'accident d'hier ne l'en détournera-t-il pas ?

MARTIN.

Quel accident !

DOM LOUIS.

J'étois à parler avec Dona Isabelle à sa fenêtre, quand mon adorable inconnue a passé. Elle m'a pris par le bras d'une maniere toute engageante,

& m'a emmené avec elle, ſans que je fiſſe, comme tu peux croire, beaucoup de réſiſtance. Je m'entretenois avec elle, lorſque deux hommes, enveloppés dans leurs manteaux, ſont venus l'examiner de ſi près, que je n'ai pu m'empêcher de leur dire de s'éloigner. Pour toute réponſe, ils ont mis l'épée à la main & moi auſſi. Cela a fait du bruit, du monde eſt venu, ils ſe ſont ſauvés, & je n'ai plus revu la beauté qui m'a inſpiré tant d'amour; mais je veux l'attendre ici dans l'eſpérance qu'elle y pourra venir.

MARTIN.

Voilà donc la pauvre Iſabelle oubliée ſans retour. Elle vous aime pourtant bien tendrement.

DOM LOUIS.

Il eſt vrai.

MARTIN.

Elle a de la beauté.

DOM LOUIS.

Je l'avoue.

MARTIN.

Elle a trois mille bons ducats de

rente, & le double au moins en esprit, en graces.

DOM LOUIS.

Je conviens de tout cela.

MARTIN.

Et vous l'abandonnez, pour qui? Pour une inconnue que vous n'avez encore vue que deux ou trois fois.

DOM LOUIS.

Que veux-tu que je fasse? Dom Diégo, mon ami, est amoureux d'Isabelle.

MARTIN.

Celui-là est bon: & ne l'étiez-vous pas avant lui, vous?

DOM LOUIS.

Mais il ignoroit ma passion quand il s'est livré à la sienne; il m'en a depuis fait confidence & je ne lui ai rien opposé. Après tout, quand, pour me détacher d'Isabelle, il n'y auroit que l'extravagance de son frere, c'en seroit assez.

MARTIN.

J'avoue que c'est un étrange faquin, que ce Dom Cosme, un fanfaron qui parle toujours de pourfendre les gens, & qui fuit à la vue d'une

épée ; à qui ſon opulence donne un orgueil inſupportable, & qui n'a que de mauvaiſes qualités.

DOM LOUIS.

Eh! bien, ſeroit-il décent que j'épouſaſſe la ſœur d'un fou comme celui-là ?

MARTIN.

Eh! oui, ſans doute. On peut très-bien faire ſon beau-frere d'un homme dont on ne voudroit pas pour ami.

DOM LOUIS.

Paix. Il me ſemble que j'apperçois Dom Diégo qui vient ici avec des femmes.

MARTIN.

Si c'étoit la belle inconnue qui vous cherchât ?

DOM LOUIS.

Elle m'a promis de ſe rendre ici, ce pourroit être elle.



SCENE II.

ISABELLE, INÈS, *voilées*; DOM LOUIS, DOM DIÉGO, MARTIN.

DOM DIÉGO.

Dom Louis, un mot.

DOM LOUIS.

Je vous écoute. (*Dom Diégo lui parle bas.*)

INÈS.

Savez-vous qu'il y a bien de la hardiesse dans ce que nous faisons. Quoi! sur la foi de votre voile, vous osez prier Dom Diégo de vous mener à Dom Louis? Vous le forcez de vous indiquer lui-même son rival.

ISABELLE.

Il ne pourra me reconnoître. J'ai soin de déguiser ma voix, & il faut absolument que je sache qui est cette femme qui est venue arracher Dom Louis de ma fenêtre.

DOM DIÉGO.

Elles ſe ſont adreſſées à moi pour ſavoir où elles pourroient vous trouver, & je les ai conduites ici.

DOM LOUIS.

C'eſt la Dame du parc, celle dont je vous ai parlé.

DOM DIÉGO.

Entretenez-vous avec elle ; je vais veiller pour qu'on ne puiſſe vous ſurprendre.

DOM LOUIS.

Je vous en ſerai bien obligé.

DOM DIÉGO.

Que je ſerois heureux ſi Iſabelle vouloit vous expoſer à me rendre le même ſervice.

DOM LOUIS, *à Iſabelle.*

Adorable beauté, pour qui tout ſoupire ici, & ſoupire en vain...

ISABELLE.

Il ne m'a pas reconnu.

DOM LOUIS.

Ne me ferez-vous point la grace de lever enfin ce voile envieux ? Du moment que je vous ai vue au parc...

ISABELLE, *bas.*

Au parc ! l'infidele me trompe ; il croit parler à une autre.

DOM LOUIS.

De ce moment je vous ai donné mon cœur.

ISABELLE.

Il faut que je me découvre, nous verrons un peu quelle excuse il pourra me donner. (*Comme elle veut lever son voile, Inès l'arrête.*) Que veux-tu ?

INÈS.

Prenez garde, le voilà.

ISABELLE.

Suis-moi sans faire semblant de rien.

INÈS.

Oui, retirons nous ; car si cet imbécille nous apperçoit, il s'acharnera à nous suivre précisément parce que ce sera une impertinence.

DOM LOUIS.

Où allez-vous ?

ISABELLE, *à Inès.*

Dis-lui de rester ici.

DOM LOUIS.

Vous ne répondez pas.

INÈS.

N'allez pas plus loin, Dom Louis. Il eſt de la plus grande conſéquence que.... Le voilà. Adieu. (*Elles s'en vont.*)



SCENE III.

DOM LOUIS, DOM DIÉGO, DOM COSME.

DOM LOUIS.

QU'EST-CE que cela veut dire?

DOM DIÉGO.

Je n'y comprends rien; mais j'apperçois Dom Coſme, c'eſt ſûrement lui de qui elles ont craint d'être apperçues.

DOM LOUIS.

Il faut que je ſache à quoi m'en tenir. Faites-moi le plaiſir de l'arrêter ici, tandis que je vais les ſuivre.

DOM DIÉGO.

Ce feroit lui donner plus d'envie de les rejoindre. Il fait que je fers fa fœur Ifabelle, & il eft encore plus jaloux qu'extravagant.

DOM LOUIS.

Allons-nous-en donc tous deux.

DOM COSME.

Arrêtez un inftant.

DOM LOUIS.

Voilà mon refte, je ne puis l'éviter. Dom Diégo, mon ami, puis-je vous fupplier de tâcher d'arrêter cette Dame quelques minutes. Votre maifon eft ici près, & votre appartement très-folitaire. Voyez fi vous pourriez l'engager à y entrer un inftant pour m'attendre.

DOM DIÉGO.

Je vais effayer. Cependant mon appartement...

DOM LOUIS.

Je fens toute la grandeur du fervice que vous me rendrez.

DOM DIÉGO.

Si je réuffis, voilà la clef. J'ai un paffe-partout qui m'en tiendra lieu.

Vous vous y rendrez quand vous pourrez ; mais il ne me ſera pas poſſible de vous y attendre, parce que j'ai une affaire qui exige ma préſence.

DOM LOUIS.

Ne vous gênez point. Adieu.

SCENE IV.

DOM LOUIS, DOM COSME, PETIT-JEAN.

DOM COSME.

EH ! Dom Louis, quel ſecret aviez-vous donc-là avec Dom Diégo ?

DOM LOUIS.

Voilà une belle queſtion. Eſt-il poſſible que vous ne prendrez jamais le ton des honnêtes gens ?

DOM COSME.

Dom Louis, bride en main, s'il vous plaît. Le livre de la civilité dit, en propres termes, chapitre 4, que c'eſt une impoliteſſe que de parler bas. . .

DOM LOUIS.

Oh ! si le livre de la civilité le dit, je ne le ferai plus.

DOM COSME.

Et si vous & Dom Diégo retombez encore dans cette faute, je saurai...

DOM LOUIS.

Que saurez-vous ?

DOM COSME.

Comment ! ce que je saurai ! vous couper les oreilles, par-dieu

DOM LOUIS.

A nous deux !

DOM COSME.

Et à cinquante autres avec.

DOM LOUIS.

Vous êtes un homme d'expédition.

DOM COSME.

Petit-Jean, eh ! suis-je bien là ?

PETIT-JEAN.

On ne peut pas mieux. Vous menacez, on ne vous répond pas, & c'est très-bien fait.

DOM COSME.

J'ai du courage, oui ; mais il suffit, Dom Louis. J'ai quelque chose à vous

confier. J'ai eu une affaire ſur laquelle il faut que je vous conſulte.

DOM LOUIS.

Il ne manquoit plus que cela.

MARTIN.

Voilà une bonne aventure.

DOM COSME.

Comme je vous l'ai déja dit, mon cher Dom Louis, je ſuis amoureux à la folie. Me ſuivez-vous?

DOM LOUIS.

A merveille. (*A part.*) Cela eſt fort intéreſſant.

DOM COSME.

L'objet de ma paſſion y répond de même. Je lui en ai déja fait l'aveu en perſonne, & ce n'eſt pas encore là la plus grande preuve d'attachement que je lui ai donnée.

DOM LOUIS.

Oh! oh! qu'avez-vous donc fait?

DOM COSME.

Comment! morbleu! j'ai tiré l'épée pour elle.

DOM LOUIS.

Voilà le fin de l'amour. C'en eſt le dernier degré.

DOM COSME.

Vers le ſoir : je me ſuis promené du côté de la maiſon de ma belle inhumaine. Je l'ai vue qui ſortoit voilée ; vous m'entendez ?

DOM LOUIS.

On ne peut pas mieux.

DOM COSME.

Je l'ai ſuivie juſques auprès de chez moi.... Vous ne m'écoutez pas ?

DOM LOUIS.

Si fait, vraiment, je ne perds pas un mot.

DOM COSME.

Il y avoit là un homme de ſa connoiſſance ; car elle l'a tout d'un coup pris par le bras & l'a emmené avec la plus grande vîteſſe

DOM LOUIS, *à part.*

Qu'entends-je ? C'eſt avec ce fou que j'ai mis l'épée à la main, & c'eſt ſa maîtreſſe qui ſort d'ici. Qui l'auroit jamais deviné d'une ſi jolie femme ?

DOM COSME.

Moi, témoin de tout cela, j'ai bravement dégaîné, & je ſuis tombé

comme la foudre sur mon homme.

DOM LOUIS.

L'avez-vous reconnu ?

DOM COSME.

Non, il se cachoit trop bien ; mais ce que je sais de lui, c'est que c'est un grand poltron. Ah ! ah ! ah !

DOM LOUIS.

Comment poltron !

DOM COSME.

Oh ! si poltron, que c'est une honte de le dire.

DOM LOUIS.

Quoi ! s'est-il battu en traître ? Avoit-il du monde avec lui ?

DOM COSME.

Non, il étoit seul.

DOM LOUIS.

Et vous ?

DOM COSME.

J'avois Petit-Jean avec moi.

DOM LOUIS.

Eh ! bien, vous étiez donc deux contre lui ? Il me semble que s'il y

a de la poltronnerie, ce n'eſt point de ſa part.

DOM COSME.

Il y a de la mal-adreſſe, au moins.

DOM LOUIS.

En quoi ?

DOM COSME.

En quoi ! pouvez-vous le demander, vous le phénix des eſprits dé icats & pénétrans. Il avoit avec lui la Dame aux pieds de laquelle je mets toutes mes facultés. S'il avoit profité de ce moment d'aliénation, d'extaſe de ma part, ne pouvoit-il pas me caſſer la tête ſans le moindre péril ?

DOM LOUIS.

Vous avez raiſon.

DOM COSME.

Vous riez, je crois.

DOM LOUIS.

Moi ! non en vérité.

DOM COSME.

Savez-vous bien, mon petit ami, qu'on ne rit pas ainſi à mon nez, impunément ? Adieu.

DOM LOUIS.

Où allez vous ?

DOM COSME.

Je me retire par compaſſion pour vous.

DOM LOUIS.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

DOM COSME.

Oui, ſi je reſtois, je ſuis méchant, & vous pourriez vous en trouver mal. Rendez graces à mon courage, qui me porte à la retraite.

SCENE V.

DOM LOUIS, MARTIN.

MARTIN.

Nous voilà bien.

DOM LOUIS.

Tu as tout entendu.

MARTIN.

Oui, & j'en ai bien ri auſſi. Il faut avouer que la Dame du parc eſt une belle trouvaille. Vous ne voulez pas

de cet extravagant pour beau-frere; & il se trouve être votre rival, & rival favorisé.

DOM LOUIS.

Si Dom Diégo a pu la faire entrer chez lui, je vais être instruit de tout. Va-t-en par là, toi, & prends garde que Dom Cosme ne m'examine; pour moi je sors par ici & je reviens dans un moment.

SCENE VI.

Le théatre change; il représente l'appartement de Dom Diégo. Il en ouvre la porte & y fait entrer Inès.

DOM DIÉGO, ISABELLE, INÈS.

DOM DIÉGO.

VOILA mon appartement, Madame. (*A part.*) Je n'ai jamais vu de femme aussi silentieuse. Elle ne parle que par signes. Il n'a pourtant pas fallu la prier beaucoup pour la déterminer à venir ici. (*Haut.*) Souhaitez-vous que

que je ferme la porte? (*Elle fait signe que oui.*) Bon, je vais la fermer. Adieu donc. (*A part.*) Je vais voir si je serai assez heureux pour trouver Isabelle à la promenade. Dom Louis a sa clef. Il va venir tout-à-l'heure. Je ne sais; cette femme-ci m'a l'air d'une friponne qui veut se donner pour quelque chose de conséquence: mais Dom Louis est un homme d'esprit, il saura bien l'apprécier. (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

ISABELLE, INÈS.

INÈS.

Nous voilà bien, Madame. Savez-vous que tout ceci a l'air d'une aventure de comédie? Un de vos amans vous prête sa maison pour y voir son rival.

ISABELLE.

Je suis honteuse moi-même de me trouver ici; mais peut-on raisonner avec de la jalousie? Ce que m'a dit Dom Louis en me prenant pour

une autre, m'a mis hors de moi. Je me suis laissé conduire sans savoir si c'étoit ou par envie d'être instruite de sa perfidie, ou par crainte que Dom Diégo ne me reconnût en me suivant jusques chez moi. Je me suis trouvée entrée, avant même que d'être décidée si j'entrerois; mais je vais terminer tout ici. Je romprai avec l'ingrat qui me trompe. Dom Diégo est plus fidele & plus constant. Puisqu'il faut renoncer à mon amour, je sauverai du moins mon honneur.

INÈS.

Mais, Madame, il me vient une idée : si la nouvelle maîtresse de Dom Louis est, comme vous le soupçonnez, Dona Aña, oseroit-il venir vous parler dans l'appartement du frere de cette Dame ?

ISABELLE.

Tu ne connois ni sa hardiesse ni son indiscrétion. D'ailleurs, il me paroît que ce logement-ci est écarté de celui de Dona Aña.

INÈS.

Je ne sais, voilà une porte qui pourroit bien y communiquer; mais tenez, voilà qu'on l'ouvre.

ISABELLE.

Je ſuis perdue : que faire ?

INÈS.

Nous ne pouvons pas ſortir, le mieux eſt de nous cacher.

ISABELLE.

A la bonne heure. Couvre-toi bien.

INÈS.

Entrons dans ce cabinet, juſqu'à ce que nous ſachions de quoi il s'agit.

ISABELLE.

Tu as raiſon. (*Elles ſe cachent.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, INÈS *cachées & voilées*, DONA AÑA, LAURETTE, *avec leurs voiles, mais le viſage à découvert.*

DONA AÑA.

QUOIQUE je fuſſe prête à ſortir, je veux avant tout m'éclaircir de tout

cela. Ce que tu me dis n'est pas possible.

LAURETTE.

Je vous le répete : j'allois au parc pour faire vos excuses à Dom Louis, quand j'ai rencontré son valet. Je lui ai demandé où étoit son maître, il m'a assuré que je le trouverois dans l'appartement de votre frere, de Dom Diégo, en grande conférence avec ma maîtresse. J'en ai tremblé d'abord, craignant qu'il ne s'agît en effet de vous & qu'il ne vous eût reconnue; mais la suite de son discours m'a fait voir qu'il n'en étoit rien. Il faut que votre fripon d'amant ait un rendez-vous dans ce logis avec deux autres femmes, que Martin ne connoît pas. Il en a pour cet effet demandé la clef à votre frere, & il va y venir. Voilà les chiens d'hommes, & puis croyez à leurs sermens.

ISABELLE,

C'est Dona Aña.

INÈS, *bas*.

Si Dom Louis arrive en ce moment, ce sera une plaisante rencontre.

ISABELLE, *bas.*

Je n'en ſerois pas fâchée. Je verrois tout d'un coup ſi c'eſt pour elle qu'il me trahit.

INÈS, *bas.*

Je n'entends pas ce qu'elles ſe diſent.

DONA AÑA.

Il ne m'eſt pas ordinaire d'entrer ici. Il l'eſt encore moins pour moi d'eprouver des chagrins de cette nature, & je ne puis réſiſter à l'envie de vérifier tout ce que tu me dis. Je ſais que ſi, en effet, Dom Louis a tort, je ne ſerai pas moins mortifiée que lui, mais je veux en avoir le cœur net. On ouvre ; écoutons.

LAURETTE.

C'eſt lui-même ; voyons.



SCENE IX.

Les mêmes, DOM LOUIS, MARTIN. *Ils ferment la porte en dedans.*

MARTIN.

Doucement, Monsieur; la Laurette m'a juré sur son ame que sa maîtresse n'étoit pas sortie de la journée : ainsi ce n'est pas elle que nous avons trouvée.

DOM LOUIS.

Je le crois comme toi : si c'étoit elle... Mais si fait, parbleu, la voilà.

MARTIN.

Ah! ah! par ma foi, votre benet de rival n'est pas si sot.

DOM LOUIS.

Je ne sais où j'en suis.

DONA AÑA.

Il se trouble à ma vue.

ISABELLE, *bas.*

Ecoutons, Inès.

DOM LOUIS.

Je ne ſais que lui dire ; mais il faut lui parler. Madame...

DONA AÑA.

Quoi ! Dom Louis ! c'eſt vous ici !

DOM LOUIS.

Je ne me ſerois jamais attendu que votre rencontre pût m'embarraſſer.

DONA AÑA.

Bon ! quel embarras puis-je vous cauſer ?

ISABELLE, *bas.*

Ils ſe connoiſſent, Inès ; mes ſoupçons ne ſont que trop juſtes.

DOM LOUIS.

Mon embarras, Madame, vient du reproche que je me fais d'avoir adreſſé mes vœux à une divinité qui reçoit les offrandes de plus d'un adorateur.

DONA AÑA.

Ce propos eſt celui d'un homme qui ne ſait où il en eſt, ou à qui la tête a tourné. Je ne vous entends pas.

DOM LOUIS.

Vous allez m'entendre, Madame. Vous connoiſſez mon amour : cette

flamme vive & pure n'a pu se cacher : vous avez paru l'approuver d'abord, & le Ciel m'est témoin de la sincérité avec laquelle je brûlois pour vous. Un bruit trop certain m'apprend aujourd'hui que Dom Cosme me chasse de votre cœur. Cela se peut; il arrive des choses plus extraordinaires dans la vie, & le caprice peut faire réussir un fou tout comme un autre. Je ne m'en plains pas, quoique j'en eusse le droit : mais enfin si cela est, dites-le moi tout naturellement, & je me retirerai sans regret.

DONA AÑA.

Quoi! quand c'est moi qui m'étonne de vous trouver ici, quand je me prépare à vous en demander raison, vous prétendez m'obliger à me justifier!

LAURETTE.

Je n'y conçois rien. Comment peut-il être si tranquille, tandis qu'il doit trembler que ses deux femmes n'arrivent.

MARTIN.

Mais Laurette ne me dit rien : cela me paroît singulier. Eh ! ma chere, laissons-là nos maîtres s'arranger. com-

me ils pourront : nous, entrons ici, nous y causerons à notre aise.

LAURETTE.

A la bonne heure.

Ils veulent entrer dans le cabinet où Isabelle & Inès sont cachées, & s'arrêtent. Laurette continue.

Oh! Ciel! qui va là?

DONA AÑA.

Qu'entends-je? Quel bruit faites-vous?

LAURETTE.

Ce n'est rien : c'est que voilà des Dames qui se sont emparées de la place avant nous.

ISABELLE *sortant voilée avec Inès.*

Je suis découverte : je ne puis plus penser à me cacher. Tirons nous seulement d'ici sans être connues, s'il se peut. Dom Louis, ouvrez moi la porte.

DOM LOUIS.

Comment? Que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Je suffoque de rage. Croyez que je vous fais une grace de vous cacher mon visage. Ouvrez, vous dis je : une

femme telle que moi n'étoit pas faite pour être exposée à de pareils désagrémens.

DONA AÑA, *à Laurette.*

Ce sont les femmes de tantôt.

DOM LOUIS.

Mais ces désagrémens, qui vous a obligée de les venir chercher?

DONA AÑA.

Mon pauvre Dom Louis! voilà une feinte bien ridicule.

DOM LOUIS.

Comment! Madame, c'est un tour que l'on me joue.

ISABELLE.

Ouvrez la porte vous dis-je.

DOM LOUIS.

Avant tout je saurai qui vous êtes: je leverai ce voile.

ISABELLE.

Je vous en épargnerai la peine. *(Elle se découvre.)*

DOM LOUIS.

Quoi! c'est vous, Madame?

MARTIN.

En voilà bien d'une autre

DOM LOUIS.

Je ne sais que dire.

DONA AÑA.

Voilà un singulier incident. Vous, ici, ma chere amie, vous, dans cet équipage !

ISABELLE.

Dona Aña, n'insultez point une infortunée... Mais on ouvre.

DOM LOUIS.

C'est assurément Dom Diégo.

DONA AÑA.

Mon frere !

DOM LOUIS.

Quoi ! Dom Diégo est votre frere ?



SCENE X.

Les mêmes, DOM DIÉGO, DOM COSME.

DOM DIÉGO.

Je n'ai pu trouver Isabelle dans toute la promenade ; je reviens voir ce que Dom Louis a fait des rendez-vous... Mais que vois-je ! Lui, ici, avec Isabelle & ma sœur ! Je n'y conçois rien.

DOM COSME, *à la porte.*

Dom Diégo est-il chez lui ?

ISABELLE.

Je suis perdue, c'est mon frere.

DOM COSME, *il entre.*

Mais, qu'est ceci ? Dom Diégo & Dom Louis ensemble avec ma sœur & ma maîtresse. Il y a là du bien & du mal.

MARTIN.

Ils ont tous perdu la parole.

DOM DIÉGO.

Je suis dans un horrible embarras.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Dom Louis? Qu'eſt devenue la dame que vous m'avez dit de faire entrer ici; & pourquoi ces deux dames s'y trouvent-elles?

DOM LOUIS.

Je ne ſais que lui répondre.

DOM COSME.

Bon, ferme. Qu'il parle; j'y ſuis ici pour moitié à cauſe de ma ſœur.

DONA AÑA.

(*A part.*) Il ſe tait. Si je ne prends la parole tout eſt perdu. (*Haut.*) Ne ſoyez pas ſurpris, mon frere, de voir ce cavalier muet: il eſt honteux des remontrances que je lui ai faites.

DOM DIÉGO.

Vous! des remontrances! & ſur quoi?

DONA AÑA.

Sur une faute dont vous êtes complice.

DOM DIÉGO.

Moi!

DONA AÑA.

Vous-même. Je ſuis fâchée que

Dona Isabelle ait été témoin d'un pareil travers.

DOM DIÉGO.

Je ne vous entends pas.

DONA AÑA.

Elle est venue me voir aujourd'hui. Tandis qu'on nous préparoit une collation, nous avons voulu voir dans la rue, & nous sommes passées dans cette chambre, parce que c'est la seule de la maison qui ait cette vue. Le premier objet qui nous a frappées en entrant, ce sont des femmes voilées qui se sont enfuies à notre approche. A peine avoient-elles disparues, que Dom Louis est arrivé avec une clef qu'il ne pouvoit tenir que de vous, & il cherchoit apparemment les objets que nous avions épouvantés. Je lui en ai dit mon avis & je vous le dis à vous-même. Ce n'est pas quand on a une sœur chez soi que l'on prête sa maison pour de pareilles sottises: songez-y bien. Allons, Isabelle, rentrons chez moi.

MARTIN, *à part.*

Voilà une fille d'esprit.

DOM DIÉGO.

Dom Louis, il n'y a rien à répondre, elle a raiſon.

DOM COSME.

Cela me réjouit. Ah! je ſavois bien que Dona Aña ne pouvoit pas m'avoir trahi.

DONA AÑA, *revenant.*

Dom Coſme, entrez ici; votre ſœur veut vous parler.

DOM COSME, *bas.*

C'eſt elle-même qui brûle de me voir; cela eſt clair.

DOM DIÉGO.

Dom Louis, pour nous, ſortons par-là.

DOM LOUIS.

Je vous ſuis. (*A part.*) Je ſuis jaloux de cet imbécille.

DOM COSME, *à part.*

Je me trouve très-bien de ma méthode de faire l'amour. Je bois, je mange, je dors, je ris & l'on m'adore. Ah, ah, ah.

DONA AÑA, *à part.*

J'étouffe de chagrin.

ISABELLE, *à part.*

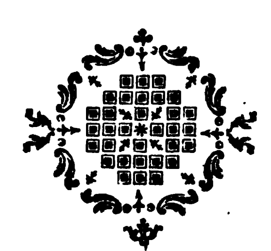
Je meurs de dépit.

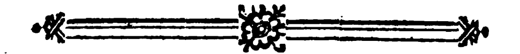
DOM LOUIS, *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir.

DOM COSME, *à part.*

Je creve de plaiſir.





SECONDE JOURNÉE.

Le théatre repréſente le devant des maiſons de Dom Coſme & de Dom Diégo qui ſe touchent.



SCENE PREMIERE.

DOM DIÉGO, MARTIN.

MARTIN.

Me voilà donc à vous, Monſieur, pour aujourd'hui. Il m'eſt permis de vous demander ce que vous allez faire.

DOM DIÉGO.

Dom Coſme n'eſt point chez vous : je vais tâcher d'y entrer & de parler à ſon adorable ſœur. Si j'avois pu trouver Dom Louis, je l'aurois prié de m'attendre ici; mais je crois que tu mérites aſſez ma confiance pour eſpérer de toi le même ſervice.

MARTIN.

Faut-il entrer là-dedans ?

DOM DIÉGO.

Non; prends garde seulement ici, & tu m'avertiras s'il se passoit quelque chose. (*Il entre.*)

MARTIN, *seul.*

Voilà un bon chien de métier, passer la nuit à une porte à attendre. Mais allons, il faut bien s'y résoudre; tâchons de nous distraire par quelques pensées agréables. J'ai aujourd'hui retrouvé Laurette; elle est jolie, oui; mais je ne sais, cet extravagant de Dom Cosme la regardoit d'un œil.... Allons doucement, n'achetons pas chat en poche : mais j'entends marcher, ce me semble : je n'ai pas trop de courage, quoique j'occupe ici un poste qui en demande : mettons-nous à quartier d'abord, & pour cause.



SCENE II.

MARTIN, DOM COSME, PETIT-JEAN.

DOM COSME.

Il est bien nuit : j'ai tout arrangé admirablement. Tiens, Petit-Jean, prends-moi cette échelle de corde, entre chez Dona Aña ; tu la remettras à Laurette que j'ai gagnée : dis-lui de faire ce dont nous sommes convenus, moyennant les trente pistoles que je lui ai promises : qu'elle l'attache sur le champ, il n'y a rien à craindre, car Dom Diégo se couche avec les poules.

MARTIN, *à part.*

C'est-là Dom Cosme, sûrement, il arrive avec Petit-Jean. S'il a vu Dom Diégo, nous aurons de belles affaires.

DOM COSME.

Es-tu revenu ?

PETIT-JEAN.

Je pars.

DOM COSME.

Ecoute, à propos.

PETIT-JEAN.

Que voulez-vous?

DOM COSME.

Dis-lui de la bien attacher au moins. Il n'y a rien que je ne ſacrifie pour voir Doña Aña; mais je ne veux mordieu pas riſquer de me caſſer le cou pour elle.

PETIT-JEAN.

La Laurette eſt adroite; laiſſez-la faire. Je lui dirai de l'attacher à ce balcon qui ſe jette du côté de la petite rue.

DOM COSME.

Qui ſe jette, impertinent. Voilà un beau préſage. Je ne veux rien ici qui ſe jette, entends-tu? Ce maraud, il me fera rompre les côtes avec ſes chiennes d'expreſſions. Je te ferai monter le premier. Va, & nous verrons ce qui ſe jettera.

PETIT-JEAN.

J'y cours.

DOM COSME.

A préſent je vais rentrer un inſtant

chez moi pour m'y rafraîchir un peu le sang, & préparer un grand discours à la beauté qui regne dans mon cœur. Parler & mourir, sont deux choses qu'il ne faut faire qu'avec réflexion.

(*Il paroît s'en aller.*)

MARTIN, *bas.*

Bon, m'en voilà quitte; l'un court par-là, l'autre entre par ici; mais il revient. S'il m'a vu...

DOM COSME, *revenant sur ses pas.*

Petit-Jean, écoute, arrête.

MARTIN, *à part.*

Il faut rester ici.

DOM COSME, *le prenant pour Petit-Jean.*

Je suis bien heureux de te retrouver encore ici. Tiens, afin que Laurette fasse plus sûrement ce que je lui demande, prends-moi ces trente pistoles que tu lui donneras. Ce que c'est que de savoir placer les choses à propos! (*Il s'en va en laissant à Martin la bourse où sont les trente pistoles.*)

MARTIN, *seul.*

Pour que Laurette fasse plus sûrement ce que je lui demande! Laurette, ma mie, vous n'êtes pas à trop bon

marché, non. La bourse est diablement pesante ; on voit bien que celui qui vous la destinoit n'étoit qu'un fou ; mais vaille que vaille, je profiterai de vos sottises : allons, voilà une nuit assez bien employée.

SCENE III.

ISABELLE, INÈS, DOM DIÉGO, MARTIN.

ISABELLE.

Ou dis-tu qu'il est ?

INÈS.

Dans sa chambre. Nous a-t-il entendus ?

MARTIN.

Je le crois fort, à en juger par l'air de colere avec lequel il marchoit.

ISABELLE.

Mon Dieu ! Dom Diégo, ne vous flattez point que de pareilles imprudences puissent être regardées comme des preuves d'amour. Laissez-moi au plutôt ; je ne puis qu'être offensée de

votre manque de respect, & si mon frere avoit la tête un peu meilleure, c'est à lui que j'en demanderois vengeance. Adieu.

DOM DIÉGO.

Charmante Isabelle....

ISABELLE.

Voyez dans quel péril vous me jettez.

DOM DIÉGO.

C'est une raison de plus pour ne vous pas quitter.

ISABELLE.

Point du tout. Le plus grand danger que je puisse courir, est d'être trouvée ici avec vous par mon frere.

DOM DIÉGO.

Il faut donc vous obéir; mais souvenez-vous...

ISABELLE.

Obéissez & partez. (*Elle rentre avec Inès.*)

DOM DIÉGO.

Martin.

MARTIN.

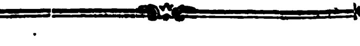
Me voilà. Partons-nous?

DOM DIÉGO.

Oui.

MARTIN.

Tant mieux. Un fou de frere comme celui-là, est encore cent fois pis qu'un mari. (*Ils s'en vont.*)



SCENE IV.

ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

SONT-ILS partis ?

INÈS.

Oui, Madame.

ISABELLE.

Je meurs de peur que mon frere n'ait entendu.

INÈS.

Si cela est, nous sommes mal dans nos affaires. C'est fait de nous.

ISABELLE.

Rentrons avant que... Mais que vois-je ! Mon frere l'épée à la main avec un air tout effaré !

INÈS.

C'est à nous certainement qu'il en veut.

SCENE

SCENE V.

ISABELLE, INÈS, DOM COSME *une bougie dans une main & son épée nue dans l'autre.*

DOM COSME, *criant comme un homme qui se bat.*

AH! ah! où te-caches-tu donc, scélérat? Ici, que je te tue.

ISABELLE.

Cela est clair. C'est nous qu'il menace. Que ferons-nous?

INÈS.

Il faut nous sauver comme nous pourrons.

ISABELLE.

Voyons, suis-moi.

DOM COSME, *en tirant toujours des bottes.*

Une, deux. Après avoir répété un discours pour Dona Aña, je me prépare ici au combat. C'est la rocambole des rendez-vous nocturnes. Une, deux, une, deux. C'est-là mon

habitude, quand je mets l'épée à la main. Je ſerois fâché que ce tapage guerrier vînt à réveiller ma ſœur; mais ces filles, cela n'a point de ſoin. Cela dort comme des ſouches. Allons, mon épée, rentre dans ta gaîne. Voilà la premiere fois que tu t'y caches ſans y porter du ſang.



SCENE VI.

DOM COSME, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

ALLEZ, allez, paſſez coquines.

DOM COSME.

Eh! qu'eſt-ce donc, Petit-Jean?

PETIT-JEAN.

Deux drôleſſes qui s'étoient cachées ſous votre porte.

DOM COSME.

Eh! plaît-il?

PETIT-JEAN.

Oui, par-dieu; mais en me voyant elles ſe ſont miſes à courir, & je leur

ai bravement fermé la porte au nez.

DOM COSME.

Oh ! oh ! les friandes. Je ſuis comme cela importuné tous les jours. Ce ſont des commeres qui veulent me connoître ; mais, par-dieu, qu'elles attendent. J'ai trop affaire aujourd'hui. As-tu parlé à Laurette ? Et l'échelle ?

PETIT-JEAN.

Elle eſt en place, tout eſt prêt.

DOM COSME.

Admirable effet des piſtoles ! J'ai bien-là le plus intelligent & le plus fidele des commiſſionnaires. Mais, écoute, Laurette eſt-elle forte ?

PETIT-JEAN.

Je vous en réponds.

DOM COSME

Dame, c'eſt que de pere en fils, nous n'aimons pas les chûtes, au moins, dans notre maiſon. Nous reſſemblons au verre, & nous ne ſaurions tomber ſans nous caſſer. Viens, nous allons monter à l'eſcalade tout-à-l'heure ; mais faiſons d'abord le tour de la maiſon, pour voir ſi tout eſt

bien fermé. Diable, quand on a des sœurs, & des sœurs fringantes comme la mienne, on ne peut pas les veiller trop exactement.



SCENE VII.

Le théatre change; il représente l'appartement de Dona Aña.

DONA AÑA, LAURETTE *avec une bougie.*

DONA AÑA.

LAURETTE, pose-là ta lumiere & va ouvrir à Dom Louis.

LAURETTE.

Comment! Dom Louis va se rendre ici?

DONA AÑA.

Oui. Mon frere ne doit pas rentrer de bonne heure aujourd'hui, & l'état où je suis est si cruel, qu'il n'y a rien que je ne hasarde pour m'en tirer. Il faut qu'il s'explique, & que je sache

aujourd'hui ce que je dois penser de ses sermens.

LAURETTE, *à part.*

Si elle savoit que j'ai promis à Dom Cosme de le faire entrer...

DONA AÑA.

Va-donc.

LAURETTE.

J'y cours. (*A part.*) Mais, après tout, j'en serai quitte pour nier comme un beau diable, & ce ne sera pas la premiere fois que je me serai ainsi tirée d'affaire.

DONA AÑA.

Je hasarde ici une entrevue périlleuse; mais elle m'est nécessaire. Moi qui ai jusqu'aujourd'hui méconnu le pouvoir de l'amour, s'il faut que je m'y soumette, ce ne sera du moins qu'en faveur d'un homme digne de son triomphe &...

SCENE VIII.

DONA AÑA, DOM LOUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Entrez, Madame eſt ici. (*A part.*) Si, tandis qu'ils ſont occupés, je pouvois aller détacher l'échelle.

DOM LOUIS.

Je n'avance qu'en tremblant.

DONA AÑA.

Dom Louis, vous penſerez ce qu'il vous plaira de la liberté que je veux bien vous donner aujourd'hui; mais il faut finir une bonne fois entre nous. Il faut ou juſtifier ma foibleſſe pour vous, ou m'en guérir.

DOM LOUIS.

Belle & dangereuſe ennemie, mon reſſentiment a peine à tenir contre vos charmes. Cependant...

DONA AÑA.

Dom Louis, il ne s'agit point ici

de complimens. Je ne vous demande que de la ſincérité.

DOM LOUIS.

Eh! bien, Madame, puiſque vous voulez que je ſois ſincere, permettez-moi de vous demander comment vous ſouffrez qu'un extravagant publie hautement que vous l'écoutez? Vous détournez le viſage. Ah! je le ſais trop, dans des éclairciſſemens comme ceux-ci, c'eſt s'expoſer à déplaire que d'avoir trop raiſon.

DONA AÑA.

Croyez-moi, Dom Louis, vos ſoupçons ſont ſi indignes de nous deux, ou du moins ſi peu faits pour moi, que je ne puis y répondre qu'en les mépriſant; mais ce qui mérite une véritable attention, ce qui me paroît embarraſſant pour vous, ce qui n'eſt que trop bien prouvé, c'eſt la rencontre de Dona Iſabelle, tantôt chez mon frere. Ecoutez-moi, Dom Louis, l'amour & ſes tourmens m'ont juſqu'à préſent été entiérement inconnus. Ce que je cherche dans une union honnête, c'eſt la liberté, la confiance, le repos. Si je ne dois pas trouver ces avantages dans les liens que je puis

former, j'aimerois mieux mourir que de m'y jamais ſoumettre. Ainſi, examinez-vous. Nous pouvons vivre chacun de notre côté. Croyez-moi, ne haſardons pas de nous unir pour être toujours malheureux.

DOM LOUIS.

Votre maniere de penſer mérite toute mon admiration : mais comment la concilier avec... Qu'entends-je ? On frappe à votre balcon.

DONA AÑA.

Laurette, qu'eſt-ce qu'il y a là.

DOM LOUIS.

Bon, Madame, affectez l'ignorance & la ſurpriſe. Eh ! bien, Laurette, que ne juſtifies-tu ta maîtreſſe à tes dépens ? Que ne dis-tu que c'eſt à toi que s'adreſſe le ſignal ? Eh ! n'ai-je pas deviné ?

LAURETTE.

Moi ! Monſieur ! je n'en ſais rien. (*Bas.*) C'eſt aſſurément Dom Coſme. Je meurs de frayeur.

DONA AÑA.

Dom Louis...

DOM LOUIS.

Il n'y a plus de Dom Louis pour vous, Madame; je n'ai pas assez de courage pour endurer des supercheries de cette espece. Adieu, adieu.

DONA AÑA.

Arrêtez un moment; il faut approfondir ceci.

DOM LOUIS.

Eh! pourquoi l'approfondir? y prends-je quelque intérêt?

DONA AÑA.

Vous ne sortirez point.

DOM LOUIS.

Vous craignez que ces gens-là ne me voient sortir, & c'est par cette raison que je sors.

DONA AÑA.

Dom Louis, que le ciel me puisse écraser, si je sais de quoi il s'agit... Mais le bruit redouble.

(*On pourroit essayer en dehors de pousser la fenêtre.*)

LAURETTE.

Je suis à moitié morte.

DONA AÑA.

Qui sera-ce?

DOM LOUIS.

e vais le savoir. (*Il ouvre la fenê-
il met l'épée à la main & voit entrer Martin.*)

SCENE IX.

ÑA ANA, LAURETTE,
OM LOUIS, MARTIN.

MARTIN.

uoi! Monsieur, c'est vous! voilà
étrange crise!

DOM LOUIS.

ue veux-tu dire?

MARTIN.

eci ne vaut pas le diable.

DOM LOUIS.

omment!

MARTIN.

achez-vous au plus vîte.

DOM LOUIS.

pourquoi me cacher?

MARTIN.

Eh ! c'eſt Dom Diégo qui vous attend là-bas.

DONA AÑA.

Mon frere !

MARTIN.

Il eſt dans la rue, peſtant, jurant comme un démon.

DOM LOUIS.

Et à quelle occaſion ?

MARTIN.

A l'occaſion de cette échelle qu'il a trouvée attachée à la fenêtre.

DONA AÑA.

Comment ! une échelle !

MARTIN.

Oui, & une forte encore, qui regne depuis votre balcon juſqu'au pavé.

DONA AÑA.

Ah ! Ciel ! quel téméraire a oſé...

DOM LOUIS.

Courage, Madame, jurez que vous n'en ſavez rien.

MARTIN.

Nous revenions tous deux de vous

chercher. En approchant de chez lui il a apperçu cette malheureuse échelle. Il a couru à la porte, il l'a trouvée ouverte. Cela l'a jetté dans une perplexité épouvantable. Il a pensé que s'il montoit par la fenêtre, son ennemi s'en iroit par la porte; & qu'en entrant lui-même par la porte la fenêtre ouvriroit une issue à cet escaladeur de balcon qu'il veut trouver & punir. Dans son incertitude, il m'a fait monter moi seulement, pour battre les buissons, & il est là-bas à l'affut, pour tomber sur la bête, de quelque côté qu'elle s'échappe. Voyez tous deux ce que vous avez à faire & vous dépêchez, car mon homme est impatient, je vous en avertis.

DONA AÑA.

Le cœur me manque.

MARTIN.

Il n'y a pas de tems à perdre.

DOM LOUIS.

Doña Aña, quoiqu'après ce que j'ai vu, je ne puisse plus vous promettre d'amour; je suis gentilhomme & ne vous abandonnerai point

dans une si triste conjoncture. Rentrez chez vous. Je vais rester ici caché dans un coin, prêt à courir à votre défense s'il le faut. Je ne suis que trop dispensé de vous aimer, mais je ne le suis pas de vous secourir.

DONA AÑA.

Je prends le Ciel à témoin que je n'ai point de reproches à me faire.

DOM LOUIS.

C'est assez, Madame, je vous crois.

DONA AÑA.

Allons, puisqu'il le faut, je vais me retirer dans cette chambre, d'où j'observerai ce qui se passera.

DOM LOUIS.

Et moi dans cette autre à côté.

MARTIN.

Et moi je vais au-devant de Dom Diégo, pour l'éclairer. (*Il s'en va.*)

DOM LOUIS, *à Dona Aña.*

Vous me donnez-là une belle récompense de l'amour que j'ai eu pour vous.

DONA AÑA.

Vous verrez un jour votre erreur.

DOM LOUIS.

Je ne m'en apperçois déja que trop.

LAURETTE.

Séparez-vous, j'entends du bruit.

(*Ils se retirent chacun de leur côté.*)

SCENE X.

DOM LOUIS & DONA AÑA, *cachés, mais cependant à la vue du spectateur par la disposition du théatre dont on a déja plusieurs fois parlé.*
ISABELLE, INÈS, DOM COSME.

INÈS.

TOUT paroît tranquille ici.

ISABELLE.

Entre, Inès, & demande Dom Diégo; puisque son imprudence m'a plongée dans l'abyme où je suis, c'est bien le moins qu'il me procure un asyle.

INÈS.

Couvrons-nous donc bien. Encore avons-nous bien du bonheur d'avoir

trouvé ces voiles à emprunter chez cette bonne femme, qui ne s'est pas même informée du sujet pour lequel nous les voulions.

DOM COSME.

Enfin, me voilà de retour bien las, bien harassé.

INÈS.

Prenez-garde à vous, Madame; c'est votre frere.

ISABELLE.

Mon frere!

INÈS.

Lui-même.

ISABELLE.

Ces rencontres-là ne sont que pour moi.

DOM COSME.

En cherchant mon échelle, j'ai trouvé la porte ouverte, & ma foi, je trouve plus commode d'entrer ici de plain-pied, que d'aller me risquer sur cette diable d'échelle, qui, pour un rien, vous brise le cou.

DOM LOUIS.

Qu'est-ce que cela signifie? Des femmes ici & Dom Cosme.

DONA AÑA.

Quels étranges incidens !

DOM COSME.

Il faut être honnête dans cette occasion. Entrons doucement. Mais voilà des femmes voilées : qui seroit-ce ? Faut-il le demander ? C'est Dona Aña. C'est elle qui, dans l'impatience de me voir, voloit à ma rencontre. Il faut avouer que je suis un heureux mortel. Allons, profitons du moment. J'aurois bien voulu, ma belle dame...

ISABELLE.

Que je suis malheureuse !

DOM COSME.

J'aurois voulu, comme dit l'autre, être maître de toute la fournée, pour...



SCENE XI.

Les mêmes, DOM DIÉGO, MARTIN.

DOM DIÉGO.

COMME tu ne revenois pas, j'ai pris le parti de mettre l'échelle en pieces, & je ſuis revenu vers la porte en ce moment. J'ai vu deux femmes y entrer. Enſuite un homme a paru prendre le même chemin, & y eſt entré auſſi. Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

MARTIN.

Je les ai rencontrés auſſi dans le veſtibule ; mais ils ne m'ont pas vu.

DOM DIÉGO.

Attends, ou je me trompe, ou c'eſt Dom Coſme.

MARTIN.

Oui, lui-même, & il paroît en converſation vive avec les inconnues.

DOM DIÉGO.

Elles paroiſſent ſe cacher de lui. Ecoutons.

DONA ANA.

Voilà mon frere entré. S'il s'écartoit un peu de la porte, afin que Dom Louis pût s'échapper.

DOM LOUIS.

Dom Diégo eſt de retour. Bien me prend qu'il s'arrête là-bas.

DOM DIÉGO.

Il faut éclaircir tout cela.

DOM COSME.

Ce voile-là vous va bien mal; mais qui eſt-ce que j'entends? Quoi! Dom Diégo! Eh! mais, tout le monde va donc fondre ici?

DOM DIÉGO.

Dom Coſme, qu'eſt-ce que cela veut dire? Entre-t-on ainſi chez les gens?

DOM COSME.

Chut: je ne réponds point à cette queſtion; mais tenez, mon bon ami, voilà votre chere ſœur que je ſuis prêt à défendre à toute outrance, contre vous. Hola, Dona Aña, met-

tez-vous là dos à dos contre moi & ne craignez rien, quand on viendroit avec des canons.

DOM DIÉGO.

Ma ſœur! (*Il met l'épée à la main. Iſabelle ſe découvre derriere Dom Coſme, & Dom Diégo s'arrête. Il continue.*) (*A part.*) Mais que vois-je! Iſabelle qui me fait ſigne.

DOM COSME.

Par la morbleu, le poltron a peur de moi. Fi, le vilain. Eh! bien, à quoi en ſommes-nous, mon voiſin?

MARTIN.

Voilà un fou qui feroit tourner la tête aux plus ſages.

DOM LOUIS.

Je ne comprends rien à tout ce qu'il dit.

DOM COSME.

Si vous êtes déja las de la guerre, faiſons la paix, auſſi bien les batailles me fatiguent vîte.

DOM DIÉGO.

Je ne ſais que faire; mais encore ne veux-je pas avoir reçu même l'om-

bre d'une insulte d'un cerveau timbré comme celui-là.

DOM COSME.

Cet homme-là a du flegme.

DOM DIÉGO.

Dom Cosme, vous vous trompez bien fort, cette Dame voilée qui se cache de vous, n'est point ma sœur. Ce n'est pas tout, si vous osiez songer à savoir qui elle est, vous auriez affaire à moi. (*Il se met devant Isabelle l'épée à la main.*)

DOM COSME.

Patatá, patata, il l'a bien trouvé là. J'étouffe de rire de sa bonhommie. Tiens, écoute, mon pauvre Diégo, il n'y a rien de tel que de s'expliquer clairement. Ta sœur, que voilà là & que tu renies, est une femme d'inclination. Pour la voir de près, je me suis avisé cette nuit de faire accrocher une échelle à son balcon.

DOM LOUIS.

Ah! la perfide! C'étoit cet imbécille à qui elle avoit donné rendez-vous.

DONA AÑA.

Me voilà bien.

DOM DIÉGO.

La préfence de ma fœur m'empêche feul de le châtier comme il le mérite.

DOM COSME.

Pour achever mon hiftoire, j'allois m'embarquer fur mon échelle, quand j'ai trouvé la porte ouverte, & je fuis entré, comme de raifon ; mais j'ai de la délicateffe. Ta patience m'a déplu. Je ne veux point époufer la fœur d'un homme fi tranquille. Adieu, mon ami, je te jure que fi tu veux m'avoir pour beau-frere, il faudra commencer par me tuer en brave homme. Bonjour. (*Il s'en va.*)

DOM DIÉGO, *veut le fuivre, Ifabelle l'arrête.*

Attends, attends.

ISABELLE.

Où courez-vous ? Vous m'allez perdre.

DOM DIÉGO.

Quel enchaînement de circonftances ! Mais, Ifabelle, vous ici ! vous dans mon appartement & à l'heure qu'il eft.

ISABELLE.

Hélas ! j'y ſuis forcée. Je viens vous demander une reſſource contre les dangers auxquels vous m'avez expoſée.

DOM DIÉGO.

Moi ! vous expoſer à des dangers !

ISABELLE.

Vous-même. A peine m'avez-vous quitté que j'ai vu mon frere courir à moi l'épée à la main. Je n'ai eu que le tems de fuir & de me jetter dans la rue. On m'a conduit chez une femme de ma connoiſſance, où nous nous ſommes déguiſées à la faveur de ces voiles. Je venois ici vous rendre compte de cet état des choſes. J'ai trouvé votre porte ouverte, je me ſuis haſardée à y entrer, & il m'y eſt arrivé ce que vous avez vu.

DOM DIÉGO.

Raſſurez-vous, Madame, mon bien, mon épée, mon ſang, ſont à votre ſervice. En attendant que tout ſoit concilié, entrez chez ma ſœur.

ISABELLE.

Je m'en garderai bien. Non, Dom Diégo, la premiere choſe que j'exige

de vous, c'eſt que Dona Aña ne ſache pas un mot de tout ceci.

DOM DIÉGO.

Mais vous ſeriez mieux auprès d'elle.

ISABELLE.

Je n'y consentirai jamais.

DOM DIÉGO.

S'il étoit moins tard, je pourrois vous conduire à un couvent; c'eſt l'endroit où vous ſeriez avec plus de décence & de ſecret. Tout ce que nous pouvons faire à préſent, c'eſt de paſſer chez Dom Louis. Il vous cédera ſon appartement & je l'emmenerai paſſer la nuit dans le mien, afin que vous n'ayez aucune eſpece d'inquiétude.

ISABELLE.

Si vous croyez que ce parti ſoit honnête, je n'ai rien à objećter; mais j'exige que votre ami ne ſache pas qui je ſuis.

DOM DIÉGO.

Quant au ſecret, repoſez-vous-en ſur mon amour. (*A part.*) Ce fou me tient toujours au cœur, avec ſon échel-

le, & ce qu'il m'a dit de ſes vues ſur ma ſœur; mais ceci eſt plus preſſé. (*Haut.*) Allons, Madame.

ISABELLE.

Je vous ſuis.

DOM DIÉGO.

Viens avec nous, Martin.

MARTIN.

Voilà mon maître délivré par un beau haſard. (*Ils s'en vont.*)



SCENE XII.

DOM LOUIS, DONA ANA, *ſortant chacun de leur retraite.*

DOM LOUIS.

Je voudrois bien m'en aller ſans la voir.

DONA AÑA.

Dom Louis, où donc allez-vous ?

DOM LOUIS.

Loin de ces appas trompeurs qui m'ont ſéduit.

DONA AÑA.

Ecoutez-moi.

DOM LOUIS.

Vous êtes bien hardie, ou bien peu délicate. Songez-vous à quoi vous vous expoſez de la part d'un homme irrité? Vous pourriez entendre des choſes déſagréables : laiſſez-moi.

DONA AÑA.

J'ai la hardieſſe de l'innocence. Quoi ! vous penſez qu'un fou...

DOM LOUIS.

Je voudrois être aſſez ſimple pour me laiſſer perſuader : mais malheureuſement je ne le puis pas.

DONA AÑA.

Vous penſez donc que j'étois prévenue de toutes ſes extravagances?

DOM LOUIS.

Ne me forcez pas à répondre.

DONA AÑA.

Si je l'avois attendu, vous aurois-je fait venir?

DOM LOUIS.

Se ſeroit-il permis des folies auſſi éclatantes s'il n'avoit pas été ſûr de votre aveu?

DONA AÑA.

Le tems me juſtifiera.

DOM LOUIS.

Le tems ! l'innocence n'en a pas beſoin.

DONA AÑA.

Il vous tarde d'aller retrouver votre maîtreſſe qui vous attend dans votre appartement.

DOM LOUIS.

Ne pouvant rétablir votre honneur, vous allez attaquer le ſien. Laiſſez-moi.

DONA AÑA.

Vous vous oubliez. Vous voulez que je vous laiſſe : j'y conſens. Vous ne me verrez de votre vie.

DOM LOUIS.

Moi, vous voir ! j'aimerois mieux que la foudre m'écrasât.

DONA AÑA.

Puiſſe le tonnerre me réduire en cendres, ſi je manque à ma parole.

DOM LOUIS.

Vous le jurez donc.

DONA AÑA.

Ne m'en avez-vous pas donné l'exemple ?

DOM LOUIS.

Il m'en coûtera, mais je tiendrai bon.

DONA AÑA.

Le cœur me saigne, mais je n'en démordrai point.....

DOM LOUIS.

Moi, la voir!

DONA AÑA.

Moi, le rappeller!

DOM LOUIS.

Vous n'avez plus rien à me dire?

DONA AÑA.

Moi! rien, si ce n'est de ne pas oublier votre serment.

DOM LOUIS.

Je m'en souviendrai. Adieu.

DONA AÑA.

C'est pour la derniere fois.

DOM LOUIS.

Vous verrez si je fausse mes promesses.

DONA AÑA.

Le perfide! voilà donc ce qu'on appelle de l'amour. J'en mourrai.

DOM LOUIS.

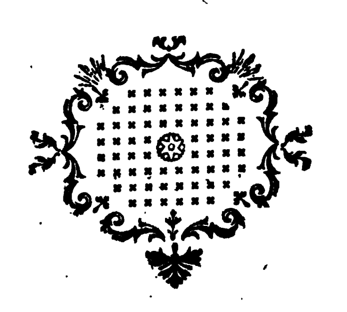
L'ingrate! eſt-ce là ce qui s'appelle aimer? je n'y ſurvivrai pas.

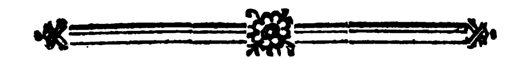
DONA AÑA.

Hélas! qu'eſt devenue mon heureuſe indifférence?

DOM LOUIS.

Que ne ſuis-je encore auſſi volage qu'autrefois.





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM COSME, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

CELA est comme je vous le dis.

DOM COSME.

D'où le ſais-tu?

PETIT-JEAN.

D'un voiſin qui a tout vu de ſes yeux.

DOM COSME.

Dom Diégo eſt entré chez moi cette nuit.

PETIT-JEAN.

Oüi, Dom Diégo lui-même, & l'on ſoupçonne que c'eſt chez lui que Mademoiſelle s'eſt retirée.

DOM COSME.

Dom Diégo auroit eu cette insolence !

PETIT-JEAN.

Il n'y a pas lieu d'en douter.

DOM COSME.

Je sens le feu de ma colere qui s'allume. Vois-tu comme je suis rouge ?

PETIT-JEAN.

Il n'y paroît pas.

DOM COSME.

Et pâle ?

PETIT-JEAN.

Je n'en vois rien.

DOM COSME.

Et violet ?

PETIT-JEAN.

Pas davantage.

DOM COSME.

Quoi ! je ne jette pas le feu par les yeux ?

PETIT-JEAN.

Pas encore, mais cela viendra.

DOM COSME.

Ah, ah, mon petit Monsieur

Diégo, vous enlevez comme cela vos voisines : par-dieu, il vous en coûtera la vie : il n'y a qu'à aller commander son enterrement. Avant la fin du jour, il n'y aura plus de Diégo au monde : je prétends laver l'affront que j'ai reçu, dans le sang de toute cette race abhorrée.

PETIT-JEAN.

Voilà ce qui s'appelle bien prendre les choses.

DOM COSME.

Tu verras, tu verras. Supposons que Dom Diégo soit là : je vais à lui; je le regarde entre deux yeux : il dissimule; je vais sur lui hardiment comme un cid. Il m'ôte son chapeau, moi je lui dis qu'il en a menti.

PETIT-JEAN.

Bon Dieu, quel courage!

DOM COSME.

Tu n'es pas au bout. Il se retire, je le suis : je mets l'épée à la main, & je lui crie : il faut me rendre ma sœur ou mourir.

PETIT-JEAN.

Bon.

DOM COSME.

Et puis crac, je lui paſſe mon épée dans le cœur.

PETIT-JEAN.

Ah! fi, cela n'eſt pas bien.

DOM COSME.

Comment! ce n'eſt pas là la plus ſublime quinteſſence des principes du point d'honneur.

PETIT-JEAN.

Point du tout. Il faut lui dire avec beaucoup de ſang-froid; je vous attends en tel lieu, à telle heure, ſeul.

DOM COSME.

Mais je n'ai point de ſang-froid, moi, quand je ſuis en colere; je tue un homme tout d'un coup. Mais écoute, il faut lui faire un défi: je vais lui écrire un beau cartel, laiſſe-moi faire.

PETIT-JEAN.

Et qui eſt-ce qui le portera?

DOM COSME.

Toi.

PETIT-JEAN.

Mais s'il alloit ſe mettre en colere auſſi, lui?

DOM COSME.

Eh! bien, il te tuera: la belle perte. Eſt-ce que ſi l'envie m'en prenoit à moi, il ne faudroit pas que tu en paſſaſſes par-là. Attends-moi un moment.

PETIT-JEAN.

Voilà une bonne tête, en vérite

SCENE II.

PETIT-JEAN, LAURETTE.

LAURETTE.

Il y a deux heures que je ſuis égarée avec un billet de ma maîtreſſe pour Dom Louis. Je ne ſais où aller pour retrouver cet amant que nous ne ſerions pas trop fâchées de ravoir. Mais j'apperçois Petit-Jean; ſon maître m'avoit fait de belles promeſſes; il faut un peu voir s'il a envie de les tenir. Petit-Jean.

PETIT-JEAN.

Soyez la bien venue, Mademoiſelle Laurette.

LAURETTE.

Où eſt ton maître?

PETIT-JEAN.

Il ſe donne bien du mal. Mais qu'y a-t-il de nouveau?

LAURETTE.

Tout eſt ſens deſſus deſſous chez nous. Dom Diégo a la figure longue d'un pied; il n'eſt pas rentré chez ſa ſœur de la journée. Cette échelle le tracaſſe; il la ſoupçonne d'avoir donné l'ordre de l'attacher, & moi, comme tu peux penſer, je ſoutiens la négative comme un beau diable.

PETIT-JEAN.

Je vois que tu n'es pas embarraſſée pour mentir.

LAURETTE.

J'y fais de mon mieux. Mais j'apperçois Dom Louis là-bas; je cours le joindre.

PETIT-JEAN.

Où vas-tu?

LAURETTE.

Je reviens. (*En s'en allant elle laiſſe tomber la lettre de ſa maîtreſſe pour Dom Louis.*)

PETIT-JEAN.

C'eſt un ſalpêtre que cette fille-là. Qui eſt-ce qui peut l'avoir fait ainſi partir ? Mais j'apperçois un papier qu'elle laiſſe tomber : c'eſt ſans doute une lettre de ſa maîtreſſe pour mon maître ; je vais la rendre à ſon adreſſe.

SCENE III.

DOM COSME, PETIT-JEAN.

DOM COSME.

DANS ce cartel je le traite de fripon, de raviſſeur de filles : nous verrons s'il ſaignera du nez. Petit-Jean, voilà mon cartel.

PETIT-JEAN.

C'eſt bien de cela qu'il s'agit. Que me donneriez-vous pour ce que j'ai à vous annoncer? Mais chut....

DOM COSME.

Qu'as-tu à me dire? dépêche.

PETIT-JEAN.

Qu'avez-vous à me donner? cela eſt encore plus preſſé.

DOM COSME.

Je gage un écu que c'eſt un billet de Dona Aña.

PETIT-JEAN.

Vous mettez bien peu au jeu pour un homme qui devine ſi juſte.

DOM COSME.

Tiens, voilà toute ma monnoie.

PETIT-JEAN.

Voilà le billet.

DOM COSME.

De qui le tiens-tu ?

PETIT-JEAN.

De Laurette.

DOM COSME.

Ah ! cher petit billet ! Il faut le baiſer avant que de le lire : mais je vois Dom Louis. Quel importun.



SCENE IV.

Les mêmes, DOM LOUIS, MARTIN.

DOM LOUIS.

Je ne puis trouver Dom Diégo.

MARTIN.

Il nous a quittés hier au ſoir pour accompagner Iſabelle, & on m'a dit chez lui qu'il étoit ſorti de très-bonne heure.

DOM LOUIS.

Il vouloit me loger chez lui cette nuit ; mais j'ai mieux aimé coucher dans une auberge pour ne pas l'incommoder, & je penſe auſſi pour ne pas revoir ſa ſœur.

DOM COSME.

Bonjour, Dom Louis.

DOM LOUIS.

Bonjour, Dom Coſme. (*A part.*) Il ne me manquoit plus que cette rencontre.

DOM COSME

Mon cher ami, deux mots.

DOM LOUIS.

Dites.

DOM COSME.

Je ſuis offenſé ; l'offenſeur eſt Dom Diégo d'une part, avec une ſœur qu'il s'imagine que le Ciel m'a donnée tout exprès pour lui, tant il en uſe familiérement. Voici un petit papier où je l'invite poliment à ſe couper la gorge avec moi. Vous êtes ami commun : voulez-vous bien vous charger de le lui remettre.

DOM LOUIS.

Dom Coſme, vous me donnez-là une étrange commiſſion ; je m'en chargerai pourtant, mais ſongez que ſi Dom Diégo accepte le combat, j'en ſerai de moitié avec lui.

DOM COSME.

Fi donc, deux contre un.

DOM LOUIS.

Prenez un ſecond.

DOM COSME.

Oui, oui, j'entends. Eh ! bien, nous

nous verrons demain, si Dieu nous prête vie. Bonjour.

DOM LOUIS.

Quel fou !

MARTIN.

Tout fou qu'il est, il vous a pourtant soufflé votre maîtresse.

DOM LOUIS.

Cette idée me tue.

SCENE V.

DOM LOUIS, MARTIN, DOM DIÉGO.

DOM DIÉGO.

Dom Louis, mon cher ami, il y a un quart d'heure que j'attendois que cet extravagant vous quittât. Que vous vouloit-il ? Que vous disoit-il ? L'état de sa sœur me confond. J'ai pourtant obtenu une permission pour elle, de se retirer dans un couvent jusqu'à ce que tout soit arrangé.

DOM LOUIS.

J'ai une terrible nouvelle à vous

apprendre. Savez-vous que cet impertinent veut se battre avec vous?

DOM DIÉGO.

Sait-il que c'est moi qui lui ai enlevé Isabelle?

DOM LOUIS.

Il ne me l'a pas dit; mais il m'a remis son merveilleux cartel. Voyons-le un peu : cela doit être plaisant.

DOM DIÉGO, *ouvre la lettre.*

(*A part.*) Que vois-je? Je ne sais où j'en suis. N'est-ce pas là de l'écriture de ma sœur?

DOM LOUIS, *à part.*

Martin, as-tu vu l'effet que cette lettre a produit sur Dom Diégo?

MARTIN, *à part.*

Sa figure s'en est allongée d'une aune.

DOM LOUIS, *à part.*

Il me regarde de tems en tems avec un air effaré.

DOM DIÉGO, *à part.*

Je ne sais si j'en dois croire mes yeux. Ma sœur écrire à Dom Louis! cela ne se peut pas. (*Il lit bas.*)

» Vous m'avez promis cette nuit, » Monſieur, ſi je m'en ſouviens bien, » de ne me plus voir. Afin que vous » ne ſoyez pas expoſé à manquer à vo- » tre parole, je crois devoir vous » avertir que je vais ce ſoir me pro- » mener au parc, ſeule & déguiſée; » je vous en donne avis afin que vous » ne vous y trouviez pas, ſi vous le » jugez à propos ».

Vive-dieu ! voilà des coups qui déchirent le cœur. Quoi ! Dom Louis, mon ami, a ſéduit ma ſœur ! il ſe ſera trompé de billet : il m'aura remis celui-là en croyant me donner le cartel de Dom Coſme. Je devrois ſur le champ tirer vengeance de cet affront; mais enfin, c'eſt la dérniere extrémité. Voyons à quoi en ſont les choſes, & ſi on peut les concilier avant que d'en venir à une rupture ouverte. (*Haut.*) Dom Louis, je me ſouviens d'une affaire qui exige ma préſence. Adieu.

DOM LOUIS.

Celui-là eſt bon. Adieu. Quoi ! quand il s'agit d'un duel, quand j'ai donné ma parole de vous y accompagner, & que j'ai même prévenu

votre ennemi d'avoir un ſecond, vous croyez que je vous laiſſerai-là ?

DOM DIÉGO.

En vérité, il n'eſt point du tout queſtion de duel dans le papier que vous m'avez remis ; & ſi je me trouve dans le cas de me battre, je vous donne ma parole de vous en avertir.

DOM LOUIS.

Je ne puis vous quitter.

DOM DIÉGO.

Je ne vous quitterois pas, ſi je n'y étois obligé.

DOM LOUIS.

Je vous ſuivrai par-tout.

DOM DIÉGO.

Dom Louis, c'eſt pouſſer l'opiniâtreté trop loin.

DOM LOUIS.

Mais, ne ſuis-je pas votre ami ?

DOM DIÉGO.

Je ne puis répondre à cette queſtion qu'après m'être éclairci d'un fait qui la rend très-problématique. (*Il s'en va.*)

DOM LOUIS.

Que veut-il dire?

MARTIN.

Je n'y entends rien.

DOM LOUIS.

Il faut que Dom Cosme lui ait écrit quelque chose qui l'ait choqué; mais suivons-le de loin.

MARTIN.

Oui, oui, suivez-le. Voilà Dom Cosme qui vous appelle. Il fait signe de la main & il court ici comme le vent.

SCENE VI.

DOM LOUIS, MARTIN, DOM COSME.

DOM COSME.

HEUREUSEMENT la méprise n'est pas encore irréparable. Dom Louis, mon cher ami...

DOM LOUIS.

Qu'y a-t-il?

DOM COSME.

Je ſuis mort : je me ſuis trompé ; au lieu du cartel, je vous ai donné la lettre d'une de mes maîtreſſes, que je venois de recevoir. J'ai pris le billet doux pour le défi. Le voici, changeons.

DOM LOUIS.

Il n'eſt plus tems, je l'ai remis à Dom Diégo.

DOM COSME.

Comment !

DOM LOUIS.

Cela eſt fait.

DOM COSME.

Tout eſt perdu.

DOM LOUIS.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

DOM COSME.

Cela veut dire que c'eſt une lettre de ſa ſœur.

DOM LOUIS.

Que dites-vous ?

DOM COSME.

Ce qui eſt, de par tous les diables,

DOM LOUIS.

De sa sœur!

DOM COSME.

D'elle-même.

DOM LOUIS.

Sa sœur vous a écrit, à vous!

DOM COSME.

A qui donc?

DOM LOUIS.

Sa sœur!

DOM COSME.

Non, c'est la marchande du coin.

DOM LOUIS.

Je m'y perds.

DOM COSME.

Je vais y courir pour empêcher son frere de lui donner quelques balafres; car je ne me marierois pas pour toutes les choses du monde, avec une personne balafrée. (*Il s'en va.*)

DOM LOUIS.

Où suis-je?

MARTIN.

Nous voilà bien.

DOM LOUIS.

Je n'en ſaurois douter, c'étoit une lettre de la perfide. Je ne ſuis plus ſurpris du trouble de Dom Diégo, de ſa retraite précipitée, ni du myſtere qu'il m'a fait de ce qui la cauſoit. L'ingrate! écrire à Dom Coſme! qui l'auroit cru, qu'une fille ſi fiere & ſi belle eût fait un pareil choix?

MARTIN.

Eh! eh! Monſieur, pour un mari il n'eſt pas trop mauvais, non. Ma mere diſoit toujours qu'un homme d'eſprit étoit un mauvais meuble pour un ménage.

DOM LOUIS.

Suis-moi, il faut tâcher de retrouver Dom Diégo. (*Ils s'en vont.*)



SCENE VII.

Le théatre change, il représente l'appartement de Dom Louis.

ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

Mon voile, vîte.

INÈS.

Où voulez-vous aller ?

ISABELLE.

Sortir d'ici.

INÈS.

Mais pourquoi ?

ISABELLE.

Eh ! puis-je y rester ? L'imprudence de Dom Diégo m'a forcée de fuir ma maison. J'ai bien voulu accepter ici une retraite pour la nuit, mais quelque irréprochable que soit ma conduite, elle deviendroit suspecte si j'y restois une minute de plus. Dom Diégo ne vient point m'en tirer : je vais

le quitter pour passer chez une de mes amies.

INÈS.

Et si Dom Diégo vient vous chercher.

ISABELLE.

Tu iras l'avertir. Donne, donne donc; va prendre ton voile aussi & partons. (*Inès entre dans la chambre voisine.*)

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM COSME.

DOM COSME, *à la porte.*

PEUT-ON entrer?

ISABELLE.

Ciel! c'est mon frere! (*Elle se couvre le visage & Inès aussi.*)

DOM COSME.

Mais me voilà dedans. La rencontre n'est pas mauvaise. Pouvez-vous me dire, ma belle Dame, où je trouverai Dom Louis? Mais vous vous cachez

cachez bien. Laissez-vous voir, allez, je suis un homme sûr.

ISABELLE.

Je suis morte !

DOM COSME.

Vous ne m'entendez pas. Soyez tranquille. Il suffit que je vous trouve ici chez mon ami, pour que je vous respecte. Un petit coin seulement de ce voile. Si vous êtes jolie, vous ne pouvez qu'y gagner. Oh ! oh ! vous vous renfermez davantage ; vous ne valez donc pas grand'chose ? A votre aise. Dom Louis est-il ici ?

ISABELLE, *à part.*

Que faire ? Si je parle, il va me reconnoître.

DOM COSME.

Etes-vous sourde ?

INÈS, *elle sort avec son voile.*

Allons, Madame.

DOM COSME.

Eh ! plaît-il ?

INÈS, *l'appercevant se cacher.*

En voilà bien d'une autre.

ISABELLE, *à part.*

Comment me tirer d'ici ?

DOM COSME.

Bon ; celle-là se cache aussi, mais sa voix ne m'est pas inconnue : qui êtes-vous ? Vous fuyez ? Oh ! par-dieu je vous rattrapperai. (*Inès s'enfuit, Dom Cosme la suit.*)

ISABELLE.

Je n'ai jamais été dans un plus terrible danger. S'il reconnoît Inès, je suis perdue. Que faire ?

SCENE IX.

DONA AÑA, LAURETTE *voilées*, ISABELLE.

DONA AÑA

TOUT a réussi.

LAURETTE.

La ruse est excellente.

DONA AÑA.

Il ira sûrement me chercher à la

promenade, & pendant ce tems-là je pourrai entretenir ici Isabelle, & éclaircir ce qu'il m'importe tant de savoir.

LAURETTE, *à part.*

Si elle savoit que j'ai perdu son billet & que je n'ai pas vu Dom Louis... Mais je n'irai point me vendre moi-même. Laissons aller les choses comme elles pourront.

DONA AÑA.

Mais je vois Isabelle!

ISABELLE.

Vous, Dona Aña! vous ici!

DONA AÑA.

Vous en êtes surprise. Allez, Laurette, là-dehors, & avertissez-nous si vous voyez quelqu'un. Le motif qui m'amene est trop pressant.... Mais vous paroissez inquiete.

ISABELLE.

Je n'en ai que trop sujet, ma vie est en péril.

DONA AÑA.

Qu'avez-vous?

ISABELLE.

Je ſuis au déſeſpoir.

DONA AÑA.

Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

Ah ! ciel ! je le vois ! c'en eſt fait ! il faut que je me cache.

DONA AÑA.

Où allez-vous ? Attendez.

ISABELLE.

Vous êtes femme, vous me devez de la compaſſion & du ſecours. Sauvez-moi.

DONA AÑA.

Mais inſtruiſez-moi donc....

ISABELLE.

Vous allez tout ſavoir.

(*Elle ſe retire dans une chambre au fond.*)

SCENE X.

Les mêmes, DOM COSME.

DOM COSME.

PAR-DIEU, la chienne de fille s'eſt enfermée ſi bien, qu'il n'y a pas eu moyen même d'enfoncer la porte. J'ai le pied briſé à force d'y avoir frappé. Mais que vois-je ? Quoi ! c'eſt vous, belle Dona Aña !

DONA AÑA, *à part.*

Iſabelle avoit raiſon ; mais je ne ſuis gueres moins embarraſſée moi-même.

DOM COSME.

Pourquoi donc vous cachiez-vous ainſi ? Mais que faites-vous dans cette maiſon ?

DONA AÑA, *à part.*

Voilà tout éclairci ; c'eſt ſa ſœur qu'il a trouvée.

DOM COSME.

Vous auriez dû au moins me répondre.

DONA AÑA, *à part.*

Il croit que c'eſt moi qu'il a rencontrée d'abord.

DOM COSME.

Avez-vous eu quelque querelle avec votre frere ? Etoit-ce-là le ſujet de ce billet que vous m'écriviez ? Ces freres-là ſont quelquefois méchans en diable.

DONA AÑA.

Moi ! un billet ! je ne vous entends pas.

DOM COSME.

Oh, oh, il faut un peu lui faire une bonne moraſe afin qu'elle ne s'aviſe pas de ſortir une autrefois comme cela de la maiſon. Ecoutez-moi, Dona Aña : eſt-il décent qu'une fille comme vous, qui aſpire à l'honneur d'être ma femme, aille ainſi courir de maiſon en maiſon, & chez des garçons, ſur-tout? En vérité cette conduite eſt une fort mauvaiſe conduite. Que diroient tous mes aïeux ; s'ils ſavoient que je penſe à épouſer une petite écervelée ...

DONA AÑA, *à part.*

Il ne me falloit plus que ſes impertinences pour m'achever. Mais Iſa-

belle doit être en sûreté ; je vais me tirer d'ici.

DOM COSME.

Comment, où allez-vous ? Oh ! vraiment, je n'ai pas fini. Primo ...

DONA AÑA.

Que voulez-vous dire ? Ne voyez-vous pas à qui vous parlez ? Voulez-vous joindre la grossiéreté à la folie ?

DOM COSME.

Mais, comme elle me traite. En diroit-elle davantage, si c'étoit moi qu'elle eût surpris en flagrant délit.

DONA AÑA.

Laissez-moi.

DOM COSME.

Je serai court.

DONA AÑA.

Quelle sottise.

DOM COSME.

Ecoutez, écoutez, cette impatience est une tentation du diable qui ne veut pas que je vous ramene dans le bon chemin.

DONA AÑA.

Mais voyez que la nuit approche &

que je veux être chez moi avant que mon frere ſoit de retour.

LAURETTE.

Madame.

DOM COSME.

Eh bien.

LAURETTE.

Dom Louis qui arrive. Il eſt ſi près qu'il n'y a pas moyen de ſortir ſans le rencontrer.

DONA AÑA.

Ah! Ciel! que deviendrai-je?

LAURETTE.

Cachons-nous là dedans.

DONA AÑA.

Tu as raiſon, entrons. (*Elles veulent entrer.*)

DOM COSME, *arrête Dona Aña.*

Comment donc: vous ne vous cacherez point.

DONA AÑA.

Pourquoi?

DOM COSME.

Parce que cela n'eſt pas décent; non par-dieu: je ne me ſuis jamais caché moi dans ma vie, & ma maîtreſſe ne

doit point faire ce que je ne fais point.

DONA AÑA.

Laurette.

DOM COSME.

Il n'y a pas de Laurette.

DONA AÑA.

Songez que c'eſt...

DOM COSME.

Que ce ſoit qui ce voudra.....

SCENE XI.

Les mêmes, DOM LOUIS, *Dona Aña rabaiſſe ſon voile.*

DOM LOUIS.

Je ne puis rencontrer Dom Diégo. Je viens voir du moins s'il a pris des précautions pour conduire ſûrement au couvent..... Mais j'apperçois Dom Coſme & ſa ſœur avec lui. Voilà un cruel embarras. Dom Coſme, arrêtez, que faites-vous?

DOM COSME.

Je ne veux pas que cette femme se couvre ainsi le visage.

DOM LOUIS.

Comment! chez-moi vous prétendez insulter une femme?

DOM COSME.

Et si c'est moi qu'elle y cherche, que vous importe que ce soit chez vous?

DOM LOUIS, *à part.*

En ce cas il ne l'a pas encore reconnue.

DOM COSME.

(*A part.*) Cela est trop plaisant; il faut que je fasse de Dom Louis mon orateur. (*Haut.*) Mon ami, voilà une belle dame qui a des torts avec moi, & qui n'en veut pas convenir. Voyons, essayez un peu votre éloquence pour lui persuader que j'ai raison, & qu'elle doit se rendre à ce que j'exige.

DOM LOUIS, *à part.*

Il m'offre lui-même le moyen que je souhaitois de parler en particulier à sa sœur. (*Haut.*) Eloignez-vous donc, car je ne suis éloquent que tête-à-tête.

DOM COSME.

Volontiers : je m'éloigne. Dépêchez-vous, & grondez-la moi bien.

DONA AÑA, *à part.*

Voyons ce qu'il va me dire.

DOM LOUIS.

Charmante Isabelle...

DONA AÑA, *à part.*

Ah ! Dom Cosme ne m'a pas nommée; encore est-ce quelque chose.

DOM LOUIS.

Madame, je partage avec bien de la sincérité les chagrins que vous éprouvés ; mais on ne peut pas les empêcher d'être. Il faut à présent ne songer qu'à les finir.

DONA AÑA, *à part.*

Quel moyen va-t-il me donner ?

DOM LOUIS.

Je ne vois pour vous qu'une ressource, c'est d'épouser Dom Diégo. Vous serez surprise, peut-être, que vous ayant d'abord adressé mes vœux, je me déclare ici pour les siens : mais vous savez combien je lui suis attaché. En vous engageant à le préférer à moi, je crois que j'assure votre bonheur :

Mais nous traiterons cet objet plus à loisir. Il s'agit à présent de vous débarrasser de votre frere, en supposant qu'il ne vous ait pas reconnue. Que puis-je faire pour l'écarter ? Vous gardez le silence. En puis-je savoir la cause ?

DONA AÑA, *à part.*

Voilà ce qui m'est encore arrivé de plus heureux d'aujourd'hui.

DOM COSME, *revenant.*

Elle fait donc encore la renchérie. Oh, bien, bien, laissez-la : si sa grandeur ne veut pas se défâcher, qu'elle s'arrange.

DOM LOUIS, *à part.*

Il faut que je l'emmene, car cela pourroit aller loin.

DOM COSME.

Quoi ! vous voulez que nous sortions ? Qu'elle me demande pardon auparavant.

DOM LOUIS.

Et de quoi ?

DOM COSME.

De quoi ! Mais ne voyez-vous pas que c'est Dona Aña ?

DOM LOUIS.

Dona Aña, dites-vous !

DOM COSME.

Elle-même.

DOM LOUIS.

Laquelle.

DOM COSME.

Laquelle, laquelle ; & que diable est-ce qu'il y en a deux ?

DOM LOUIS.

Je ne puis le croire.

DOM COSME.

Ah, ah, par-dieu, pour vous convaincre vous la verrez. Il en arrivera ce qui pourra ; mais je prétends qu'elle se dévoile.

DOM LOUIS.

Arrêtez.

DOM COSME.

Cela sera.

DOM LOUIS.

Non, en vérité, je ne le souffrirai pas.

*

SCENE XII.

Les mêmes, LAURETTE, *effrayée.*

LAURETTE.

VOTRE frere, Madame.

DOM LOUIS.

Que dis-tu?

LAURETTE.

Dom Diégo! je l'ai apperçu de la fenêtre.

DOM COSME.

Eh bien! est-ce elle ou non?

DOM LOUIS.

Je m'y perds. Que fait-elle ici?

DONA AÑA.

Dom Louis, je n'ai rien à dire: je pourrois vous représenter que vous êtes le seul objet que je cherchois ici: mais vous ne le croiriez pas. Ne me regardez donc ici que comme une femme ordinaire, & ne faites pour

me ſauver que ce qu'un gentilhomme, tel que vous, doit à mon ſexe.

(Elle ſe retire avec Laurette dans une chambre voiſine.)



SCENE XIII.

Les mêmes, DOM DIÉGO, MARTIN.

DOM DIÉGO, *ſans voir perſonne.*

Ne dis-tu pas que ton maître m'a cherché, & qu'il a dit qu'il reviendroit ici m'attendre ?

MARTIN.

Oui, mais il ne vient point.

DOM DIÉGO.

J'ai été au parc, j'y ſuis reſté toute la ſoirée ſans voir perſonne. Mais ne l'apperçois-je pas avec Dom Coſme ?

DOM COSME.

Ah! voilà mon preneur de filles : il me rendra par-dieu ma ſœur, ou je vais me dédommager ſur la ſienne.

DOM DIÉGO.

Il vaut mieux s'éclaircir une bonne fois, & je n'en manquerai pas l'occasion. Martin, va dehors.

DOM COSME.

Dom Louis, gardez-vous de m'arrêter.

DOM LOUIS.

Prenez garde à ce que vous hasardez.

DOM COSME.

Vous allez voir comment je m'en tirerai. Je lui parlerai en paraboles. Dom Diégo, un homme avoit une sœur, & cette sœur avoit un frere. La sœur se prit de belle passion pour un autre, & elle disparut un beau jour avec lui. La sœur du ravisseur a ravi à son tour le frere de la sœur ravie : dites-nous à présent lequel vaut le mieux pour terminer, que chacun des deux reprenne la sienne, ou qu'il garde celle qu'il a.

DOM DIÉGO.

Laissons là tout ce fatras, il n'est pas de saison. Je vous cherchois tous deux & suis bien aise de vous rencon-

trer ensemble. Dom Cosme, votre sœur est mon épouse; c'est un point décidé contre lequel je ne pense pas que vous prétendiez réclamer; mais il en reste un autre à éclaircir entre nous. Dites-moi, cette échelle que j'ai trouvée cette nuit à ma fenêtre, étoit-elle mise pour vous, ou non ?

DOM COSME.

Pour moi par-dieu. En pouvez-vous douter ?

DOM DIÉGO.

Que vous proposiez-vous par ce moyen ?

DOM COSME.

La belle question. Je me proposois de faire avec votre sœur ce que vous faisiez avec la mienne.

DOM DIÉGO.

Et qui vous avoit facilité l'exécution de ce projet ?

DOM COSME.

Il me fera perdre l'esprit. Eh ! corbleu, ce qui facilite ceux de ce genre-là, l'amour & l'argent.

DOM LOUIS.

Ma sœur en étoit-elle instruite ?

DOM COSME.

Eh! palſambleu, ſi elle en avoit été inſtruite, me ſerois-je haſardé à monter par la fenêtre, tandis que j'aurois pu entrer par la porte?

DOM DIÉGO.

Dom Louis, je le ſavois bien; mais j'ai voulu que vous l'entendiſſiez de la propre bouche de Dom Coſme.

DOM LOUIS.

Mais, mon ami, je n'ai jamais douté que votre honneur fût ſans tache.

DOM DIÉGO.

Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit: je ſuis votre ami, & vous allez voir combien je ſuis fidele aux loix de l'amitié, tandis que vous y manquez ſans ſcrupule. Ma ſœur, Dom Louis, eſt plus riche & auſſi noble que vous: il faut l'épouſer aujourd'hui, ou vous attendre à voir en moi votre plus cruel ennemi.

DOM COSME.

Ouais, ce n'eſt pas-là mon compte; mais voyons un peu ce qu'il répondra, & puis je crierai d'une force à me faire entendre des ſourds.

DOM DIÉGO.

Vous balancez! (*En montrant son épée.*) Voici qui me fera raison de votre incertitude.

DOM LOUIS.

Arrêtez : si une fois vous l'aviez tirée, il n'y auroit plus de conciliation. Quelle réponse puis-je vous faire, quand je sais que votre sœur est mariée?

DOM DIÉGO.

Mariée! à qui?

DOM COSME.

Avec moi.

DOM LOUIS.

Vous auriez pu vous en douter par la lettre qu'elle lui écrivoit, & que je vous ai remise par mégarde.

DOM DIÉGO.

Eh! quoi, vous croyez que cette lettre s'adressoit à Dom Cosme?

DOM LOUIS.

Sans doute.

DOM DIÉGO.

Vous ne l'avez donc pas lue?

DOM LOUIS.

Aſſurément.

DOM DIÉGO.

Eh! bien, liſez-la.

DOM LOUIS, *après l'avoir lue.*

Qu'ai-je vu?

DOM DIÉGO.

A quoi vous décidez-vous? Eſt-ce à Dom Coſme que ma ſœur écrivoit?

DOM COSME.

Oui, morbleu, c'eſt à moi, & c'eſt moi qui ai donné cette lettre à Dom Louis au lieu du cartel dont je le chargeois pour vous.

DOM LOUIS.

Je vois clairement que la lettre s'adreſſoit à moi. Mais que faiſoit ici votre ſœur quand je l'y ai trouvée tout-à-l'heure avec Dom Coſme?

DOM DIÉGO.

Ma ſœur ici!

DOM COSME.

C'eſt la vérité pure.



SCENE XIV.

Les mêmes, DONA AÑA, ISABELLE, LAURETTE, INÈS.

DONA AÑA.

Allons, Isabelle, il faut vous montrer. Il ne s'agit pas ici de ménager sa vie quand l'honneur est exposé.

DOM COSME.

Ah! vous ne vous cachez donc plus à présent?

DONA AÑA.

Dom Louis, ma vie est entre vos mains, interrogez votre cœur; d'après lui jugez du mien, & voyez si c'est Dom Cosme que j'ai pu venir trouver ici. Pour vous, mon frere, prenez garde que si j'ai laissé surprendre mon cœur, c'est par un de vos amis. C'est vous-même qui avez commencé à me séduire par les louanges que vous lui donniez devant moi.

LAURETTE.

Et vous, Monsieur, prenez garde

que ſi Dom Coſme a eu cette lettre entre les mains, c'eſt que j'ai eu le malheur de la perdre en vous la portant.

PETIT-JEAN.

Et moi le bonheur de la ramaſſer.

DOM LOUIS.

Tout eſt éclairci, Madame; daignez, pour réparation des outrages que je vous ai faits, accepter ma main.

DOM DIÉGO.

Et moi oſerai-je préſenter la mienne à la charmante Iſabelle?

DOM COSME.

Faites, faites, je le veux bien. Allez tous en paix: je ne ſuis pas ſi à plaindre. Tout ſot qu'on me croit me voilà pourtant encore garçon, & je fais marier les autres.

FIN.

INTERMEDE
DES MELONS
ET DE
LA FEMME TÊTUE,
En Espagnol,

ENTREMES DEL MELONAR Y LA RESPONDONA.

PERSONNAGES.

LORENSO.

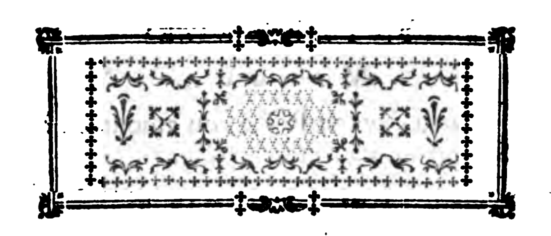
UN VOISIN.

MINGUA.

JUANA.



INTERMEDE



INTERMEDE DES MELONS

ET DE

LA FEMME TÊTUE.



SCENE PREMIERE.

LORENSO, MINGUA.

MINGUA.

Mon mari, qu'as-tu donc? Te voilà triste, mélancolique : à quoi penses-tu ?

LORENSO.

Je rêve.....

MINGUA.

Es-tu devenu Poëte, ou amoureux? Songes-tu à acheter à crédit?

LORENSO.

Non, rien de tout cela.

MINGUA.

A quoi rêves-tu donc?

LORENSO.

A quelque chose.

MINGUA.

T'es-tu battu? Voudrois-tu t'en aller à la guerre? ce que j'approuverois fort.

LORENSO.

Point du tout.

MINGUA.

Qu'est-ce donc qui t'occupe? Tires-moi vîte d'inquiétude.

LORENSO.

Femme, tu sais comment lorsqu'on est marié.....

MINGUA.

Eh! plût à Dieu que je ne le fusse pas! je n'aurois pas eu tant à souffrir avec un benêt comme toi.

LORENSO.

Enfin, femme, tu ſais comment quand on eſt marié.....

MINGUA.

Pour l'amour de Dieu, dépêches-toi donc de m'inſtruire, je meurs d'impatience.

LORENSO.

Doucement, femme; j'ai réfléchi combien il étoit dur d'avoir paſſé la journée d'hier & celle d'aujourd'hui ſans manger; cela vient de ce que je n'avois pas le ſou hier, & je ne ſuis pas plus riche aujourd'hui.

MINGUA.

Je ſais tout cela. Au fait.

LORENSO.

Patience. Rafiné comme je ſuis, j'ai trouvé un moyen pour ſortir de cette pauvreté, pour nous procurer des maiſons, des terres & de l'argent.

MINGUA.

Je voudrois bien ſavoir ce moyen. De l'argent! comme cela ſeroit beau.

LORENSO.

Ecoute donc. Il faut nous mettre

au ſervice pendant quatre ans : tu te feras, toi, chambriere de notre Curé ; tu es encore aſſez jolie. Pour peu que tu aies de complaiſances pour lui, tu y feras bien tes petites affaires. Moi, j'entrerai chez cette groſſe veuve de Robledo qui craint ſi fort les eſprits, & qui a ſi peur de coucher ſeule. Ce que nous aurons gagné, nous le mettrons enſemble, & au bout du terme nous quitterons nos conditions. Nous acheterons un coin de terre ; nous y ſemerons des melons de différentes eſpeces ; ils viendront à merveille : il n'y en aura pas un qui ne ſoit doux comme du ſucre. Ma beſogne à moi ſera de les couper, & la tienne de les aller vendre au marché. Les gros vaudront bien trente ſous, & les petits au moins quinze ſous. A force de trente ſous & de quinze ſous, nous décuplerons notre fonds ; nous acheterons de la terre à côté : je ſuis ſûr qu'elle nous coûtera peu : elle rendra auſſi des melons admirables, & crac, nous voilà à notre aiſe.

MINGUA.

On ne peut pas mieux : il n'y a là qu'une choſe qui me déplaiſe.

LORENSO.

Et c'eſt.....

MINGUA.

C'eſt de voir que vous vouliez donner une partie de vos melons à quinze ſous. Que le diable m'emporte s'il en part à moins de quarante.

LORENSO.

A quinze ſous ceux-là, c'eſt aſſez.

MINGUA.

Non, ce n'eſt pas aſſez. Sont-ils volés mes melons, s'il vous plaît, pour les donner à ſi bon marché?

LORENSO.

Paix, femme.

MINGUA.

Par-dieu, je prends garde à mes affaires : ils m'ont aſſez coûté de peines, peut-être.

LORENSO.

Il faut baiſſer le prix, femme.

MINGUA.

Il ne me plaît pas, moi.

LORENSO.

Femme, ces melons-là ont l'air de vous valoir plus de vingt ſoufflets.

MINGUA.

Des soufflets! moi! je le voudrois bien voir.

LORENSO.

Il ne faut pas se tenir si roide.

MINGUA.

Fi, le dissipateur.

LORENSO.

Veux-tu les diminuer?

MINGUA.

Je n'en rabattrai pas un denier: j'aime mieux les jetter tous dans le ruisseau. Des melons comme cela à quinze sous!

LORENSO.

Paix donc, la moutarde me monte au nez.

MINGUA.

Je ne me tairois pas quand le diable y seroit.

LORENSO.

Ah! je vous ferai bien taire. (*Il la bat.*)

MINGUA.

Au secours, au secours, il me tue.

SCENE II.

LORENSO, MINGUA, UN VOISIN, JUANA.

LE VOISIN.

Que faites-vous ? Un moment, Mingua.

JUANA.

Quelle pitié ! Ecoutez donc, Lorenso ?

LORENSO.

Vous ne vous tairez pas.

MINGUA.

Non, je ne me tairai pas, non.

LORENSO.

Attrappe. (*Il la bat : le Voisin veut les séparer ; il reçoit un coup.*)

LE VOISIN.

Je suis mort.

JUANA.

Eh ! prenez donc garde, vous tuez votre pauvre voisin.

LE VOISIN.

Je ſuis briſé : mais enfin n'importe ; qu'ils s'embraſſent & je ſerai content.

LORENSO.

Te tairas-tu à cette heure ?

MINGUA.

Non, je ne me tairai pas.

LORENSO.

Il faut donc recommencer. (*Il la bat, le Voiſin s'enfuit.*)

LE VOISIN, *de loin.*

Eh ! Lorenſo, arrêtez donc.

MINGUA.

Tiens, voilà pour toi.

LORENSO.

Tiens, garde celui-là.

LE VOISIN.

N'avez-vous pas honte tous deux ?

LORENSO.

Te tairas-tu ?

MINGUA.

Eh ! bien, oui.

LORENSO.

Ah ! voilà qui eſt fait, ſoyons amis.

LE VOISIN.

Pour que la paix ſoit faite, il faut boire enſemble. C'eſt la table qui fait les amitiés ſolides.

LORENSO.

A la bonne heure : tandis que je mettrai le couvert, Mingua, va chercher une couple d'œufs.

MINGUA.

Je ne les ferai pas frire, toujours. La poële me ſalit : il faudra les manger à la coque.

LORENSO.

Vous voilà bien délicate. Allons, caſſe-les.

MINGUA.

Je ne veux pas.

LE VOISIN.

Ils vaudront mieux à la coque ; cela eſt bon pour l'eſtomac.

LORENSO.

A la coque donc, puiſque tout le monde eſt pour elle.

MINGUA.

Le vilain fantaſque. (*Elle va chercher les œufs.*)

SCENE III.

LORENSO, LE VOISIN.

LE VOISIN.

A PRÉSENT que nous sommes seuls, mon cher ami, j'ai un avis à vous donner. Tout le monde est scandalisé de vous voir perpétuellement vous battre avec votre femme ; & dailleurs vous n'y gagnez rien. La femme est tout comme la mule ; quand une fois elle est faite à l'éperon, elle bronche à chaque pas.

LORENSO.

En ce cas, ma femme est donc faite à.....



SCENE IV.

Les mêmes, MINGUA.

MINGUA.

VOILA les œufs.

LE VOISIN.

Allons, asseyez-vous.

LORENSO.

Volontiers. (*A sa femme.*) Prends cet œuf, toi.

MINGUA.

Je n'aime pas les œufs.

LORENSO.

Non! eh bien, mange-les tous deux.

MINGUA.

Ils me font mal au cœur.

LORENSO.

Mange-les, quand tu en devrois crever.

JUANA.

Mangez-les, ma bonne amie.

LE VOISIN.

Mangez-les, Mingua.

LORENSO.

Mange-les de par tous les diables.

MINGUA.

Donnez. (*Elle fait semblant de les vouloir manger & elle les jette par terre en disant :*) Fi, au diable, qui mangeroit des vilenies pareilles.

LORENSO.

Ah! ah! puisque tu casses si adroitement les œufs, casse donc le plat aussi. (*Il lui jette le plat à la tête.*)

MINGUA.

Ah! je suis morte.

LORENSO.

Eh! mangerez-vous des œufs une autrefois?

JUANA.

Arrêtez donc, Lorenso; êtes-vous fou?

LE VOISIN.

Pourquoi en venir à de pareilles extrêmités?

LORENSO.

Parce que quand j'ordonne quelque

chose, je veux qu'on le fasse. Veux-tu te lever & manger.

MINGUA.

Je me leverai, mais je ne mangerai pas.

LORENSO.

Encore.

MINGUA.

Tarare.

LORENSO.

Ah, ah! voilà pour vous apprendre à parler. (*Il lui donne des coups de bâton.*)

MINGUA.

Au secours.

LE VOISIN.

Est-il possible que vous ne finissiez pas? (*L'orchestre joue un air gai.*)

LORENSO, *au parterre.*

Quand une femme, Messieurs, désobéit à son mari, je n'y vois point d'autre remede que de la rosser nuit & jour, matin & soir.

MINGUA.

Hélas! pauvres femmes, votre sort est bien triste. La moindre désobéissance vous coûte cher, & le plus doux

des maris ne vous en pourſuit pas moins juſqu'à ce qu'il vous ait fait crever.

LORENSO.

Eh! bien, que faire à cela ? Que faire ?

MINGUA.

Se taire, ſe taire.

FIN.

INTERMEDE

DES

BEIGNETS,

En Espagnol,

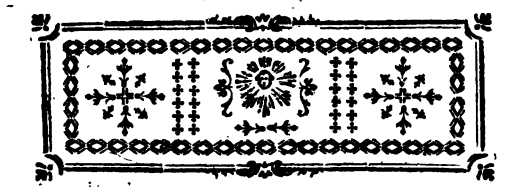
INTERMES DE LOS BUÑUELOS.

PERSONNAGES.

Un VIEILLARD.

LORENSO.

Deux PASSANS.



INTERMEDE DES BEIGNETS.



SCENE PREMIERE.

LE VIEILLARD, LORENSO.

LE VIEILLARD.

Eh! garçon, Lorenſo, viens, viens donc; accours; j'ai une commiſſion à te donner.

LORENSO, *de dedans.*

Je ſuis occupé.

LE VIEILLARD.

Quoi! faut-il tant de tems pour nettoyer des verres? Viens & habilles-toi proprement. Il faut aller por-

ter ce plat de beignets à ma cousine; afin qu'elle les mange à mon honneur.

LORENSO.

Par-dieu, notre maître, tout est fait.

LE VIEILLARD.

Bon! ô l'excellent domestique! Les as-tu bien dépoudrés?

LORENSO.

Admirablement.

LE VIEILLARD.

Mais n'en as-tu pas brisé quelques-uns? ils sont beaux au moins.

LORENSO.

Ne vous inquiétez pas, allez. Ils sont en mille morceaux.

LE VIEILLARD.

Comment! coquin.

LORENSO.

Paix: c'est donc vous qui êtes le coquin. Ne m'avez-vous pas dit ces verres sont pleins de poussiere, il faut les bien secouer. Là-dessus j'ai raisonné en moi-même; j'ai dit pour secouer des tapisseries, on les bat vigoureusement. Il en est de même des

verres. J'ai pris un bâton à deux mains, j'ai frappé de toute ma force à droite & à gauche. En quatre ou cinq coups, il n'y a plus eu de pouſſiere, je vous en réponds.

LE VIEILLARD.

Je ne ſais à quoi tient que je ne te tue, miſérable. Quoi ! ils ſont tous caſſés ?

LORENSO.

Voilà bien de quoi crier, par-di! vous n'avez qu'à venir voir, vous en retrouverez les morceaux.

LE VIEILLARD.

Tu es bienheureux que j'aie beſoin de toi. Tiens, va porter à ma belle couſine, à ce bel objet de mes ſoupirs, cet énorme plat de beignets. Prends bien garde au plat, il eſt d'argent ; aies ſoin qu'on ne le vole pas.

LORENSO.

Laiſſez faire, je vous en rendrai bon compte.

LE VIEILLARD.

Va donc, mon cher Lorenſo, va doucement, & prends bien garde à tout. (*Le Vieillard s'en va.*)

SCENE II.

LORENSO, DEUX PASSANS.

UN PASSANT.

CELA va le mieux du monde : il y a là des beignets, je penſe à les manger, & enſuite à filouter le plat de cet imbécille.

AUTRE PASSANT.

Commencez, je vais vous ſeconder.

LE PREMIER PASSANT.

Eh ! bonjour Lorenſo, mon cher petit Lorenſo, le meilleur de mes amis ; que je ſuis réjoui de vous revoir.

LORENSO.

La, la, doucement, n'approchez pas tant de ces beignets.

LE PREMIER PASSANT.

Ne reconnoiſſez-vous plus Perico? Quelle pitié! Quoi! vous avez oublié ce pauvre Perico? Vous allez me re-

connoître. Je ſuis fils de mon pere, neveu de mon oncle : je ſuis né avec un croiſſant à mon ſoulier gauche ; vous ne vous ſouvenez pas ?

LORENSO.

Ah ! ſi fait, ſi fait, je vous reconnois au croiſſant.

LE PREMIER PASSANT.

Il y a des ſiecles, mon enfant, que nous ne nous ſommes vus.

LORENSO.

Eh ! qu'avez-vous fait tout ce tems-là ?

LE PREMIER PASSANT.

Oh ! bien des choſes. J'ai couru tout le monde avec cet honnête homme que vous voyez.

LORENSO.

Et où avez-vous donc tant été ?

LE PREMIER PASSANT.

A Seville, à Maroc, à Tetuan, en Egypte, à Tunis, à Mondonedo, mais ſur-tout à Conſtantinople. J'y ai vu le Grand Turc : c'eſt-là ce qui s'appelle un Roi !

LORENSO.

Diable! il eſt donc bien grand.

LE PREMIER PASSANT.

Ce n'eſt rien de le dire; mais ce qu'il y a de plus beau, c'eſt de le voir manger.

LORENSO.

Manger! cela doit être drôle en effet.

LE PREMIER PASSANT.

Je n'ai jamais eu tant de plaiſir.

LORENSO.

Et comment eſt-ce qu'il mange?

LE PREMIER PASSANT.

Pour vous le bien repréſenter, il faudroit avoir quelque choſe à manger en effet.

LORENSO.

Qu'à cela ne tienne: voila des beignets. Dépêchons, je meurs d'envie de voir cela.

LE PREMIER PASSANT.

Ecoutez donc: ſuppoſons que vous êtes le Grand Turc aſſis là par terre. (*On le fait aſſeoir.*) Il entre deux Eſclaves, bien droits, avec chacun une ſer-

viette sur le bras : ils saluent jusqu'à mettre le nez par terre. (*Lorenso se baisse pour saluer jusqu'à terre.*) Non, non, ce n'est pas vous, il faut vous tenir roide.

LORENSO.

Ah, ah, comme il n'y a pas longtems que je suis Turc, je ne sais pas encore bien mon rôle.

LE PREMIER PASSANT.

Ces deux Esclaves s'avancent bien respectueusement comme cela. Ils mettent devant le Sultan, comme qui diroit ce plat de beignets ; mais il ne mange point lui, il se garde bien de toucher à rien.

LORENSO.

En ce cas je ne veux pas être le Grand Turc.

LE PREMIER PASSANT.

On mange pour lui : il vit de voir dîner les autres.

LORENSO.

C'est-à-dire qu'il mange par procuration.

LE PREMIER PASSANT.

Quand le plat est ainsi devant lui,

un des Esclaves prend un beignet, il le mange comme cela (*Il le mange en effet*) en disant au Grand Turc : prenez, Seigneur, & puis on l'essuie.

(*L'autre camarade essuie Lorenso.*)

LORENSO.

Prenez garde, vous m'emportez les moustaches.

LE SECOND PASSANT.

Le second Esclave prend aussi un beignet, il le mange en disant : il est excellent, Seigneur, & on l'essuie.

(*On essuie Lorenso.*)

LORENSO.

Doucement donc, vous me brisez les mâchoires. Ces Turcs-là sont bien propres, ma foi.

Ce jeu se recommence plusieurs fois jusqu'à ce que tous les beignets soient mangés.

LORENSO.

Voilà qui est fatigant de s'essuyer toujours sans avoir bu ni mangé.

LE PREMIER PASSANT.

Il n'y a plus rien. Eh! mais quel visage avez-vous, mon pauvre Lorenso Qu'est-ce que vous sentez.

LORENSO.

LORENSO.

Je me ſens de n'avoir rien mangé.

LE PREMIER PASSANT.

Il n'y a pas à badiner, au moins; vous allez étouffer; nous avons trop mangé.

LORENSO.

Qu'eſt-ce donc que j'ai?

LE PREMIER PASSANT.

Une terrible indigeſtion du repas que nous venons de faire. Eſt-il poſſible que nous n'y ayons pas penſé, que nous ne nous ſoyons pas arrêtés à propos!

LORENSO.

J'ai donc une digeſtion *ad honores.*

LE SECOND PASSANT.

Vous en mourrez: il n'y a pas de remede.

LE PREMIER PASSANT *en prenant le plat.*

Malheureux plat qui as crevé mon cher ami, le plus aimable homme qu'il y eût ſur la terre, le plus excellent domeſtique! Maudit ſois-tu, miſérable vieillard, qui es cauſe de tout ce mal, par ce chien de plat que tu lui

as confié. Allons-nous-en, nous en ſerons long-tems inconſolables.

LE SECOND PASSANT.

Maudit ſois-tu, miſérable vieillard, & toi & tes beignets. (*Ils s'en vont.*)

LORENSO.

Maudit ſois-tu, miſérable vieillard, & tes beignets qui m'ont étouffé. Ils ont crevé le plus aimable homme qui fût ſur la terre.



SCENE III.

LE VIEILLARD, LORENSO.

LE VIEILLARD.

QUE t'eſt-il donc arrivé, Lorenſo? Il aura encore fait des ſiennes.

LORENSO.

C'en eſt fait du plus excellent domeſtique; maudit ſois-tu, chien de vieillard.

LE VIEILLARD.

Lorenſo, mon fils, ne me diras-tu pas ce qui t'eſt arrivé? Qu'as-tu? Qui

est-ce qui te fait ainsi crier? Et mes beignets?

LORENSO.

Ah! ils ne sont plus.

LE VIEILLARD.

Qu'en as-tu fait?

LORENSO.

Il est bon, là : & ne voyez-vous pas que je meurs de la plus terrible digestion.

LE VIEILLARD.

Que dis-tu, butord? une digestion!

LORENSO.

Et oui, une digestion dont je ne suis que le dépositaire.

LE VIEILLARD.

Et mon plat, coquin, qu'est-il devenu?

LORENSO.

Perico l'a enlevé de colere.

LE VIEILLARD.

Perico!

LORENSO.

Oui, celui qui a toujours un croissant sous son soulier; là, celui.....

LE VIEILLARD.

Je ne sais à quoi tient que je ne t'assomme : & mon plat d'argent, malheureux ?



SCENE IV.

Les mêmes, LES PASSANS.

LE PREMIER PASSANT.

TRANQUILLISEZ-VOUS, Monsieur ; nous savons où il est.

LE VIEILLARD.

Et où ?

LE PREMIER PASSANT.

En gage : nous avions une collation à donner à des Dames, nous n'avions pas d'argent & nous en avons emprunté sur vos effets.

LE VIEILLARD.

Encore est-ce quelque chose que de deux maux je puisse choisir le moindre.

FIN.

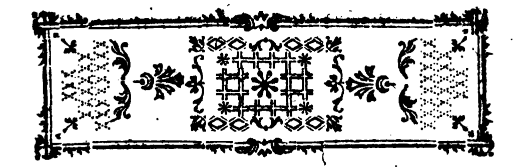
INTERMEDE
DU
MALADE IMAGINAIRE,
En Espagnol,
DOM JUAN RANA COMILON.

PERSONNAGES.

JUAN RANA
CASILDA *sa femme*.
Le DOCTEUR. (*a*)
Un VALET.
Un NEGRE.
Un PORTEFAIX.
LORENSO.

(*a*) Les Médecins en Espagnol se nomment ainsi.





INTERMEDE
DU
MALADE IMAGINAIRE.



SCENE PREMIERE.

CASILDA, LE DOCTEUR.

CASILDA.

MON cher Docteur, la collation est perdue.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi, ma bonne amie ?

CASILDA.

Ce butor de Jean Rana est resté dans la maison toute la matinée : il a senti la collation apparemment, & je n'ai pu le chasser. C'est un mari après tout : il n'y a pas moyen de le mettre

à la porte : force vous ſera de l'inviter ; mais auſſi il faut être ſûr qu'il va tout dévorer.

LE DOCTEUR.

NE pourroit-on pas imaginer quelque choſe pour l'écarter de la maiſon ?

CASILDA.

On n'en viendra jamais à bout, vous dis-je ; il a éventé les plats : le ſcélérat ne ſortiroit pas à l'heure qu'il eſt pour de l'argent. Tenez, le voilà.

LE DOCTEUR.

Il faut donc ſe retourner. Laiſſez-moi faire ; allez, je m'arrangerai de façon que nous collationnerons en ſa préſence, ſans qu'il puiſſe ſeulement toucher un morceau.

CASILDA.

Comment cela ?

LE DOCTEUR.

Comptez ſur ma parole. (*Il s'en va.*)



SCENE II.

CASILDA, JUAN RANA.

JUAN RANA.

DIEU soit loué, m'amour; comme cela sent ici le pâté.

CASILDA.

Qu'est-ce que vous dites, vieux fou, il n'y a rien ici.

JUAN RANA.

Il me semble que je sens un pâté chaud.

CASILDA.

Est-ce que vous avez jamais eu de pâté dans votre maison?

JUAN RANA.

C'est un baume.

CASILDA.

Allez, vous êtes bien insupportable. Qu'avez-vous à être perpétuellement là sur mes épaules? Jour-de-dieu! allez rendre visite à la com-

mere ici près qui eſt en mal d'enfant.

JUAN RANA.

Femme, eſt-ce que je ſuis accoucheur, moi ?



SCENE III.

Les mêmes, LORENSO *qui ſort de la maiſon du Docteur.*

LORENSO.

JUAN RANA.

JUAN RANA.

Lorenſo, mon ami, qu'avez-vous donc à accourir ſi vîte?

LORENSO, *en faiſant ſemblant d'examiner Juan Rana.*

Eh! bon Dieu, qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous? Qu'eſt-ce que cette couleur-là ?

JUAN RANA.

Quoi! celle de mon habit. C'eſt un brun foncé.

LORENSO.

Elle me fait conjecturer que vous ne vous portez pas bien.

JUAN RANA.

Quoi ! la couleur.....

LORENSO.

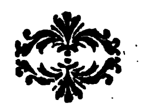
Oui, celle de votre visage. Votre teint m'annonce que vous êtes griévement malade.

JUAN RANA.

Point, point, je ne sens pas de mal.

LORENSO.

Tant pis, vraiment : vous mourrez, mon pauvre cher homme. Vîte, vîte, le Docteur. J'y vole.



SCENE IV.

JUAN RANA, CASILDA.

JUAN RANA.

Le diable t'emporte ; mais vois donc ma femme, as-tu entendu cet ivrogne ?

CASILDA.

Ah ! mon cher petit mari, hélas ! il va paſſer. Que je ſuis malheureuſe ! il a déja le teint d'un mort. Mon cher cœur, que t'eſt-il donc arrivé ?

JUAN RANA.

Mais rien, mon enfant. Là, là, conſole-toi. Je ne ſuis pas mort. (*Il veut l'embraſſer.*)

CASILDA, *le repouſſant.*

Ah ! il a déja la ſueur froide : au ſecours, au ſecours.



SCENE V.

Les mêmes, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ou eſt Juan Rana ?

CASILDA.

Eh ! le voilà, Monſieur, le voilà qui va mourir.

LE DOCTEUR.

Vive-dieu : comment ſe fait-il qu'un homme d'ailleurs ſi ſage, un homme qui a une réputation de bon ſens, ſe laiſſe ainſi mourir comme une bête ?

JUAN RANA.

Moi ! je me laiſſe mourir ! eh non fais-je, parbleu.

LE DOCTEUR.

Mais ne vois-je pas ſur votre viſage que vous êtes hipocondre ?

JUAN RANA.

Hipocondre ! ſur mon viſage ! c'eſt que j'aurai oublié de me laver ce matin, apparemment.

LE DOCTEUR.

Vous avez les poumons attaqués.

JUAN RANA.

Miſéricorde, les poumons!

LE DOCTEUR.

Il n'y a point de remede, Madame faites-en le ſacrifice. Il en mourra.

JUAN RANA.

Mais dites-moi donc du moins où je dois ſentir du mal ?

LE DOCTEUR.

N'avez-vous pas de palpitation dans l'eſtomac ?

JUAN RANA.

Non, mais j'y ſens un grand vuide. C'eſt peut-être là mon mal.

LE DOCTEUR.

Demain, à pareille heure, il ne ſera plus au monde; il ne peut pas aller même juſques-là.

JUAN RANA.

Eh! Monſieur le Docteur, par pitié guériſſez-moi.

LE DOCTEUR.

Dites-moi donc tout ce qui vous eſt arrivé depuis que vous avez ce mal-là,

& je verrai s'il y a de la ressource.

JUAN RANA.

Hélas! Monsieur, il est bien vrai que depuis long-tems j'enrage de faim. Quand j'ai bien déjeûné, je dîne comme un diable, & j'ai de la peine à attendre le souper. A peine ai-je la tête sur l'oreiller, que je dors comme une souche, & je me réveille toujours sur le même côté où je me suis endormis. Meurt-on de cela, Monsieur le Docteur?

CASILDA.

Que dites-vous de tous ces symptomes?

LE DOCTEUR.

Ils sont mortels, ma chere Dame.

JUAN RANA.

Mon Dieu! quelle pitié; & comment ce mal-là s'appelle-t-il, Monsieur le Docteur?

LE DOCTEUR.

Une antrocaripomanie.

JUAN RANA.

Une antrocaripomanie! c'est quasi le nom de la vieille qui demeure vis-à-vis chez nous. C'est une vilaine

chofe, Monfieur le Docteur : on doit être bien malade quand on a cela avec foi.

LE DOCTEUR.

Je vois à vos yeux qu'il va vous prendre un accès violent; vous tomberez dans le délire ; vous verrez, vous imaginerez mille chofes qui ne feront que dans votre imagination. Que voyez-vous à préfent ?

JUAN RANA.

Ma femme & vous.

LE DOCTEUR.

Pas autre chofe ?

JUAN RANA.

Non.

LE DOCTEUR.

Eh bien, dans un moment vous aurez la tête pleine de fantômes, de rêveries de toute efpece. Vous allez voir.

(Il entre un Negre avec des plats remplis de grillades.)

Qu'appercevez-vous à préfent ?

JUAN RANA.

Un Negre avec de la grillade qui a une mine.....

CASILDA.

Eh! fi donc, quelle folie! un Negre avec de la grillade ici!

JUAN RANA.

Eh! je la ſens; il eſt entré dans la cuiſine.

LE DOCTEUR.

Voilà un ſigne fâcheux, mon voiſin; vous en mourrez. Il n'y a qu'un ſeul remede pour vous ſauver, c'eſt de ne rien croire de ce que vous verrez.

JUAN RANA.

Quoi! il ne faut pas croire que je viens de voir de la grillade?

LE DOCTEUR.

Vous êtes un homme mort ſi vous en croyez ſeulement une cotelette.

JUAN RANA.

Je n'en reviendrai donc pas. Comment voulez-vous que je démente mes yeux & mon nez?

(*On voit paſſer un autre Domeſtique avec un pâté.*)

LE DOCTEUR.

La ſcene ne change-t-elle pas à préſent ? Voyez-vous quelqu'autre choſe ?

JUAN RANA.

Eh ! oui, vraiment, je vois un homme avec un pâté.

CASILDA.

Il eſt perdu ſans reſſource.

LE DOCTEUR.

Eh bien, ſentez-vous à préſent la force de votre mal ?

JUAN RANA.

Non, je ne ſens que le pâté. Laiſſez-moi ſeulement aller juſqu'à la cuiſine, pour voir ce qui en eſt.

LE DOCTEUR.

Vous êtes mort ſi vous faites un pas.

JUAN RANA.

Mort ! ce ſera donc d'appétit que je mourrai. Mais, Monſieur, comment ſe fait-il que je ne voie plus rien?

LE DOCTEUR.

C'eſt que votre mal a des intervalles : les accès ſe ſuccedent, ſans quoi vous ſeriez déja crevé. Donnez-moi

votre poux que je juge quand ils viendront.

JUAN RANA.

Tenez, avertiſſez-moi quand je devrai voir quelque choſe.

(Il paſſe un portefaix avec une corbeille pleine de fruits, de pain & un broc de de vin.)

LE DOCTEUR.

Prenez garde, voilà quelque choſe qui vous monte au cerveau.

JUAN RANA.

Oui, vraiment, ce ſont des olives, c'eſt du pain, du vin.

LE DOCTEUR.

Vous croyez voir tout cela?

JUAN RANA.

Oui, par-dieu, & ſi bien voir que ſi vous voulez je vais tâter au broc, là tout-à-l'heure devant vous.

LE DOCTERR.

Il vous en coûtera cher ſi vous bougez.

JUAN RANA.

Mais c'eſt un ſupplice effroyable que ce mal là; & votre Médecine n'a

point de ressource contre un mal de cette nature ?

LE DOCTEUR.

Mais si fait. Il faudroit quarante bonnes saignées, vous appliquer quatre-vingt fois les ventouses, & après on pourra espérer quelque chose.

JUAN RANA.

Eh ! miséricorde : est-il possible que je sois si malade ?

LE DOCTEUR.

On ne guérit pas vîte des maladies de cette violence au moins. Il y auroit pourtant un moyen plus doux ; ce seroit de vous résoudre à souffrir en paix tous les vertiges de votre imagination dérangée. Pour cela il faudroit vous lier ici dans un fauteuil, & là, vous abandonner à tous vos caprices. Si vous pouviez résister à cette épreuve sans sortir de votre place, sans céder à l'envie d'approcher de ce que vous croyez voir, la fermentation violente que cela exciteroit dans votre sang, pourroit vous faire du bien.

JUAN RANA.

Essayons donc cela.

LE DOCTEUR.

Volontiers; mais il ne faudra pas parler, & si vous en avez la force, quelque chose que vous vous imaginiez appercevoir, je vous garantis guéri demain matin.

JUAN RANA.

Dépêchons, dépêchons donc. Diable, pour la santé il n'y a rien qu'on ne fasse. (*On le lie sur un fauteuil.*)

LE DOCTEUR.

Casilda, faites mettre la table ici, là devant lui : la peur qu'il a de mourir suffira pour l'empêcher de nous troubler.

JUAN RANA.

Monsieur le Docteur, que dites-vous-là ?

CASILDA.

Bon, le Docteur ! est-ce qu'il n'est pas parti ? Taisez-vous, vous parlez comme un homme dans le délire.

JUAN RANA.

Voyez donc ce que c'est que ce chien de mal : j'aurois juré que le Docteur étoit-là.

point de ressourc[illegible] *ses Domestiques.* cette nature ? [illegible]e, apportez la table [illegible]es. (*On l'apporte.*)

L[illegible] JUAN RANA.

Ma[illegible] mon Dieu, quel accès épouvantable qui me prend ! on diroit qu'on met la table. Femme, qu'est-ce que cela veut dire ?

CASILDA.

Ce sont vos vertiges, vous le sentez bien.

JUAN RANA.

Eh! mais, mon Dieu, je vais mourir tout-à-l'heure; je sens mon cœur qui saute à la vue de la table.

(*On se met à table & on mange.*)

LE DOCTEUR.

Mettez-vous-là, Casilda, auprès de moi, & réjouissons-nous.

JUAN RANA.

Ah, ah, ah, je suis perdu! les voilà qui mangent sans moi. Il y a de quoi expirer d'inanition & de douleur.

On chante un couplet qui signifie :

Juan Rana mouroit de faim, & pour le guérir, on lui ordonna de voir manger les autres, sans manger lui-même.

LE DOCTEUR.

...ilà d'excellente grillade.

CASILDA.

A votre ſanté, Docteur.

JUAN RANA.

Je n'y tiens plus, je ſuffoque.

LE DOCTEUR.

Ce vin-là vaut mieux que de l'ambroiſie.

JUAN RANA, *faiſant des efforts pour ſe délier.*

Par-dieu! mourir pour mourir, je mangerai.

LE DOCTEUR.

Eh! prenez garde, vous vous égorgez vous-même, mon pauvre ami.

JUAN RANA.

Je m'en moque.

LE DOCTEUR.

Mais rien de tout cela n'eſt réel.

JUAN RANA.

Mais ſi le Docteur n'eſt pas ici, comment ſe fait-il que je l'entende parler?

CASILDA.

C'eſt votre maladie.

JUAN RANA, *s'étant délié.*

Mais il faut un peu voir ſi rien de tout cela n'eſt réel. (*Il leur donne des coups de bâton.*)

LE DOCTEUR.

Prenez garde donc, vous m'aſſommez.

JUAN RANA.

Non, non, ce n'eſt rien, c'eſt l'imagination.

CASILDA.

Mon mari, arrêtez donc : que faites-vous ? vous me briſez les bras.

JUAN RANA.

Ma chere petite femme, ne voyez-vous pas que ce ſont des fantômes ?

CASILDA & LE DOCTEUR.

Au ſecours, au ſecours.

DES VOISINS.

Eh ! qu'eſt ce donc, Juan Rana ? A qui en avez-vous ?

JUAN RANA.

Moi, je ſuis plus grand Médecin qu'Hipocrate,

qu'Hipocrate : avec ce bâton je viens de me guérir de la plus terrible maladie.....

CASILDA.

Je ſuis morte.

LE DOCTEUR.

Il m'a rompu les os.

JUAN RANA.

Mangeons à préſent tout ſeul : il n'y a rien comme l'abſtinence & l'exercice, pour augmenter l'appétit.

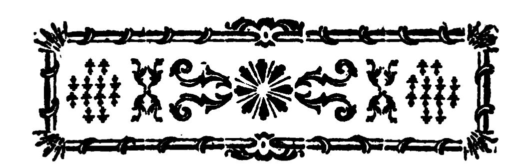
FIN.

INTERMEDE
DE
LA RELIQUE,
En Espagnol,

ENTREMES DE LA RELIQUIA.

PERSONNAGES.

LORENSO.
ALDONZA.
Un VOISIN.
Une VOISINE.



INTERMEDE
DE
LA RELIQUE.



SCENE PREMIERE.

LORENSO, *fuyant*, ALDONZA *le poursuivant un bâton à la main.* LE VOISIN.

LORENSO.

MISÉRICORDE, je suis mort.

ALDONZA.

Ah! je t'y prends, vilain scélérat.

LE VOISIN.

Aldonza, moderez-vous donc; ne faites point d'éclat. Ne voyez-vous pas que c'est votre mari?

ALDONZA.

C'eſt pour cela que je le roſſe. Je veux lui apprendre à marcher droit.

LORENSO.

Hélas! c'eſt bien plutôt le moyen de me faire aller de travers.

ALDONZA.

Eh! plaît-il?

LORENSO.

Là, là, ne vous fâchez point, ma chere femme.

ALDONZA.

Laiſſez-moi, que je l'étrille une fois tout mon ſaoul.

LE VOISIN.

Patience, donc; y a-t-il de la religion à cela? Finiſſez.

ALDONZA.

Je ſuis la maîtreſſe, peut-être, chez moi. Je rentre dans la maiſon: ſi tu y remets les pieds, malheureux, tu peux être ſûr de quatre cent coups de barre. (*Elle s'en va.*)

*

SCENE II.

LORENSO, LE VOISIN.

LE VOISIN.

BONTÉ de Dieu! a-t-on jamais rien vu de pareil?

LORENSO.

Eh bien, mon cher Voisin, voilà comme je suis traité tous les jours.

LORENSO.

Mais d'où vient donc sa hardiesse, son insolence?

LORENSO.

De ce que tout le bien est à elle. Ah! qu'on a raison de dire qu'un homme pauvre, qui épouse ainsi une femme riche, se donne un maître.

LE VOISIN.

Et pourquoi aussi avoir été faire un pareil mariage?

LORENSO.

Oh! pourquoi? je n'avois pas le sou. Que ne fait-on pas pour avoir de ce

diable d'argent? On m'a joué en me la donnant un bien autre tour.

LE VOISIN.

Eh! quel?

LORENSO.

Elle étoit grosse, mon cher voisin; on a vu que je ne disois rien, que je souffrois tout cela de bonne amitié; elle s'est enhardie & me traite comme vous voyez; mais je n'y tiens plus; je m'en vais m'en aller au bout du monde. J'aime mieux demander mon pain, que de vivre avec un démon de cette méchanceté.

LE VOISIN.

Vous me faites pitié. Il faut que je vous donne un moyen de vous tirer d'affaire. J'ai eu aussi autrefois une femme méchante : un saint homme, à qui Dieu fasse paix, me donna une relique merveilleuse avec laquelle j'ai mis ma femme à la raison. Depuis ce moment-là nous avons toujours vécu en paix & heureux. Je veux bien vous prêter cette divine relique, mais aurez-vous le courage de l'appliquer comme il le faut?

LORENSO.

Je vous en réponds.

LE VOISIN.

Je reviens.

LORENSO.

Par-dieu, je ne la quitterai pas, je la porterai ſur moi comme un ſcapulaire.

LE VOISIN *revient avec une canne dans un étui de belle peau & un ruban pour la ſuſpendre au cou.*

Tenez, voilà la paix de votre ménage. Suſpendez-moi cela à votre cou, & ne marchez jamais ſans l'avoir.

LORENSO.

Comment?

LE VOISIN.

Oui : au premier mot que dira votre femme, vous reculerez un pas; vous tirerez cette admirable relique de ſa chaſſe, & en levant le bras bien haut, vous lui en donnerez deux coups, zing-zag, & auſſi-tôt elle ſe taira.

LORENSO.

Voilà qui eſt prodigieux.

LE VOISIN.

Si elle tomboit en pamoiſon, il faudroit la toucher encore & la connoiſſance lui reviendra.

LORENSO.

Dieu vous le rende, mon bon ami : je vais ſur le champ faire l'eſſai du ſpécifique.

LE VOISIN.

Je vais vous attendre ici pour ſavoir comment il aura opéré.

LORENSO.

Ecoutez donc. Vous dites qu'il faut reculer un pas, lever le bras bien haut & puis toucher : eſt-ce comme cela? (*Il lui donne deux grands coups de canne.*)

LE VOISIN.

Eh! miſéricorde, vous m'aſſommez.

LORENSO.

Bon, bon, c'eſt que je voulois eſſayer.

LE VOISIN.

Adieu.

SCENE III.

LORENSO, ALDONZA.

LORENSO.

HOLA! ici Aldonza.

ALDONZA.

Qu'est-ce que vous dites?

LORENSO.

Plus bas, femme.

ALDONZA.

Je ne veux, pas moi.

LORENSO.

Un pas en arriere & la relique. (*Il lui donne deux grands coups sur la tête.*)

ALDONZA.

Au secours, je suis morte.

UNE VOISINE.

Lorenso, prenez donc garde, elle a perdu la parole.

LORENSO.

Qu'elle ne la recherche pas. Foi d'homme d'honneur ce ſeroit la meilleure femme du monde ſi elle étoit muette.

ALDONZA.

Il m'a tuée.

LORENSO.

Tu parles encore : attrape. (*Il la bat.*)

LA VOISINE.

Songez donc que vous me frappez auſſi.

LORENSO.

En voilà aſſez pour aujourd'hui. Rappellez-là, & faites-moi le plaiſir de lui dire qu'elle s'obſerve dorénavant, ou bien, voilà la relique à mon côté.



SCENE IV.

LA VOISINE, ALDONZA.

LA VOISINE.

Eh! bien, ma chere amie, comment vous trouvez-vous?

ALDONZA.

J'ai la tête en morceaux.

LA VOISINE.

Il faut pourtant vous résoudre à ne plus insulter votre mari, au moins. Du ton dont il le prend, ce jeu ne vaudroit rien pour vous.

ALDONZA.

Je le sens bien, je n'en reviendrai pas.

LA VOISINE.

Il faudroit tâcher de ne lui pas répondre.

ALDONZA.

Cela est plus fort que moi. Quand on devroit me mettre en pieces il faut que je parle.

LA VOISINE.

Je vais vous enſeigner un ſecret pour ne point parler. Je reviens.

ALDONZA.

Me voilà bien malheureuſe ! Si Alonſo continue il me tuera : pauvre femme que je ſuis !

LA VOISINE, *avec un verre plein d'eau.*

Tenez, voilà mon ſecret. Quand je me ſuis mariée j'avois la même foibleſſe que vous ; je voulois toujours gronder & crier. Mon mari, que Dieu maintienne en joie, entreprit de me corriger comme le fait le vôtre. Pour me préſerver des rechûtes un bon Hermite me donna cette eau. Il ne faut qu'en prendre une gorgée & la garder dans ſa bouche quand on ſent venir la tentation de parler, & auſſitôt elle ſe paſſe.

ALDONZA.

Ah! ma chere amie, donnez vîte votre eau, car j'entends Lorenſo.

SCENE V.

Les mêmes, LORENSO.

LORENSO.

ALDONZA, avez-vous quelque chose pour dîner?

ALDONZA, *la bouche pleine d'eau.*

Mu, mu, mu.

LORENSO.

Eh! il n'y a rien?

ALDONZA.

Mu, mu.

LORENSO.

Qu'avez-vous? Est-ce qu'on vous a mis un baillon?

LA VOISINE.

Non; c'est que je lui ai enseigné un remede pour ne plus parler.

LORENSO.

Qu'elle ne l'oublie pas. C'est une excellente chose que le silence

ALDONZA, *jettant l'eau.*

Et je veux parler, moi, infâme.

LORENSO.

A la relique. (*Il la bat.*) Parlerez-vous encore ?

LA VOISINE, *en lui présentaut de l'eau.*

Croyez-moi, servez-vous du secret & n'y manquez plus.

FIN.

INTERMEDE

DE

L'ECOLIER MAGICIEN,

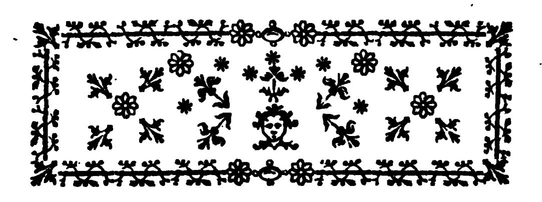
En Espagnol,

ENTREMES DE LA CUEVA DE SALAMANCA.

PERSONNAGES.

PANCRACIO.
LÉONARDA.
CHRISTINA.
CARRAOLANO.
REPONSE, *Bailli.*
NICOLAS, *Barbier.*





INTERMEDE
DE
L'ECOLIER MAGICIEN.



SCENE PREMIERE.

PANCRACIO, LEONARDA, CHRISTINA.

PANCRACIO.

Essuie tes larmes, ma chere petite, & ceſſe de ſoupirer. Quatre jours d'abſence ne ſont pas quatre ſiecles. Je reviendrai le cinquieme au plus tard, ſi Dieu me laiſſe la vie. Mais, au reſte, ſi cela te fait tant de peine, il n'y a qu'à ne point partir; ma ſœur ſe mariera bien ſans moi.

LÉONARDA.

Non, non, mon cher Pancracio, je ne veux pas que par complaiſance pour moi, vous faſſiez une impoliteſſe. Allez, vous y êtes obligé. Pour moi, je ſupporterai de mon mieux ma douleur & ma ſolitude. Seulement je vous recommande de revenir le plutôt poſſible, ou du moins de ne paſſer point le terme que vous m'avez marqué. Soutiens-moi, Chriſtina, le cœur me manque. (*Elle fait ſemblant de ſe trouver mal.*)

CHRISTINA.

Que le diable emporte les noces & les mariés; en vérité, Monſieur, ſi j'étois à votre place, je n'aurois jamais promis d'y aller.

PANCRACIO.

Vas vîte, mon enfant, va lui chercher un verre d'eau pour lui jetter au viſage; mais attends, elle revient.

LÉONARDA.

Ah! il faut bien s'y réſoudre, il faut en faire le ſacrifice, pars mon cher ami, mais reviens vîte.

PANCRACIO.

Mais, mon cœur, ſi tu le deſire, je ne partirai point.

LÉONARDA.

Non, non, je n'ai de plaisirs que les vôtres. Il faut vous y rendre dès que cela vous amusera.

CHRISTINA.

O! la fleur des femmes! a-t-on jamais rien vu de cette force là!

LÉONARDA.

Entre là-dedans, Christina, & vas me chercher mon voile, que j'accompagne ton maître jusqu'à la voiture.

PANCRACIO.

Non, ma poule, gardez-vous-en bien : Christina, ayes bien soin de ta maîtresse & tu ne t'en repentiras pas à mon retour.

CHRISTINA.

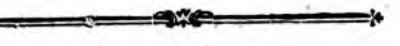
Allez, Monsieur, ne soyez pas inquiet. Je l'égayerai si bien qu'elle ne s'appercevra pas que vous lui manquez.

LÉONARDA.

Je ne m'en appercevrai pas! tu connois bien mal mon cœur. Hélas! il n'y a plus de satisfaction pour lui. Je n'attends que des peines & des douleurs.

PANCRACIO.

Elle m'attendrit trop. Vas, vas, mon ame, sois sûr que je ne goûterai pas plus de plaisirs que toi jusqu'à mon retour. Adieu.



SCENE II.

LÉONARDA, CHRISTINA.

LÉONARDA.

Puisse-tu y rester, dans ta chienne de maison. Puisse-tu n'en jamais revenir.

CHRISTINA.

Vous m'avez fait trembler avec vos exclamations; j'ai vu le moment où il ne partiroit pas.

LÉONARDA.

Vont-ils venir?

CHRISTINA.

S'ils viendront? Nous en avons ici de bons gages, allez. Ils ont envoyé de quoi régaler un régiment. Il y a des pâtés, des jambons, des chapons

en plumes, un dessert superbe, & du vin, du vin des dieux.

LÉONARDA.

Mon cher Réponse est un homme qui fait bien les choses.

CHRISTINA.

Et Me. Nicolas aussi, au moins.

LÉONARDA.

As-tu serré tout cela ?

CHRISTINA.

Tout est en place.

SCENE III.

LÉONARDA, CHRISTINA. CARRAOLANO.

LÉONARDA.

CHRISTINA, vois à la porte, on frappe.

CARRAOLANO.

Mesdames, je suis un pauvre étudiant.

CHRISTINA.

C'est très-bien fait d'être étudiant

& pauvre, mais il eſt très-mal d'entrer ainſi dans les maiſons.

CARRAOLANO.

Ne vous fâchez point, ma belle Demoiſelle, je ne demande qu'un coin dans le grenier pour me mettre à couvert de la pluie qui va tomber cette nuit.

LÉONARDA.

Et d'où êtes-vous, mon ami ?

CARRAOLANO.

De Salamanque, Madame. J'ai eſſuyé toutes ſortes de malheurs. J'ai perdu un oncle que j'accompagnois ſur le chemin de Rome. En revenant j'ai été volé, & je me ſuis trouvé à votre porte ſans reſſources, ſans pain, ſans argent...

LÉONARDA.

En vérité, Chriſtina, ce pauvre garçon fait pitié.

CHRISTINA.

Il me fait compaſſion auſſi. Qu'il reſte ici la nuit, il y aura de quoi le régaler, ſans qu'il nous en coûte rien, & il m'aidera à plumer la volaille.

LÉONARDA.

Mais y ſonges-tu ; il va donc tout voir !

CHRISTINA.

Bon, bon, il a l'air d'en avoir bien vu d'autres. Dites-moi, mon bel ami, ſaurez-vous bien plumer deux chapons ?

CARRAOLANO.

Mademoiſelle, je ſuis Bachelier de Salamanque, je plumerois le diable....

LÉONARDA.

Mais êtes-vous diſcret, au moins ? Bouche cloſe ſur tout ce que vous verrez ici.

CARRAOLANO.

On me mettroit en pieces plutôt que de m'arracher une parole qu'il ne faille pas dire.

CHRISTINA.

Je ſuis ſa caution. Allons à l'ouvrage.



SCENE IV.

LÉONARDA, REPONSE, NICOLAS, CHRISTINA, CARRAOLANO.

REPONSE.

ALLONS, ſautons, chantons, réjouiſſons-nous. Mais (*en voyant l'Ecolier*) qui eſt cet homme-là ?

CHRISTINA.

Un pauvre Bachelier de Salamanque qui a demandé le couvert pour cette nuit.

REPONSE.

Ce drôle-là m'a l'air d'avoir une mauvaiſe phyſionomie ; ne peut-on pas lui donner du pain & deux reaux, & qu'il paſſe ſon chemin ?

CARRAOLANO.

Eh ! Monſieur, un peu de charité, me voilà devenu officier de la maiſon Je ſuis aide-de-cuiſine, vous m'allez voir en beſogne, vous ne ſerez pas fâ ché de m'avoir gardé. J'accommode u

chapon à miracle, & je le mange encore mieux, laiſſez faire.

NICOLAS.

Il fait le plaiſant. Vaille que vaille, pourvu qu'il ſe taiſe, qu'il reſte.

REPONSE.

A la bonne heure, chantons, danſons.

CHRISTINA.

Oui, il eſt bien tems de cela. Songeons au ſouper, morbleu.

PANCRACIO, *à la porte, en dehors, frappant de toute ſa force.*

Hola, ho, on ne m'entend donc pas? Pourquoi la porte eſt-elle fermée de ſi bonne heure?

LÉONARDA.

Ah! malheureuſe que je ſuis! c'eſt mon mari.

CARRAOLANO.

C'eſt le diable.

CHRISTINA.

Allons, Meſſieurs, au bûcher tous.

PANCRACIO.

On n'ouvre pas. Eh! Chriſtina.

CARRAOLANO.

Cachez-vous, Meſſieurs, où vous pourrez, pour moi je vais au grenier à foin.

CHRISTINA.

Dépêchez donc, il va enfoncer la porte. Venez avec moi, vous autres.

LÉONARDA, *à la fenêtre.*

Qui eſt-ce? Qui frappe donc avec tant de violence?

PANCRACIO.

C'eſt ton mari, mon enfant. Il y a une demi-heure que je ſuis là à frapper.

LÉONARDA.

A la voix il me ſemble bien que c'eſt vous; mais cependant on peut s'y tromper.

PANCRACIO.

Quelle prudence admirable! ouvre, ouvre, va, c'eſt moi.

LÉONARDA.

Je vais bien le voir. Qu'eſt-ce que j'ai fait quand vous êtes parti d'ici?

PANCRACIO.

Tu as ſoupiré, pleuré, & enfin tu t'es trouvée mal.

LÉONARDA.

Cela eſt vrai. Es-tu-là, Chriſtina c'eſt Monſieur, va, tu peux lui ouvrir.

CHRISTINA.

J'y vais, Madame. (*Elle ouvre.*)

SCENE V.

LÉONARDA, CHRISTINA, PANCRACIO.

LÉONARDA.

SOYEZ le bien venu ; mais voilà votre retour bien avancé.

PANCRACIO.

Oui, à cent pas d'ici, une roue de la voiture s'eſt caſſée, & j'ai mieux aimé revenir coucher auprès de toi que d'attendre là dans la campagne qu'on l'eût racommodée. Demain je chercherai une occaſion ; mais qu'eſt-ce que j'entends ?

CARRAOLANO, *du grenier.*

Ouvrez-moi, je vous en ſupplie, j'étouffe.

PANCRACIO.

Eſt-ce dans la maiſon ou dans la rue que l'on parle ainſi ?

CHRISTINA.

Vous verrez que ce ſera ce pauvre Ecolier que j'ai enfermé dans le grenier pour y paſſer la nuit.

PANCRACIO.

Comment ! un Ecolier chez moi la nuit & pendant mon abſence ? Cela ne vaut rien : il faut, m'amour, que je ſois auſſi ſûr de ta fidélité que je le ſuis, pour n'en pas concevoir d'alarmes. Mais va lui ouvrir, Chriſtine ; apparemment que la paille ſe ſera dérangée, & qu'il en eſt ſuffoqué.

LÉONARDA.

C'eſt un pauvre malheureux qui a demandé le couvert pour l'amour de Dieu. Vous me connoiſſez ; vous ſavez que je ne puis rien refuſer de ce que l'on me demande.



SCENE VI.

Les mêmes, CARRAOLANO, *les cheveux pleins de paille.*

CARRAOLANO.

NARGUE du ſcrupule. Si j'avois été plus hardi, je n'aurois pas couru le riſque d'étouffer dans ce maudit grenier : j'aurois eu un bon ſouper, de beaux draps bien blancs, & un excellent lit.

PANCRACIO.

Et qui vous auroit donné tout cela, mon ami ?

CARRAOLANO.

Qui ! mon art ; mais la crainte de la juſtice me lie les mains.

PANCRACIO.

C'eſt un art dangereux que celui qui vous expoſe à avoir les mains liées par la Juſtice.

CARRAOLANO.

Ma foi, la néceſſité l'emporte ſur la

crainte. Je ne fais pas ſouvent uſage de mon ſecret, pour ne pas me brouiller avec la ſainte Inquiſition. Mais aujourd'hui ſi je croyois que ces Dames fuſſent capables de ſe taire.....

PANCRACIO.

Je ſuis leur caution. Allez, ſoyez ſans inquiétude : voyons un peu votre ſecret.

CARRAOLANO.

Voulez-vous que je me faſſe apporter ici par deux diables un panier plein de proviſions?

LÉONARDA.

Des diables ici devant moi! Jeſus, préſerve-moi de cette horreur.

CHRISTINA.

Le coquin a le diable au corps : j'ai le ſang tout glacé de penſer à ce qu'il veut faire.

PANCRACIO.

Ma foi s'il n'y avoit pas de danger, je ſerois curieux de voir quelle figure ont les diables, & comment ſont tournés leurs paniers; mais qu'ils n'aient rien d'affreux dans la phyſionomie, au moins.

CARRAOLANO.

Voulez-vous que je les faſſe paroître ſous la figure du Bailli de la Paroiſſe & du Barbier ſon ami?

CHRISTINA.

Les pauvres gens! Quoi! il ſeroit permis à des diables d'emprunter leurs viſages?

LÉONARDA, *à part.*

Je ſuis morte. Chriſtina, il va tout découvrir.

CHRISTINA, *à part.*

Point, point. Je ſuis toute raſſurée au contraire. Le drôle a de l'eſprit, il vous tirera d'embarras.

CARRAOLANO.

Pauvres diables qui vous cachez ici autour, ſortez & apportez au plutôt un panier bien garni, comme vous ſavez que je le veux. Ne me faites pas répéter, paroiſſez ſur le champ. Si vous me faites aller là-bas, vous vous en trouverez mal.

CHRISTINA.

J'entends du bruit: je gagerois que voilà les diables & le panier avec.

LÉONARDA.

En effet, comme ils reſſemblent au Bailli & au Barbier.

PANCRACIO.

Voilà qui eſt vraiment admirable; mais voyons un peu ce qu'ils apportent.

CARRAOLANO.

Ce ſont de bonnes choſes. Goûtons un peu le vin. (*Il boit.*) Il eſt excellent, ma foi; c'eſt du nectar. Allons, poſez tout cela-là, mes amis, & divertiſſons-nous un peu.

CHRISTINA.

Eſt-ce qu'ils vont ſouper avec nous?

PANCRACIO.

Bon! eſt-ce que les diables mangent?

NICOLAS.

Oui, vraiment, il y en a qui mangent, & nous ſommes de ceux-là.

CHRISTINA.

Dès que ce ſont eux qui nous donnent à ſouper, il faut leur en laiſſer leur part; cela eſt trop juſte. Ces diables-là ont l'air d'honnêtes gens.

LÉONARDA.

Pourvu qu'ils ne nous effrayent point, & que mon mari y consente, qu'ils restent, je le veux bien.

PANCRACIO.

Et moi aussi : allons, entrons & mettons-nous à table. Je suis curieux de voir manger des diables & d'apprendre d'eux le secret de les faire venir quand on en a besoin.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Théatre Espagnol*, & je n'y ai rien trouvé qui ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 16 Mars, 1769. *Signé* CRÉBILLON.

PRIVILEGE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur L....., Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage intitulé : *Théatre Espagnol*. S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS dé-

fenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de notre obéiſſance : Comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle du Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſ-

quelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le Mercredi quinzieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* LEBEGUE.

J'ai cédé le préſent Privilege à M. DE HANSY, le jeune, Libraire, pour en jouir ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 24 Novembre 1769.

Signé, L.....

Regiſtré le préſent Privilege & enſemble la ceſſion, ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Sydicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 540, fol. 57, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 28 *Novembre* 1769. *Signé*, BRIASSON, *Syndic.*



CATALOGUE

Des Livres nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

MÉMOIRES de Miss Lucie d'Orbery, par Madame de B..... G..... Auteur des Lettres de Milady Bedfort, 1770, 2. *vol. in*-12. 3 l. 12 s.

Cours de Physique expérimentale & Mathématique, par Pierre Van Mussenbroek, traduit par M. Sigaud de Lafond, 1769, 3 *vol. in*-4. *fig.* 36 l.

La Vie de la vénérable Louise de Marillac, veuve de M. Legras, Fondatrice & premiere Supérieure des Filles de la Charité, par M. Gobillon, revue & augmentée, par M. Collet, 1769. *in*-12. 2 l. 10 s.

Inſtructions Militaires ſur le ſervice de garniſon & de campagne, dictées à l'Ecole Militaire, par M. du Bouſquet, 1769, 2 *vol. in*-12. 5 l.

Etat de la Corſe, ſuivi du Journal d'un Voyage dans cette Iſle, & des Mémoires de Paſcal Paoli, par J. Boſwel, avec la carte de l'Iſle, 2 *vol. iu*-12, *br.* 5 l.

Choix varié de Poéſies Philoſophiques & Morales, traduites de l'Allemand & de l'Anglois, 1769, 2 *vol. in*-12, *br.* 2 l. 10 ſ.

Lettre ſur quelques ouvrages d M. de Voltaire, 1769, *in*-8. 1 l. 4 ſ.

Betſi, ou les biſarreries du Deſtin, par l'Auteur de l'Ecole des Peres & Meres, 1769, 2 *vol. in*-12, *br.* 3 l.

Lettres de Milady Bedfort, par Madame de B..... G..... 1769, *in*-12, *br.* 1 l. 16 ſ.

Les Amans illuſtres, ou la Nouvelle Cléopatre, 1769, 3 *vol. in*-12, *br.* 6 l.

Les Amans indécis, ou Hiſtoire de Sir Edouard Balchen, trad. de l'Anglois, 1769, 3 *part.* *in*-12, *br.* 4 l. 10 ſ.

Hiſtoire Naturelle & Civile de l'Iſle de Minorque, traduite de l'Angloi de J. Armſtrong, 1769, *in*-12, avec *carte & fig.* 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Gouvernement des anciennes Républiques, où l'on découvre les cauſes de leur élévation & de leur dépériſſement, par M. Turpin, 1769, *in*-12. 3 l.

Hiſtoire de Miſſ Beville, traduit de l'Anglois, 1769, 2 *part.* *in*-12, *br.* 3 l.

Diſcours de M. J. J. Rouſſeau ſur cette queſtion : *Quelle eſt la vertu la plus néceſſaire aux Héros, & quels ſont les Héros à qui cette vertu a manqué?* 1769, *in*-8.

Diſcours de M. le Marquis Ceſar Beccaria, ſur le commerce & l'adminiſtration publique, 1769, *in*-8.

Dictionnaire Antiphiloſophique, pour

servir de commentaire & de correctif au Dictionnaire Philosophique; nouvelle édition, corrigée & augmentée d'un grand nombre d'articles, 1769, 2 *vol. in-8.*

Nouveaux Discours Académiques, par M. L..... de l'Or..... 1769, *br.* 2 l. 10 s.

Les Erreurs de Voltaire, nouvelle édition, corrigée & augmentée, par M. l'Abbé Nonnotte, 1770, 2 *vol. in-12.* 5 l.

Dictionnaire Critique, Pittoresque & sentencieux, par M. Caraccioli, 1770, 2 *vol. in-12.* 5 l.

Dictionnaire Italien-François, & François-Italien, d'Antonini; nouvelle édition, entiérement refondue, 1770, 2 *vol. in-4o.* 30 l.

Dictionnaire de Droit Canonique, & de Pratique bénéficiale, avec les ordonnances & déclarations, par M. Durand de Maillane, 1770, 4 *vol. in-4.* 48. l.

Les Inſtitutes du Droit Canonique, traduites en François, & adaptées aux uſages préſens d'Italie & de France, ouvrage élémentaire & nouveau, utile à toutes ſortes de perſonnes, & abſolument néceſſaire aux Etudians, par M. Durand de Maillane, 1770, 10 *vol. in*-12. 30 l.

FIN.

De l'Imprimerie de P. Al. LE PRIEUR.





